N° 454 — Tome CXXI 16 Mai 1917

MERCVRE DE FRANCE

Vingt-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXVII

SOMMAIRE

—

Nº 454. — 16 MAI 1917

J.-H. ROSNY JEUNE	*La Moralité publique en France et en Allemagne avant la Bataille de la Marne*	193
PIERRE LASSERRE	*Le Sentiment religieux au XVIIe siècle.*	229
ANDRÉ ROUVEYRE	*Visages* (2e série) : *XII. Jacques-Emile Blanche, André Gide*	238
PAUL MORAND	*Clarisse ou l'Amitié*, nouvelle	239
JEAN BARON	*Une Mort*, poème	255
PAUL LOUIS	*La Cassure de la Social-Démocratie allemande*	257
J. PERDRIEL-VAISSIÈRE	*Rupert Brooke, le premier mort des Dardanelles*	274
X.	*Et les Cerfs-Volants ?*	280
ALBERT ERLANDE	*En Campagne avec la Légion étrangère* (troisième partie, I)	291

REVUE DE LA QUINZAINE

GEORGES PALANTE	*Philosophie*	309
GEORGES BOHN	*Le Mouvement scientifique*	313
JEAN NOREL	*Questions militaires et maritimes*	317
R. DE BURY	*Les Journaux*	321
INTÉRIM	*Théâtre*	326
JEAN MARNOLD	*Musique*	328
HENRI ALBERT	*Lettres allemandes*	335
HENRY-D. DAVRAY	*Lettres anglaises*	340
DIVERS	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	343
DIVERS	*A l'Etranger :*	
	Balkans (Alexandre Mavroudis)	352
	Norvège (P.-G. La Chesnais)	355
	Suisse (Louis Dumur)	357
	A travers la Presse (Paul Morisse).	362
AMAN-JEAN	*Variétés : Delacroix raconté par lui-même*	368
MERCVRE	*Publications récentes*	370
—	*Echos*	371

—

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

—

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbre-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

CRÉDIT LYONNAIS

Extraits du rapport du Conseil d'Administration à l'Assemblée générale du 24 avril 1917.

Messieurs,

Bien que la guerre ait affecté l'année 1916, comme la précédente, pendant toute sa durée, les écritures, arrêtées au 31 décembre dernier, nous permettent de vous proposer la distribution d'un dividende de 40 francs par action.

Cette situation, favorable eu égard aux événements, a des causes multiples. C'est d'abord la valeur des emplois de fonds effectués, sous notre contrôle, par vos diverses Directions pendant la période qui a précédé la guerre. C'est ensuite le soin que nous avons pris de votre Actif depuis le début de la crise, tout en conciliant vos intérêts avec ceux de votre clientèle. C'est enfin la reprise progressive des opérations normales de banque, malgré les difficultés croissantes que nous rencontrons.

A mesure que l'activité économique tendait à renaître, nous avons donné à vos Sièges et à vos Agences des instructions en vue de hâter la reprise des opérations de banque.

Votre Portefeuille s'est élevé de 654 millions au 31 décembre 1914, à 995 millions au 31 décembre 1915, et à 1 milliard 192 millions au 31 décembre 1916. Une grande partie de cet accroissement provient des escomptes de traites et de warrants, dont le montant a augmenté de près de 50 o/o au cours de la dernière année.

Votre encaisse au 31 décembre 1916 apparaît supérieure à celle de 1915 d'environ 100 millions de francs. Nous pensons toujours, malgré le manque à gagner qui en résulte, que votre trésorerie doit être très abondamment pourvue.

Rapprochées du total de vos exigibilités, vos disponibilités immédiates sont demeurées, pendant tout le cours de l'année, supérieures à 100 o/o.

Ces constatations sont des plus réconfortantes : en un an, le total de votre Bilan s'est accru de 374 millions.

Nous avons continué, au cours de l'exercice 1916, à venir largement en aide à vos clients des régions envahies réfugiés en territoire libre, en leur consentant des avances quand les circonstances le permettaient, spécialement aux industriels et aux commerçants qui reprenaient le travail avec une admirable énergie.

Enfin, nous avons participé de grand cœur à la réalisation d'un crédit de 30 millions de francs ouvert en Hollande en vue d'améliorer l'approvisionnement de nos malheureux compatriotes restés dans les départements envahis.

Nous n'avons pas cessé de mettre nos services à la disposition de votre clientèle pour lui faciliter les versements de l'or qu'elle était disposée à échanger contre des billets. La Banque de France a repris sa vigoureuse campagne avec le concours d'un Comité auquel les Chambres de commerce ont donné un appui énergique.

Cette année, comme l'an dernier, votre Société a participé à la réalisation d'un certain nombre de crédits ouverts dans les pays neutres.

Du chef de ces divers engagements, le poste ouvert dans vos bilans sous le titre : « Opérations de change à terme garanties », est passé de 21 millions 240,000 francs au 31 décembre 1915 à 88,822,235 francs au 31 décembre 1916, soit un peu plus du septième des opérations dont nous venons de vous entretenir

lesquelles s'élèvent à 605 millions de francs, y compris le crédit Hollandais. C'est un effort considérable fait par votre Société.

Le Trésor n'a d'ailleurs pas manqué de faire, lui aussi, appel au crédit Américain pendant le cours de 1916; mais il a pris soin de choisir une forme nouvelle, qui ménageât habilement la possibilité de placer, quand les circonstances le permettraient, la seconde partie de l'emprunt Franco-Anglais. Une Société spéciale, l'American Foreign Securities C°, a été créée dans ce but; et elle a émis un emprunt de 100 millions de dollars garanti par un collatéral formé de titres de pays neutres prêtés par le public.

Ces prêts constituent un moyen, mis en œuvre pour la première fois en 1916, d'associer le public français aux efforts faits par son Gouvernement dans le but de se procurer les fonds que les achats à l'étranger rendent nécessaires.

Votre Société a pris une part active à la recherche des titres qui peuvent être ainsi mis à la disposition de l'Etat. Dans le montant global de cette opération, votre clientèle figure pour environ 500 millions, plus du quart du total.

Enfin, nous avons continué de donner tous nos efforts pour développer les achats de titres que l'Etat proposait aux porteurs.

Il ne suffisait pas au Ministre des finances de trouver les fonds nécessaires pour ses paiements à l'étranger: la guerre entraîne, en France aussi, des dépenses qui s'accroissent avec le temps.

Pendant tout le cours de l'année 1916, l'émission des Bons de la Défense nationale a continué avec succès.

Votre clientèle a souscrit 1 milliard 318 millions 566000 francs dans le placement de l'Emprunt perpétuel 5 o/o 1916.

Dans cette émission, votre Etablissement figure pour environ 11,45 o/o du total au lieu de 10,90 o/o en 1915.

En résumé, nous avons multiplié nos efforts pour procurer à l'Etat le produit de toutes les opérations auxquelles la nature de votre Société lui permettait de prendre part; le total des concours successifs que votre clientèle nous a permis d'apporter à la Défense nationale depuis le début de la guerre avait atteint, à la date du 31 décembre dernier, plus de 12 milliards et demi de francs.

Les bénéfices de l'exercice, déduction faite de tous frais généraux, charges, provisions, amortissements et dépenses de premier établissement s'élèvent à	Frs	22,340,096 08
Cette année, comme les deux années précédentes, il n'y a pas eu lieu de procéder aux attributions statutaires.		
Nous vous proposons la distribution d'un dividende de 40 fr. par action, lequel exige	Frs	20,000,000 »
Il reste une somme de	Frs	2,340,096 28
qui, jointe au solde reporté des exercices antérieurs	Frs	22,652,012 56
formera un total de	Frs	24,992,108 64

Nous vous engageons à adopter ce règlement d'inventaire.

Toutes les résolutions proposées par le Conseil ont été adoptées à l'unanimité.

Le dividende a été fixé à Frs. 40 par action.

MM. Bethenod et Masson, administrateurs sortants, ont été réélus.

M. de Trégomain a été nommé administrateur en remplacement de M. Bô, décédé.

MM. Le Myre de Vilers, Théodore Vautier, Pierre Tresca, ont été nommés commissaires des comptes pour un an.

M. Louis Forquenot a été également nommé commissaire des comptes pour une année en remplacement de M. de Trégomain.

LA MORALITÉ PUBLIQUE
EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE
AVANT LA BATAILLE DE LA MARNE

(IMITÉ DE TACITE)

—

Galli, quibus insitum est esse leves, ac degenerantes a civitate Romana et luxuriosos principes ferre non posse.
(TREBELLIUS POLLION.)

I
LE PHÉNOMÈNE MORAL

Le fait même que, dans l'ensemble, une Société se réclame d'une morale est extraordinaire. Il n'y a pas le moindre doute que la plupart des gens n'ont presque rien en eux qui réponde à cette préoccupation publique de paraître agir pour un but noble et élevé. Est-ce un simple phénomène de mots ? Je ne le crois pas. Certes, chez la plupart, les bonnes mœurs ne sont que l'inhibition des tabous ; c'est le cas des gens religieux dont on vante la morale et qui n'en possèdent visiblement aucune qui soit due à leur religion ; s'il en était autrement, le Christ ne serait pas foulé aux pieds tous les jours par ses fidèles. Cependant, le phénomème moral — j'insiste sur ce mot qui me paraît juste — est d'ordre religieux. Quand on entend telle canaille faire état de l'honnêteté, de l'honneur, de la bonté, de la justice, ces mots représentent pour lui des féti-

ches analogues aux scapulaires, aux médailles bénites, aux ex-voto, qui achètent la bonne grâce de Dieu et de tous les Saints.

Il faut y ajouter le tabou sous toutes ses formes, tabou si répandu dans la nature que les animaux eux-mêmes y demeurent soumis. Est-ce que nos chiens ne sont pas honnêtes ? Est-ce qu'ils n'ont pas appris qu'il est défendu de voler chez le boucher, et même qu'on ne peut entrer dans une maison qui n'est pas la sienne ? Combien de fois n'ai-je pas vu mes poules se jeter sur les poules voisines qui se permettaient d'entrer dans leur enclos, et celles-ci fuir, affaiblies par leur contravention au Droit des Poules ? A ce point de vue, l'enseignement d'une morale par l'éveil d'une conscience supérieure est une faute. Le tabou qui s'adresse à l'instinct est de beaucoup la plus solide armature de l'honnêteté. Une conscience supérieure est un état précaire : aussi la corruption s'étend-elle avec ce que les imbéciles appellent la liberté de conscience. Une société est un fait auquel il faut s'adapter. Quand vous avez donné à des âmes basses des idées au lieu d'idoles, un verbalisme au lieu d'habitudes, le verbalisme s'adapte plus facilement sur l'ignominie que les habitudes. C'est ainsi que nous avons vu la corruption s'étendre et les phraseurs prendre la direction politique des peuples. Il ne s'agit plus de justifier ses actes par leur répercussion sur d'autres actes, il s'agit de justifier ses actes par des paroles : qu'on fasse du monarchisme, du bourgeoisisme, du socialisme, l'esprit est le même : un mensonge permanent, au sens étymologique où le mensonge est ce qui se passe dans la tête et ne se passe pas dans la réalité. Vous verrez alors les socialistes décorés de la Légion d'honneur, devenus des Commandeurs et des Grands officiers, vous verrez les monarchistes, prônant la discipline, l'obéissance, le respect, et prêchant, *en somme*, la révolte, l'infidélité au pouvoir et le mépris du gouvernement. C'est que, pour les uns et pour les autres, il importe surtout de tirer son épingle du jeu. La morale qui n'existe pas en fait, existe en paroles ; chez ceux d'en haut, par une franc-maçonnerie qui s'efforce de maintenir les tabous populaires, chez ceux d'en bas par la paresse et l'ignorance qui acceptent les tabous sans contrôle. Mais, je le répète, les tabous ne valent rien, passés des actes dans le langage. La seule véritable moralité populaire consiste

à manger, à boire sainement, à s'habiller comme tout le monde, à avoir des enfants, à craindre les gendarmes; l'imitation et la peur en sont le fondement..... Le travail est un joug : dans notre république, on l'accepte avec le correctif de l'ivrognerie. Normalement, nos sociétés devraient avoir pour idéal la pensée ; mais, en haut, ni en bas, il n'existe de pensée proprement dite : les ministres et les parlementaires, les fonctionnaires, les propriétaires de journaux, tous, indistinctement, haïssent ce qui ressemble à un effort sincère, à un effort supérieur de l'intelligence et du travail humain. S'ils acceptent cet effort, à la longue, c'est qu'ils l'ont mis à leur sauce, *vulgarisé*, comme ils disent très bien, enrobé dans le sucre du verbalisme conventionnel.

II

LA RELIGION ET LA SCIENCE

Les Egyptiens, les Perses, les Grecs, les Romains, pour ne citer que des agglomérations bien connues, nous offrent tous ce caractère d'être des peuples religieux. La religion, à leur époque, est la seule manière de penser. La pauvre tête de l'homme inscrit tous les phénomènes, naturels ou sociaux, dans une mnémotechnie qui va du fétiche au symbole. Il n'y a pas dans la vie d'un ancien un acte, une circonstance, pour lesquels il n'ait besoin d'une image motrice religieuse. Boire, manger, s'accoupler, rire et pleurer, souffrir ou jouir, vendre ou acheter, tout se fait par l'intermédiaire des dieux. C'est la forme sous laquelle les idées deviennent abstraites : elles se fixent de génération en génération dans le culte du dieu, se perfectionnent, se subtilisent. Leur absurdité correspond à la diversité de l'esprit. C'est la punition de l'homme de faire les dieux à son image : brutes et grossiers, menteurs, voleurs, cruels, obstinés. Le Pandémonium est le cerveau de la nation. Le mythe s'élève avec les Grecs, se rabaisse avec les Romains. Cela fait une vie de l'esprit assez compliquée, qui se résume en pratiques sur lesquelles se moule fortement la moralité générale. Celle-ci est empêtrée dans les dieux par les combinaisons matérielles du culte. Le cerveau n'est pas libre, il se déclanche suivant les rites. Mais cette entrave a son utilité : elle maintient l'oiseau par terre aussi longtemps qu'il n'a pas d'ailes...

Le Moyen-Age n'a pas failli à cette règle; la matérialité du culte y rappelle le paganisme à se méprendre : les idées qu'on prête alors au Christ, à la Vierge, aux Saints, sont du même ordre que les idées antiques. Mais, sur ce terrain neuf de races très rustiques, une évolution déjà marquée par les grands écrivains grecs et latins, par Jésus-Christ, va se précipiter : les dieux vont, de plus en plus, s'intégrer, appartenir directement à l'esprit. Par l'unité dans la trinité, dans la diversité on aboutit à l'unité *morale, philosophique et scientifique.* Le pas est fait dont sortira l'idée du phénomène, de la lumière, de la chaleur, de l'électricité.... En même temps, le substratum fétichiste commence à se ruiner; on essaie d'établir le dieu dans la conscience. Le danger est grand; presque tous les cerveaux mal émancipés de la période idolâtre, symbolique, mythique, sont incapables de supporter la liberté, le facile jeu des images motrices purement cérébrales. Toutefois, on entreprend de vivre sur ces nouvelles images : quelques-unes ont de la force et de la beauté : les sciences les fournissent, ce sont les découvertes, les Machines, la Vapeur, l'Electricité; ou les sciences pures, les Mathématiques, la Biologie. .. Le malheur veut que leur enseignement glisse à un enseignement de mots : confié d'abord aux féticheurs eux-mêmes, ils l'ont subordonné aux idoles. On s'est efforcé, par une contradiction singulière, de faire ces nouvelles images sans base réelle, et de garder aux idoles la supériorité. On a fait une conscience avec des statues et des scapulaires, et un instinct avec des concepts et des idées. Des sciences, il ne restera que la Locomotive et la Dynamo, alors que le culte de Notre-Dame de Lourdes deviendra la nourriture spirituelle. Nous vivons dans cette lutte : les sciences apprises par cœur et la religion apprise par le cœur; la science jamais sue et la religion pratiquée.... De Jésus en esprit, qui apportait la subtilité et le mérite de l'âme, on a fait un Sacré-Cœur en or ou en argent. Ainsi, l'esprit demeure sans assises : il n'a pas su passer du fétiche, du symbole et du mythe au concept universel. La religion n'a plus de moelle; la science n'est qu'un squelette. La ruée de tant de sots athées vient encore compliquer cette situation. Au lieu de pénétrer l'esprit nouveau de la splendeur d'une pensée renouvelée, on empêche l'avènement de ce qui pourrait être le support d'une morale supé-

rieure, à savoir : *l'intarissable effusion du Dieu-Univers, manifestée par le miracle de la pensée.* La raison devait se fonder sur un mythe débordant l'homme, puisque l'homme intègre une chose inconnue appelée univers ; mais on vit les glorieux champions de la libre-pensée rabaisser l'homme en ne lui laissant qu'une place d'auto-organisme. Les esprits les plus fervents n'ont pas accepté l'arrêt : hésitant devant la réprobation et l'ironie, ils se sont recroquevillés, mais ils ont sympathisé d'abord secrètement puis ouvertement avec les religions, en tant qu'elles donnaient satisfaction à leur cœur ! Voyez l'exemple si récent de Faguet, celui du jeune Psichari, de Péguy, de toute la pléiade des nouveaux catholiques.

On ne tue pas du coup une évolution religieuse, liée à l'histoire de l'esprit. S'il a fallu cette charpente pour étayer l'esprit, détruire la charpente aboutit à un écroulement informe. Il n'y a, je le sais, rien de plus dans les religions que dans les sciences, mais il n'y a rien de plus dans les sciences que dans les religions : elles sont, les unes et les autres, des méthodes plus ou moins confuses pour constituer à l'homme une âme née de sa vie universelle et de sa vie sociale. Le dégagement de l'idée centrale de cette double vie devait fournir pour les sciences une idée analogue à celle fournie par les religions : le Dieu qui sort des unes et des autres doit être semblable. De fait, le langage des prêtres épurés, dégagé du paganisme catholique ou du symbolisme protestant, n'est pas différent de celui des philosophes. Que Dieu soit celui qui châtie le mal et récompense le bien, qu'il soit celui à qui appartient finalement la décision, celui qui n'a pu se tromper parce qu'il possède tous les éléments du problème dont notre faiblesse n'aperçoit qu'une part infime ; que, cependant, la créature ne soit pas sans lien avec son créateur, qu'elle puisse, en se soumettant, en s'efforçant, en se livrant par la prière, par l'humiliation, par la pénitence, par des effusions de charité, de bonté, par tout ce qui dégage de l'individuel pour arriver au social et à l'universel, qu'elle puisse sentir son rapport avec la divinité, rien de tout cela n'est différent de la conception scientifique où l'homme, servi par des organes nés en vertu de lois universelles, dont la plupart nous sont encore inconnues, a pourtant l'intuition de sa complexité et se soumet à cette complexité dans les profondeurs d'un instinct admirable. Ici apparaît

l'origine religieuse de toute morale : le rapport de nos actes avec la complexité infinie dont nous sommes formés, ou le rapport de nos actes avec Dieu, ne s'exprime pas; il est incommensurable. S'il existe une morale pratique, elle n'a qu'une application individuelle : en ce sens, elle forme un cercle vicieux. Que nous puissions nous passer de l'idée de Dieu dans le train-train journalier, je ne le nie pas; mais, limitée à l'objet de nous maintenir dans notre être, toute morale fléchit, se corrompt, meurt... Du moment que le lien avec une complexité supérieure a été mis au jour, les actions qui ne sont pas destinées à renforcer ce lien deviennent essentiellement misérables et conduisent à l'autophagie du corps et de l'esprit.

Il n'y a pas de doute qu'une morale purement matérialiste et égoïste serait encore une morale : elle comprendrait l'hygiène, l'organisation du travail, l'intelligence des rapports entre citoyens cherchant à ne pas se faire de mal dans le but d'obtenir des réciproques; même, une pareille morale pourrait s'élever jusqu'aux biens de l'esprit : elle admettrait, dans une certaine mesure, qu'il y a des joies de développement; mais elle considérerait ces joies comme intrinsèques ; elle ne leur accorderait que la valeur d'exister; elle ne les envisagerait pas comme une nécessité pressante, comme un ordre venu de l'infini. Elle serait ainsi nécessairement sceptique, c'est-à-dire limitée aux réalisations. Par là, elle sera fausse dans son principe : nul organisme n'a échappé à la destruction par la persistance dans un même état, et la morale égoïste, basée sur cette persistance, est une morale de mort. Si elle accepte une loi d'évolution, elle croit pouvoir s'en désintéresser, l'évolution n'agissant pas assez sur la vie de l'individu pour que cette vie s'en trouve altérée. C'est la réponse matérialiste : « Faisons notre ciel ici-bas. » Si stupide que soit une religion, elle apparaît supérieure sur ce point; dès qu'on fabrique son ciel ici-bas, on devient un imbécile qui, ayant hérité de beaucoup de biens, ne croit pas nécessaire d'y rien changer, et sème toujours le même blé sur les mêmes emblavures. Le « tout se transforme » de nos savants n'apparaît à la morale égoïste qu'un cycle fermé : il a, au contraire, un prolongement sur l'infini : ce n'est pas une vaine formule d'adaptation, c'est une réalité pressante, avec, pour circonstance, que le nouvel état est un état inconnu. L'esprit qui n'accepte pas cet inconnu se

prive d'une idée sans laquelle il hésite, chancelle et s'éparpille.... Voilà donc la faute de notre époque : la science, devenue une petite machine à produire des phénomènes, laissant l'homme désemparé. Les trois quarts de nos savants ont des âmes médiocres : ils ont étudié; ce qu'ils savent, ils le savent par imitation, par accumulation, mais rien ne se trouve en eux de ce qui modifie la matière de leurs connaissances. Ainsi est né le triste scientifique qui ne croit pas en Dieu et pratique secrètement un fétichisme quelconque. Ainsi est né aussi un brave homme, bon père de famille, qui ne cherche pas si loin la raison de sa sérénité, puisque les diplômes lui assurent bon souper, bon gîte et le reste...Il n'y a dans toute une époque que très peu de consciences éveillées, très peu d'hommes qui pensent vraiment pour les autres; le reste constitue un troupeau qui va vers son destin sans trop savoir, dans l'obéissance des formules... Pour rétablir l'ordre, il faut que ceci vienne de cela : les formules de la pensée.

On trouve dans ce fait l'explication et l'excuse du principe d'autorité de l'Eglise catholique ; comment assurer la permanence d'un idéalisme au sein de la tourbe, sinon par une volonté supérieure ? Même le prêtre idiot représente quelque chose qui manque au radical : la nécessité de ne pas laisser périr une idée avant son temps. La lutte entre Bournisien et Homais tourne à l'avantage de Bournisien : le curé est plus bête que l'apothicaire, mais il lui ferme la bouche. Entre deux sottises, celle qui obéit a raison de celle qui se juge émancipée. La même religion qui ne tient pas debout dans l'esprit tient debout dans la réalité. Tout en a été ridiculisé et tout en est ridicule; pourtant, elle se conserve par la vertu des siècles dont elle sort. Les hommes qui la professent sont souvent de pures canailles, et c'est en son nom que les plus grands crimes ont été commis, mais elle répond à un passé dont la philosophie a refusé de tenir compte et à un avenir qu'il faut élucider.

III

LE CARACTÈRE S'AFFAIBLIT

D'ailleurs, le monde religieux et le monde philosophique d'avant la guerre convergeaient vers le même but. Ce que les philosophes radicaux érigeaient en règle, à savoir que, la fin

de l'homme étant ici-bas, il fallait profiter de toutes les occasions, se servir de ce que l'on savait pour tromper, berner et exploiter les foules, n'avoir d'honneur que ce qu'en donne la Légion d'honneur, et d'honnêteté que ce qu'exige le code, les cultes le mettaient en pratique, trompant et mentant pour s'assurer le meilleur, corrompant la multitude par un fétichisme tellement grossier qu'il ferait rougir une peuplade de singes; uniquement occupés d'empêcher la pensée de croître, d'assujettir les intelligences et de borner les talents. Tous, dans cette ronde de la sottise, pouvaient se donner la main et danser autour du diable comme à la fin de Sabbat. L'esprit public répondait à ce chœur insensé; il acclamait également les champions des deux partis qui ne se battaient que par jeu : le sépulcre blanchi, dont a parlé le Christ, occupait l'autel, chantait la messe et faisait des conférences !...

Suis-je trop dur? Sans doute, parce que les hommes sont ce qu'ils peuvent et que, personnellement, chacun fournira ses excuses. Celui-ci était pauvre, celui-là n'avait pas de méchanceté, l'autre ne pensait pas à mal, l'autre encore montrait des générosités; quelques-uns n'auraient pas tué leur père et leur mère. J'admets, dans une certaine mesure, qu'on trouve le problème de sa vie devant soi, à sa naissance, et qu'il faut le résoudre vaille que vaille. Seulement, il y a tout de même cette certaine mesure. Le Christ a aussi rendu à César ce qui revenait à César, mais ce n'était qu'une pièce de monnaie. Le Christ a fui, le Christ a vécu d'aumône, le Christ a tremblé à Gethsémani et a désespéré sur sa croix, et pourtant qui lui reproche cela ? Supposerez-vous jamais un Christ exploitant ses disciples, un Christ trahissant ses frères, un Christ faisant des bassesses pour obtenir une autre croix que celle sur laquelle il est mort, un Christ hypocrite et menteur afin de ne pas se mettre mal avec Ponce-Pilate? Il a été faible, peut-être orgueilleux d'un trop juste orgueil, peut-être dur d'une trop juste dureté, mais y a-t-il en lui aucune de ces laideurs qu'on voit également au prêtre ambitieux et à l'universitaire arriviste? Sachez-le donc, l'époque péchait, non par le vice répandu, — car le vice a encore une relative grandeur qui est d'éprouver les corps et les âmes, de créer demain avec les maladies d'aujourd'hui, — l'époque péchait par l'affreux niveau des âmes dans leur avilissement.

C'est une chose remarquable comme, tout à coup, pendant les années qui précédèrent la grande guerre, la critique se fit bénisseuse. Qu'aurait-on critiqué? La morale dont je parlais tout à l'heure, ce lien avec l'infini, personne n'en tenait compte. A force de tourner ensemble dans la cage du temps, chacun avait pris toutes les ignominies de l'autre. Reprocher quelque chose à quelqu'un, c'était se condamner soi-même, se priver d'une source de revenu possible. L'indulgence, la tolérance, ces grandes vertus héroïques, devenaient ainsi de bas calculs. On obtenait bien davantage en étant l'ami de tout le monde. La féconde loi qui exige qu'un être contraste avec son prochain était méconnue au profit d'une aménité égoïste, d'une fausse bienveillance; s'il apparaissait une originalité, on la noyait dans un sirop d'appréciations douce-reuses: il n'y avait plus, du haut en bas, sauf quelques énergumènes de profession ou de tempérament, maîtres chanteurs ou fous, qu'une multitude amorphe, féroce quand même, mais d'une férocité souriante et hypocrite...

Les démagogues s'enfonçaient dans le même cul-de-sac en flagornant les masses. Le suffrage universel apprenait aux réactionnaires à voter pour des socialistes, aux socialistes à voter pour des réactionnaires. Il ne s'agissait pas de principes, mais de tactiques; et la tactique habituelle des conservateurs était de voter pour les pires radicaux, afin de discréditer le régime. Il est surprenant de constater que, dans cette débâcle, une véritable superstition prenait corps sur l'importance des masses. Ainsi, la guerre paraissait impossible parce qu'elle nécessitait le sacrifice d'un trop grand nombre d'hommes. C'était une superstition : elle ne manquait pas, toutefois, de se baser sur les lois économiques : on prouvait par les milliards du commerce et de l'industrie ! En parler sous d'autres rapports aurait fait rougir des savants objectivistes. En fait, on pensait que la multitude est sacrée, que la mort de plusieurs millions d'hommes importe plus que celle d'un seul. L'Allemagne allait appliquer ce dogme sous les espèces de la terreur : par la plume de ses bons écrivains, elle avait décidé qu'il fallait faire des *exemples*, massacrer quelques centaines d'innocents pour éviter ensuite le meurtre de millions de soldats. Il s'agissait d'une proportion mathématique; la conscience, la responsabilité, se réduisaient à cette règle de trois :

qu'on peut tuer cinq hommes pris au hasard pour en sauver vingt-cinq autres également pris au hasard... Préservez la masse, tout est là : l'individu s'y noie. Cette théorie trouvait sa réplique en France dans les partis les plus opposés ; chez les républicains, par la divinisation du suffrage universel, chez les monarchistes par les idées, alors en plein épanouissement, où l'on condamnait l'individuel au profit du social; forme sous laquelle on prétendait justifier la soumission à un roi ou à un pape. La guerre trancha le différend par le seul fait qu'elle eut lieu. L'humanité, la loi morale de l'humanité, s'adapta aux énormes massacres d'hommes comme elle s'était, dans les siècles passés, adaptée aux petits. Les millions de soldats tombèrent comme cent mille soldats. Aujourd'hui encore, l'histoire de la mort de Socrate ou celle de la mort de Jésus nous passionnent davantage que celle de ces morts collectives. On ne peut multiplier l'émotion par le nombre des victimes. Au delà de notre mesure de douleur, il n'y a plus de douleur. Cette guerre fut donc une guerre comme toutes les autres, et il fut prouvé que le nombre n'est rien en soi. Le contraire eût été surprenant dans une humanité qui a vécu à travers les âges sur le sacrifice des plèbes, surprenant aussi parmi des plèbes qui ont, à travers les âges, accepté leur malheur, en se roulant dans l'ignominie. Si une histoire de masses torturées et martyrisées avait pu émouvoir l'humanité, celle de l'esclave antique, muselé devant la meule où il broyait la farine, celle de notre ouvrier d'usine, alcoolisé et tuberculeux, dans sa crasse et son ignorance, auraient suscité cette émotion.

Ainsi donc, tout le monde relevait des mêmes défauts, nés des mêmes appétits: il n'y avait point de certitudes religieuses, mais seulement quelques fétichismes exploités; il n'y avait point de convictions politiques, mais seulement de la misère et du vice mis en coupe. Sans doute, tous les temps ont vu ces déchirements de la conscience, ces errements de l'esprit, ces contradictions du sentiment ; reste à définir le degré où de pareilles choses peuvent exister sans détruire l'organisme qui les porte. On n'a pas de peine à pénétrer le secret : ces choses doivent être en rapport avec la réalité. La férocité du tigre, loin de détruire le tigre, tient sa race debout dans le monde, et le venin du serpent assure au reptile un

bénéfice incontestable; férocité, duplicité, griffes et poison répondent à leur objet : ils aboutissent à perpétuer l'espèce. Notre hypocrisie, notre mensonge, assuraient-ils le pain quotidien à la société où ils éclataient ? Le sépulcre blanchi suffisait-il à maintenir la nation dans son orbe? Je ne veux pas examiner comment des sociétés plus scélérates que les nôtres ont pu évoluer au grand soleil : leur scélératesse est un produit adéquat à l'ignorance, à l'inconscience du temps; mais lorsque nous étudions ces temps-là, nous ne faillons pas à mettre le doigt sur la cause des maux dont ils furent déchirés : nous découvrons l'obscur tâtonnement des ancêtres, et nous avons envie de leur crier gare. Il leur aurait été si facile de parer aux famines, aux pestes; hélas! pouvaient-ils concevoir les solidarités qui les ont supprimées? La mesure dans laquelle ils l'auraient pu marque le degré de leur faute; la mesure dans laquelle nous pouvions éviter le malheur de la France marque aussi le degré de notre faute. Le sépulcre blanchi, et l'esprit public qui y correspondait avant la guerre, n'était pas à la hauteur de l'époque : l'esprit public était faible, lâche, amolli de paresse et d'abandon; fonctionnaires et magistrats, savants, artistes, tous roulaient sur la pente du moindre effort : sciences d'application, art de mensonge, littérature de mots. Les hommes restés grands dans cette misère universelle cherchaient une fonction digne de leur âme et, ne la trouvant pas, se repliaient en attendant la crise qui libérerait la conscience humaine. Le pays, chaque jour, s'enfonçait à l'abîme de l'alcoolisme, de la tuberculose, de l'infécondité. Une paresse gagnait les membres après la tête. Les services publics, sensiblement, perdaient leur honnêteté. L'hygiène s'employait à peine à l'entretien des hôpitaux et à la propreté des rues. On continuait de bâtir dans Paris d'immenses casernes en hauteur où l'on s'efforçait de faire vivre des enfants souffreteux, poursuivis par la haine des concierges et des propriétaires...

De tels maux étaient signalés par la presse, par le roman, par le théâtre, mais ceux qui en parlaient offraient ces sortes de remèdes qui s'appliquent aux symptômes. Les sépulcres blanchis, épars dans les emplois, n'étaient pas les derniers à s'en émouvoir; ils s'empressaient d'y répondre par un flux labial désordonné, et, s'agitant beaucoup, ne produisaient

que du vent. Une bande de dénonciateurs naquit alors qui vint prendre sa place entre les créatures du gouvernement et ce qui restait d'énergique dans l'opinion. Ces hommes firent la même besogne qu'on voit faire aux mendiants professionnels, lesquels déshonorent et discréditent la pauvreté. Ils créèrent un chantage qui s'arrêtait et reprenait selon les besoins. Les sottises, les abus si nombreux de l'administration, leur évitaient de mentir ; mais, comment la vérité, devenue l'objet d'un trafic, aurait-elle eu une influence féconde sur le développement national ? Personne ne savait plus jamais si le bien de l'Etat se trouvait en cause, s'il s'agissait de faire décorer un bandit, ou de décrocher des commandes pour les grandes usines... Les journaux, ces grands journaux soi-disant indépendants que les dernières années avaient vus naître et prospérer, étaient aux mains d'hommes d'affaires, grands industriels et grands entrepreneurs, qui prenaient à gage les députés ministrables et les anciens ministres. Aucune voix libre ne s'y entendait, à moins qu'on n'eût besoin d'une honnêteté pour couvrir des infamies plus grandes qu'à l'ordinaire : et alors la vertu servait à la fortune du vice.

IV

SCEPTICISME ET DÉSORDRE. L'OBJECTIVISME.

Un scepticisme général était né d'une pareille situation : à part le troupeau des ignorants, des sots, des niais, des imbéciles, personne ne prenait plus au sérieux les articles parus dans les journaux : on savait que, derrière le ronflement des phrases, se trouvait un homme sans foi, sans moralité, sans bonté. La crainte d'être berné — si sensible au Français spirituel — empêchait qu'on se laissât toucher par autre chose que par les attaques personnelles. Encore celles-ci avaient-elles perdu de leur importance; elles n'entraînaient plus, comme jadis, de longues polémiques. Les réponses faites à un journaliste de mauvaise foi laissaient dans l'esprit des foules un doute en faveur de l'accusateur. La probité politique devenait une tare, parce qu'elle fournissait un point vulnérable à la canaille. Il est assez indifférent aux bandits d'être traités pour tels, mais la diffamation est insupportable aux braves gens. De plus en plus, les coquins faisaient litière des préjugés ; de

plus en plus aussi, les honnêtetés d'imitation se dépouillaient d'une enveloppe incommode qu'ils remplaçaient, pour les besoins d'une cause toute personnelle, par l'hypocrisie. Cette évolution rencontrait à mi-chemin l'évolution qui livrait le pouvoir à la médiocrité. D'ailleurs, les allées et venues du journal aux bureaux établissaient une communauté d'intérêts qui ne laissait guère de place pour d'autres sentiments que celui de tirer profit des situations. On avait tant à faire d'exploiter la riche veine de la bêtise des masses qu'on ne songeait plus à s'entredévorer : Pecus offrait sa laine, les mauvais bergers préparaient leurs ciseaux...

Le tableau que je viens de tracer, quelque véridique qu'il soit, offre un point de vue faux que je signale d'autant plus volontiers que je n'ai guère d'autre moyen de différencier une critique désintéressée de celle que font les candidats aux Chambres. Les grands coupables n'étaient ni les journalistes, ni les magistrats, ni les députés : il n'y avait qu'un coupable collectif, l'opinion. Je dénonce tout de suite son action néfaste, lorsque, sous les espèces du jury, elle condamnait, en cours d'assises, l'honnête homme, acquittait le gredin. Cette action se reproduisait de milles manières ; tantôt, on acclamait le mensonge, le faux, la déloyauté, tantôt, ceux-là mêmes qui avaient attaqué ce faux et ce mensonge réclamaient en faveur d'un criminel Il régnait ainsi un redoutable désordre dans les consciences. Personne ne savait plus en quoi consistait la moralité ; les uns se reliaient à tout ce que les sociétés ont commis de crimes collectifs par intolérance et par duplicité, les autres oubliaient qu'une juste colère est la seule forme qui puisse tenir l'humanité en garde contre le crime. La loi universelle au nom de laquelle a été répandu, durant la plus odieuse guerre, le sang de millions de victimes, montre que l'indigne pitié ne saurait répondre aux besoins d'une organisation supérieure : la punition du criminel demeure une nécessité, et sa mort comme sa vie devra, pendant longtemps encore, être sans intérêt pour le philosophe.

Il se marquait donc une double tendance à l'affaiblissement du caractère public : l'injustice des uns rejoignait la molle justice des autres, et tout coïncidait à créer un état d'esprit où le mal n'existait plus en soi, mais seulement par les circonstances, les hasards et les succès. Ce n'est pas la dernière fois

que nous constaterons, dans cette étude, le concours de partis soi-disant opposés; il y a cent cas, où les formes adoptées par les socialistes vinrent collaborer avec celles adoptées par les réactionnaires; et, en ceci, il ne se découvre aucune complicité consciente : c'est par défaut de subtilité, ou pour obéir à des courants populaires irrésistibles, que ces formes correspondaient ainsi. La faiblesse du critère socialiste a plus fait pour amener la guerre, que le socialisme prétendait combattre, que toutes les extravagances des chauvins. A tout prendre, il valait encore mieux être tenu en éveil par des cris furieux, qu'endormi par de fausses hypothèses pacifiques. Cependant, les deux attitudes menaient également aux catastrophes : la sottise chauvine, par le dogme de l'infaillibilité militaire, ne nous ouvrait pas moins le chemin de la défaite, que l'ineptie démocratique par sa présomption du mérite des foules. Les exemples d'une semblable coopération de partis adverses se retrouveraient par centaines dans les diverses branches de notre activité : la raison en est si simple qu'un enfant la devinerait, et si complexe qu'un philosophe passerait sa vie à l'analyser : elle se résume en ceci, qu'il est aussi impossible de ne pas tenir compte des lois de l'évolution antérieure que de se refuser à toute évolution nouvelle, et que ceux qui prétendent oublier le passé comme ceux qui prétendent anéantir le futur sont également ridicules. C'est pourquoi les socialistes servent la politique de Louis XIV et les monarchistes se réclament de la Révolution !...

Je voudrais encore, avant d'aller plus loin, donner un exemple de cette erreur où tombe la médiocrité, quand elle veut particulariser à l'excès et qu'elle croit pouvoir se passer du conseil des grands hommes. Pour parer à une faiblesse de jugement qui n'est proprement qu'une faiblesse de caractère, les bons professeurs, de tous pays, avaient imaginé ce qu'ils appelaient la méthode objective : elle consistait, selon eux, à laisser les conclusions sortir toutes seules d'une multitude de documents, de faits, sans que la personnalité du commentateur apparut. Or, les documents et les faits, semblables en cela à toutes les choses de ce monde, offrent des milliers de faces différentes : plus il y a de faits, plus la diversité est grande, plus il y a de solutions possibles; chacune de ces solutions étant conforme à l'esprit qui les considère. La vérité a tou-

jours été, sera toujours subjective, parce que le but de la nature n'est pas de créer des objets, mais des êtres. Seul, l'être, par sa complexité, répond à la complexité de la vérité. Les faits, les documents sont des épisodes. Un fusil, de la poudre, des balles, voilà des objets; le chasseur est le sujet, et si, depuis des centaines d'années, il tire juste, ce ne sont ni le fusil, ni la poudre, ni les balles qui en sont la cause. L'objectivité est un « après coup ». Les braves gens qui feront de l'objectivité au sujet de la guerre, et après la guerre, auraient été bien empêchés d'en faire avant. Je prise davantage l'homme sagace qui aurait deviné que les Allemands cherchaient à nous anéantir et qui nous aurait préparés à les combattre. En fait, il n'y a rien eu d'objectif dans la grande guerre ; il n'y a eu que des causes universelles, morales, psychologiques. L'objectivité ici devient une fantaisie. Même les fameuses lois économiques n'ont pas tenu à l'épreuve. On peut toujours dire qu'un voleur vous envie votre montre; mais les raisons pour lesquelles il ne vous vole pas cette montre ne sont pas des raisons économiques. Le bavardage oiseux des savants autour de l'Allemagne, qui avait besoin de telle et telle chose, ne fait que signaler les besoins de l'Allemagne ; or, ces besoins, tous les pays les ont : ce qui importe, c'est de savoir pourquoi, chez elle et non chez nous, ces besoins menaient à la guerre : cela tient au caractère de la nation, et le caractère est lié à tout autre chose qu'à l'économie politique.... Il est vrai que toute l'histoire des organismes se trouve dans la nécessité de manger, et, cependant, cette nécessité a donné naissance à cent formes diverses, depuis les lions dévorants jusqu'aux broutantes brebis ; il y a une complexité organique que nous retrouvons aujourd'hui dans notre esprit, et rien que là. De ce que la subtilité soit faite avec de la simplicité, il ne s'ensuit pas que la subtilité soit de la simplicité ; aussi la simplicité des lois économiques est-elle dominée par la subtilité des lois universelles. Les Allemands ont vu tous les avantages qu'ils allaient retirer de leur victoire, mais c'est cette victoire qui les a tentés : elle les a empêchés de prévenir les maux de la défaite. Si l'on peut s'aveugler avec les lois économiques sous les yeux, d'où vient l'aveuglement ? Soyez bien assuré que chez le plus savant économiste germain, il a surgi, au moment de la guerre, une sorte d'enfant frénétique et féroce. Un de

mes parents vivait en Suisse, porte à porte avec un professeur d'histoire à l'Université de Berne, Prussien d'une politesse extrême, voire excessive, rond, jovial, l'air du plus paisible bourgeois. Lorsque la guerre fut certaine, ce professeur, dont l'objectivité s'appliquait à prouver, par toutes les lois économiques, que l'Allemagne était la première nation du globe, redevint un gamin agressif, qui parlait du viol des Françaises avec une lippe immonde, et se réjouissait à la prévision des massacres. Les lois économiques étaient loin : les vices personnels, la haine, l'envie du bon professeur emportaient tout; vous lui auriez offert une paix basée sur les avantages économiques les plus sérieux, il vous aurait envoyé promener !

Cette contradiction offrait jadis des contrastes horribles; elle se nuance de nos jours plus délicatement : voilà le progrès. Longtemps, la barbarie a survécu à l'influence de la doctrine de Jésus : il y eut des prêtres spoliateurs, massacreurs et tortureurs qui reprenaient au compte de leur divin maître la férocité des anciens, et des bourreaux hantés par la doctrine de douceur et de tolérance : nous voyons clairement aujourd'hui ces anomalies; les contemporains ne les apercevaient pas. J'ai tenu à en signaler la présence au milieu de nous : elles peuvent servir à expliquer quelques conversions éclatantes. Chaque époque se rassure comme elle peut au sujet de ses méthodes : les nôtres ont été appuyées sur des certitudes scientifiques; nous avons cru les rendre de ce fait indestructibles; mais leur caducité est apparue par le défaut d'action sur les individus. Le petit-fils de Renan est devenu un catholique embrasé; Charles Péguy, révolutionnaire, positiviste et antimilitariste, a fini sur le champ de bataille, dans un esprit qui rappelle nos meilleurs guerriers et nos plus grands saints. De tels exemples peuvent être multipliés par cent mille.

V

LES CRITÈRES RATIONNELS

A défaut d'une autre moralité à tirer de ces constatations, elles rendent apparente la faiblesse des critères rationnels : ils doivent s'élargir si l'on veut renforcer les méthodes. D'ailleurs, cette faiblesse fut exploitée par le scepticisme de notre temps. L'ironie est un contrôle lorsqu'elle offre de la vigueur;

ce n'est plus qu'une justification de misère intellectuelle quand elle aboutit au doute. Nos meilleurs esprits s'appliquèrent à montrer que toute chose se présente sous des aspects opposés, que la sainteté mène à l'enfer et la méchanceté au ciel. On voulait voir une supériorité assurée de l'esprit dans le défaut de conclusion; or ce défaut n'est qu'une lâcheté, quand il ne provient pas d'une juste défiance. Ne jamais conclure, afin de ne pas se compromettre, indique plutôt un souci égoïste qu'une sage modestie. Il est assez facile d'imaginer ce que deviendraient des mathématiques où aucun problème ne serait jamais résolu, une chimie où l'on ne formerait jamais aucun corps !... La philosophie ne doit pas moins prouver son efficacité que la science. Il vaut mieux bravement se tromper en concluant que de tromper les autres par de perpétuels jeux de l'esprit... Ainsi les vues de Napoléon sur les sciences morales et politiques se trouvaient justes : l'idéologie s'y donne cours à travers l'objectivité, les documents, les faits. Cette idéologie laissant les âmes en suspens, il n'est pas surprenant qu'on lui ait préféré les imaginations des romanciers : ceux-ci ont l'obligation de donner la vie à des personnages, et chacun, en se mettant à la place de ces personnages, reconnaît la justesse ou la fausseté des vues de l'auteur. Nul philosophe, nul économiste, en ce siècle, n'approcha d'un Balzac, d'un Stendhal, d'un Flaubert, romanciers qui ont fourni à l'élite du pays des milliers d'états d'esprit, créé des centaines de types, lesquels, pour n'avoir pas la rigueur des chiffres et l'authenticité des textes, n'en donnèrent pas moins une idée plus juste de la vie, et surtout une idée plus haute, plus passionnante, plus complexe, que tout le travail des économistes et des philosophes. Ces derniers commettaient une erreur fondamentale que rien ne pouvait atténuer : il faut des motifs d'existence ; je l'ai dit pour la loi morale, je suis forcé de le répéter pour la vérité scientifique. L'étroitesse de savants qui confinent l'esprit humain dans un objectivisme forcé ne peut satisfaire des êtres vivants. Plutôt que de se laisser enfermer dans la cage d'écureuil de l'observation, de l'expérimentation, de la documentation, les hommes, par un coup de tête, se jettent aux plus grandes absurdités de la foi. Nos économistes, nos philosophes, nos savants ont trop souvent apporté une hâte de médiocres à cerner les connaissances humaines ; ils faisaient

ainsi du bon travail, découvraient des choses curieuses, mais rapetissaient l'âme. Quelques-uns possédaient des facultés supérieures, mais combien furent des nullités ! Il y a pour ces dernières une porte d'entrée chinoise : les agrégations. Ces agrégations dispensent de génie. La faveur aidant, les bavards encombrent les chaires. Possédant par le prestige des diplômes une autorité indiscutable, on défend cette autorité en attaquant toute autorité qui se fonderait sur une supériorité intrinsèque. S'il est vrai que les prêtres gardent toujours l'empreinte de l'Eglise, et, même indignes, prétendent à gouverner les âmes, il n'est pas moins vrai que l'universitaire a toujours en main la férule dont il éloigne le profane... Diminuer pour régner est le mot d'ordre, et l'on forme une barrière autour de la joie de pérorer et de celle d'acquérir les distinctions honorifiques. Un peuple rêvant de quelque lumineux avenir ne trouve point d'appui sur cette masse inconsistante. La tristesse du rite peut, dans une certaine mesure, être suppléée par l'enthousiasme intérieur; les protestants ont ainsi remplacé la magnificence des temples catholiques et la splendeur des messes par les communions ferventes et la poésie des cantiques : le rite universitaire, à qui rien n'interdisait d'être le plus grand et le plus beau, se meurt d'une médiocrité triomphante et d'une méthode aride.

VI

LE RENOUVEAU IDÉALISTE (1)

On ne saurait nier que la loi universelle fait se développer les sociétés dans le sens de la bonté et de la justice ; encore ces vertus perdent-elles toute signification quand elles sont interprétées avec l'intention de diminuer la complexité de l'univers. Cette complexité, — la longue chaîne animale en est une preuve matérielle, irréfutable, — cette complexité seule apparaît nécessaire. Si nous ne pouvons l'atteindre par la conscience, nous l'atteindrons par l'inconscience. Ainsi, une société ne se débarrasse de la maladie que par son succédané, l'hygiène, c'est-à-dire par des soins systématiques, capables de suppléer les complications nées de la maladie. Dans quelle mesure l'hygiène peut-elle obtenir ce résultat ? Déjà, nous

(1) Quelques lignes reproduites de l'auteur sont entre guillemets.

avons établi une thérapeutique sur la maladie limitée ; au lieu du mal mortel, des vaccins et des sérums nous donnent le mal bénin. Poussée trop loin, une telle méthode rencontrerait des résistances invincibles, parce que l'étude des complexités nécessaires fait voir que nous devons nous relier fortement aux états antérieurs que nous appelons du nom général de *nature*. Toute la thérapeutique connue, de *cette nature*, a consisté dans l'adaptation, qui est ici de l'endurcissement, ou dans la sélection. Nos médecins devront établir une cote mal taillée entre cet endurcissement et leurs remèdes. Je cite ce cas spécial pour montrer l'inanité des remèdes sociaux basés sur la recherche pure et simple du bonheur. S'il faut mériter et, en quelque sorte, gagner sa santé, il faut aussi mériter et gagner son bonheur. Quand on formule une pareille proposition au sujet d'une société, cela paraît monstrueux, parce que nous ne séparons pas la justice de l'individu ; mais il suffit que les lois universelles fassent cette séparation ; nous n'avons qu'à nous incliner jusqu'au moment où la connaissance de ces lois, en tant qu'elles s'appliquent à notre époque, sera suffisante. La meilleure règle, pour des cerveaux médiocres et des cœurs engourdis, est la loi morale, celle que les générations précédentes ont appelée Dieu. De longtemps, la subtilité philosophique ne pourra suppléer le symbolisme religieux : imaginez, en effet, la longueur des pages que je viens de consacrer au problème qui m'occupe, et voyez combien miraculeusement le langage religieux le résume en quelques phrases :

« C'est à Dieu qu'appartient notre sort dans cette guerre. Lui seul décidera entre nos adversaires et nous, et les victoires qu'il nous accordera, comme les châtiments et les épreuves qu'il nous infligera, nous les aurons également méritées par l'état de notre âme collective, par nos vices et nos vertus, par notre insuffisante ardeur au bien ou notre effort vers le mieux, par notre lâcheté, ou notre vaillance, notre paresse ou notre activité. Les desseins de ce Dieu nous sont inconnus parce qu'ils nous dépassent : nous devons essayer de les pénétrer, en nous y soumettant d'avance avec ferveur. »

N'est-ce pas l'esprit que nous avions tous au moment de la retraite de Charleroi? L'heure de l'épreuve que nous n'attendions pas était venue, comme elle vient toujours : cette épreuve

nous atteignait durement; nous ne pouvions plus être sauvés que par un miracle, et nous attendions ce miracle, en nous remettant, avec nos fautes et nos vertus, dans la main du Dieu tout puissant...

Remarquez que les féticheurs de profession, autant que les philosophes athées rabaissent ce miracle en le particularisant : pour les uns, il est dû à l'intervention gracieuse de quelque saint, de la Vierge, du Sacré-Cœur, à des prières, à des pratiques; les autres l'expliquent par le hasard, par le talent des généraux, par le désarroi de l'ennemi : les uns insultent à la loi morale en la ramenant à la magie, les autres en la limitant à des considérations secondaires. Nos prêtres sont armés par la Bible, et surtout par le Nouveau Testament, de toutes les formules nécessaires pour donner à l'événement sa magnificence religieuse, et nos philosophes peuvent le revêtir d'une grandeur historique en se basant sur la haute philosophie et la haute science : ils n'y ont vu jusqu'ici, les uns et les autres, qu'une occasion de se montrer.

Le renouveau idéaliste parut aux armées, mais il revêtit des formes contradictoires : la religion, née de la crainte s'y répandit en scapulaires, médailles bénites, prières efficaces; la haute religion s'y manifesta en un retour vers Dieu, en une espérance d'immortalité, en la croyance vague et philosophique d'un Destin supérieur à l'homme, mais pitoyable à sa détresse. Chacun s'efforçait d'organiser son angoisse : elle était affreuse : la guerre de tranchées la rendit horrible! Nos pauvres soldats gelés, mouillés, transis, attendaient l'inexorable pendant de longues heures. Ils avaient sous les yeux le spectacle de blessés que la férocité allemande ne permettait pas d'aller ramasser : ceux-ci, pendant plusieurs jours, gémissaient et s'agitaient dans les affres de l'agonie : enfer promis à chacun! Il périssait tellement de monde dans les combats qu'on ne pouvait raisonnablement espérer d'échapper au massacre. Le sifflement des balles arrivant par centaines de mille des fusils, des mitrailleuses ou des obus à shrapnells; l'éclatement de ces mêmes obus avec des explosions épouvantables, rendaient la vie à ce point précaire qu'il fallait à chaque instant se préparer à la mort. Aux heures d'accalmie, on s'accrochait comme on pouvait, dans l'obscurité de sa conscience, à tout ce qui avait jadis soutenu l'âme : on se rappelait les messes éclatan-

tes, la vie des saints ; on évoquait telle figure de prêtre promettant l'immortalité; on se rappelait les enthousiasmes idéalistes; on enviait la foi des simples qui passaient leurs nuits en prières ou en chants religieux...

Sensiblement, la haute civilisation ne comprendra pas la guerre : elle aura été intégrée, elle se confondra avec l'industrie, le commerce, les luttes de l'esprit; il est donc naturel de penser que ceux des nôtres qui se rattachaient à la haute civilisation se trouvaient les plus déconcertés; ils se sentaient aussi plus responsables. Beaucoup d'entre eux avaient été les zélateurs d'un noble humanitarisme. Leur erreur apparaissait comme une faute devant cette œuvre de massacre à laquelle ne correspondait pas l'outillage de leur âme. Plus ils s'étaient élevés haut dans la facilité des grandes abstractions, plus il leur était difficile d'accepter maintenant la vérité trop basse. D'autres, souvent de méchantes brutes, leur avaient crié qu'ils étaient des rêveurs : ils avaient haussé les épaules; le fait leur dessillait les yeux. Les Allemands qu'on regardait comme des frères, auxquels on supposait une volonté pacifique et des idées généreuses, non seulement avaient déclaré la guerre, mais, visiblement, conspiraient depuis plusieurs années pour l'obtenir et se dressaient devant l'Europe avec la résolution antique de réduire les autres peuples en esclavage. Le dessein arbitraire du pangermanisme allemand arrivait, contre toute prévision, à s'établir dans la réalité. Devant cette réalité, il fallait changer l'armure de sa conscience : les théories qu'on avait échafaudées trop aisément s'écroulaient : une haine sainte remplaçait l'ancien amour, et l'on s'apercevait tout à coup qu'on peut pécher dans l'excès du bien comme dans l'excès du mal.

VII

LA RUSTICITÉ ALLEMANDE

D'autres étudieront objectivement l'Allemagne et prouveront, ce qu'on prouve toujours par l'abondance stérile de la documentation, que ce pays fut dominé par des considérations économiques. Mon étude est subjective. Il ne faut pas une montagne de faux papiers et de chiffres adultérés pour comprendre une des lois les mieux établies de l'histoire, qui fait passer l'hégémonie politique et, sans doute aussi, dans une large

mesure, l'hégémonie civilisatrice, des peuples moins rustiques aux peuples plus rustiques. Tout se passe comme si l'organisme des nations s'usait et vieillissait, comme s'il existait vraiment des nations jeunes et des nations vieilles. En réalité, ce que nous appelons civilisation est la forme sous laquelle nous remplaçons la stabilité naturelle par une instabilité supérieure. Si l'on supposait une évolution normale, elle prendrait des milliers d'années ; alors, chaque peuple s'avancerait prudemment dans la voie du progrès, ne faisant un pas qu'après s'être assuré du pas suivant. Mais ce n'est pas là le processus naturel. L'espèce se crée et se complète de la mort de l'individu. Il n'y aurait pas eu d'espèce sans cette mort; l'organisme, dans l'univers, serait apparu d'une seule pièce, évoluant vers des fins inconnues ; l'espèce est le moyen de gagner sur le temps : l'individu peut risquer un développement qui rompt sa stabilité, qui rend sa vie précaire, mais s'ajoute aux moyens de l'espèce. Ainsi apparaît plus profonde la Genèse quand elle dis : « *Parce que* tu as mangé de l'arbre de la science du bien « et du mal, tu mourras. » L'être meurt *parce qu'il* se détache du tronc commun et s'adapte à un nouveau milieu pour une adaptation éphémère : il transmet à son descendant les forces du tronc commun et une partie de celles qu'il a acquises dans les milieux nouveaux ; de plus, sa vie, dans ce milieu nouveau, retentit sur tout le tronc commun. Celui-ci ne meurt point, mais il se complique de ce que les individus, au péril de leur vie, vont chercher dans les milieux nouveaux. Une telle association assure la durée de l'espèce avec son développement rapide. Toute l'histoire de nos civilisations s'y retrouve : sur la base rustique se sont élevées des organisations délicates qui ont cherché la complication au péril de leur vie. A cette complication il faut, malheureusement, tout sacrifier de la rusticité qui assure cette vie : les peuples de la civilisation s'affinent en perdant la vitalité, s'affinent parce qu'ils perdent la vitalité. Dès lors, les peuples les moins civilisés conservent la rusticité, et, seuls, demeurent aptes aux transformations de l'avenir. Pour bien saisir une pareille loi, il faut se figurer les moyens employés par ce que nous appelons la nature ; elle choisit brutalement parmi les êtres ceux qui résistent le mieux aux causes de destruction : elle fait mourir tout ce qui est malade, tout ce qui ne peut supporter la famine, tout ce qui ne peut supporter

la fatigue ou les intempéries : elle ne laisse debout que des individus sains et adaptés : il importe peu que ces adaptations soient grossières, pourvu qu'elles tendent à faire durer l'individu : nourriture d'assimilation difficile, long jeûne, chasses, courses, existence en plein air ; toutes forces, en somme, appliquées à répondre à des nécessités extérieures, et, par là, créant des organes robustes. Dans le même temps, les sociétés polies cherchent à diminuer la lutte pour l'immédiat, à répondre à des besoins du second degré : elles créent des nourritures d'assimilation facile, et telles que les forces générées par ces nourritures soient largement en excès sur les forces exigées pour leur conquête : elles attribuent ces forces à des structures nerveuses, complexes, peu stables, menacées. Les organes perdent ainsi une robustesse devenue inutile : le civilisé côtoie sans cesse la maladie que, d'ailleurs, il s'applique à guérir, ce qui diminue d'autant la rusticité générale : bref, il remplace des organes individuels par des organes sociaux ; mais il n'a pas le temps d'intégrer ces organes : porté par son groupe, par le concours des intelligences que nous appelons la raison, il va bien au delà des limites où le développement ne touche pas à l'espèce : *il s'affaiblit*. Bientôt, ayant dépassé le stade où la pensée s'applique efficacement à la réalité, il fait de la pensée un usage dangereux : il l'emploie pour elle-même, pour la jouissance qu'il en tire, et il recherche aussi les sensations, origines de la pensée, uniquement pour la jouissance qu'il en tire. Le peuple voisin, demeuré rustique, n'a suivi l'évolution que de loin : pourtant, il n'y a pas été complètement étranger : il apporte des organes robustes, des appétits nouveaux. Le chemin parcouru par la nation civilisée n'était qu'une suite de dangereux tâtonnements que le rustique, par les grâces de l'éducation, parcourt avec rapidité. Un domaine nouveau se présentera bientôt : le civilisé l'avait entrevu, mais alors qu'il n'avait plus les forces nécessaires pour le conquérir ; le rustique s'élancera dans ce domaine jusqu'à ce qu'il soit, à son tour, emporté par son élan vers la décadence.

Tel est le mécanisme qui a toujours mis finalement l'hégémonie entre les mains des nations rustiques.

Certes, l'Allemagne offrait cette rusticité : elle l'avait préservée avec l'instinct des peuples qui paraît tellement illogique à la logique révolutionnaire. L'Allemand, et plus particulièrement le Prussien, est une brute : il le sait et s'en glorifie. Les exemples

la cultivaient avec raison, sentant que le destin ne leur permettrait pas de s'isoler dans une politesse excessive, qu'il leur faudrait répondre aux barbares dont les hordes belliqueuses et cruelles les harcelaient. » En regardant autour de nous, nous observerons que cette grossièreté et cette rusticité sont l'apanage de ceux de nos artisans qui luttent avec les intempéries, avec la terre, avec la mer : on ne voit pas aisément un cultivateur délicat, hésitant à tremper ses mains dans le fumier, un marin craignant le mal de mer ou le frottement d'un câble sur sa paume... Les qualités physiques qui permettent d'accepter les rudes tâches sont entretenues par un état d'esprit qui fait dédaigner les protections. L'infatigable montagnard éprouverait du mépris pour ceux des siens qui remplaceraient la simplicité des repas par un luxe de table quelconque. Dans le peuple, on traite durement la maladie et le malade, non par manque de cœur, mais par le sentiment qu'une tendresse est une faiblesse. L'ouvrier met une sorte de coquetterie à garder des façons grossières. La virilité semble en rapport avec un peu de brusquerie, et les petits garçons préservent leur rusticité en refusant de se mêler aux jeux des filles, qu'ils doivent, par principe, trouver mièvres et indignes d'un mâle...

D'ailleurs, la grossièreté de l'Allemand se retrouve chez tous les hommes du Nord : elle s'accompagne de gloutonnerie égoïste, et d'une sorte d'hypocrisie spéciale, née de la timidité, cet instinct farouche du sauvage... Dans quelle mesure une semblable grossièreté doit-elle entrer, de nos jours dans la *rusticité efficace*, voilà le problème. Naturellement, le Teuton s'en fait une gloire : les lâches et infâmes boutades de Bismarck, les lourdes menaces criminelles d'un Hindenburg, les théories suant le sang et le massacre d'un Bernhardi, la perfidie d'un Bethmann ou d'un Jagow aussi bien que l'hypocrisie religieuse de Guillaume II, tout cela paraissait au parvenu dans son salon orné d'objets en ferronnerie, tout cela paraissait de la *grandeur*. La cruauté vraie, la férocité auraient pu l'être : mais cette gouaillerie à froid, cette impertinence calculée, cette négation de l'honneur et de la bonté, impliquaient une mise en scène volontaire, devenaient une attitude précoce, l'attitude théâtrale d'un peuple qui n'a pas eu le temps de se composer une attitude dans la vie et dans la réalité...

Pour tout dire, l'Allemand, après 70, manque de naturel.

Surpris par la victoire et par le succès, il porte mal l'un et l'autre. C'est la grande raison de sa haine contre le Français : celui-ci, même dans la médiocrité, a de l'allure, une tranquille possession de soi. Le peuple de France est un peuple bien élevé, non pas que sa politesse réelle soit plus grande, mais, de même qu'un enfant du monde garde toute sa vie une aisance que le parvenu ne peut plus acquérir, de même le Français n'éprouve jamais dans les sociétés allemandes la mortification qui frappe l'Allemand dans les sociétés françaises. On peut admettre que Thiers n'avait pas une âme moins féroce que Bismarck, mais celui-ci apparaît injurieux, hérissé, abusant vilement de la victoire. Nous touchons donc là une des grandes infériorités des Germains : la rusticité n'est pas la crapule, ni cette bassesse d'instinct, ni ce plat égoïsme qu'on va voir se transformer au moment de la guerre en massacre, en sadisme bestial, en mensonge, en déloyauté. Tout au plus ces vices manifestent-ils un état de sauvagerie demeuré sous la civilisation et qui vient adultérer celle-ci, sans bénéfice pour l'espèce. Le dosage de l'ignoble est forcé chez l'Allemand. Aussi bien est-il obtenu par un dessein arbitraire. La préservation d'une rusticité à travers les affinements de la richesse est une conception juste, mais d'une application difficile. Le génie eût été de l'harmoniser avec le développement normal en restreignant l'industrialisme et la course à la richesse, tout en permettant à la nation de faire son effort, de garder sa puissance. Au lieu de cela, le Germain cherche à maintenir une rusticité artificielle par des moyens honteux. Il enseigne la haine, la conquête. Lacédémone y avait échoué. Tout dessein trop fortement préconçu heurte les lois universelles, et si cela est vrai d'un individu, combien plus d'une ville, d'un empire... « Encore pourrait-on essayer en tremblant de se conformer d'avance à ce qu'exige l'avenir, afin de prolonger cette hégémonie qui vous tient au cœur. Mais si l'on imagine la subtilité, la complexité d'une pareille adaptation, on conçoit mieux la dérisoire application germanique, prétendant durer dans ce qu'elle a de plus simple, dans sa force et sa méchanceté. A peine quelques tentatives de la *Kultur* pour établir une organisation supérieure, ou, plutôt, l'*organisation*. Les grands maîtres de la pensée allemande, savants et philosophes, se contentent d'une mise en ordre pour l'obtention d'un plus grand rapport. Il semble que

le monde n'existe que pour manufacturer des produits, fabriquer des machines, faire tout vite et bien. Un pareil idéal entraîne un automatisme qui se nommera discipline en s'appliquant à l'homme. Le sacrifice de la personnalité trouvera sa récompense dans une existence plus confortable. Nul n'a vu la contradiction entre cet idéal du confort et le principe de la rusticité préservée. La rusticité ne peut être ici que la matérialité des appétits. Au lieu d'un sauvageon formé par la nature, l'Allemand eût fourni un sauvageon ultra-cultivé, avec tous les engrais de la science et toutes les précautions du pépiniériste. Il ne s'agirait plus, en somme, que d'une collectivité s'efforçant de vivre grassement sur les conquêtes des civilisations antérieures, en ne payant pas le tribut qu'il faut, en ce cas, payer à la mort. C'était du parasitisme, un rêve de voleurs et de bandits : la suite des événements le fit voir. » Je n'oserais pas affirmer qu'il soit possible d'obtenir une rusticité consciente ; les deux mots hurlent de se trouver accolés. Par le fait, la rusticité se confond avec l'habitude et celle-ci n'existe vraiment que dans l'inconscience. D'ailleurs, les adaptations conscientes sont précisément la forme sous laquelle l'individu affronte la mort pour élargir le domaine de l'espèce et quand ces adaptations sont réalisées, elles passent dans l'instinct, c'est-à-dire qu'elles font partie d'un organisme préparé à des acquisitions supérieures. Mais, il n'est sans doute pas impossible d'atténuer les violents contrastes par lesquels se formaient les rusticités primitives. Ainsi, par exemple, la faim, la maladie, les intempéries, ne jouent plus dans l'établissement de nos *rusticités efficaces* le rôle excessif qu'elles jouaient autrefois. On peut donc espérer prolonger la rusticité par le sacrifice volontaire, par le renoncement à une partie des jouissances que la civilisation nous apporte ; encore faut-il que ce sacrifice volontaire ne soit pas fait dans un but défini, mais qu'il constitue un abandon aux lois universelles, *un acte de foi*... L'égoïsme est la pierre d'achoppement suprême, parce que l'égoïste se replie sur lui-même pour assurer sa vie individuelle; il limite ses besoins, appauvrit son milieu, arrête son développement, toutes choses contraires à l'ordre universel et qui portent en elles leur châtiment. L'héroïsme de l'Allemand se trouve entaché de cet égoïsme-là. Bismarck se vante de n'avoir fait que des guerres profitables. Un des mobiles pro-

posés ouvertement ou hypocritement au guerrier teuton est le vol. Or, il va sans dire que tout se passe dans l'ordre universel comme si l'Allemagne était un élément de composition. Transformer cet élément de composition en une entité, travailler pour le profit, pour la domination de l'Allemagne, c'est travailler à la destruction du monde. Nous n'ignorons pas tout ce que cachaient les motifs invoqués pour les guerres de conquête de la Révolution française ; mais ces motifs recevaient la consécration d'un sacrifice, d'une volonté de partager avec l'Europe entière les nouveaux développements entrevus. On peut distinguer quelque chose de semblable dans la prétention des penseurs prussiens ; mais une idée affreuse s'y mêle, l'idée que la race germanique jouit d'une puissance exceptionnelle, qu'elle possède un génie tel que les autres peuples sont destinés à devenir des peuples serfs. Quand on songe que ceux qui ont osé dire et penser ces choses appartiennent à un groupe mal élaboré, à un triste groupe de gros buveurs et de gros mangeurs dont à peine une élite commence à saisir les subtilités du goût, les finesses de l'esprit, les réserves les plus harmonieuses de l'art ; quand on pense qu'il s'agit là de misérables parvenus ; que leur empereur même, à peine dégrossi, n'a ni majesté dans son étiquette, ni raffinement dans sa maison, on demeure stupéfait.

VIII

FAILLITE DE LA POLITIQUE RÉALISTE

Certes, Rome fut renversée jadis par ces mêmes barbares, mais Rome était au bout de son rouleau ; Rome ne représentait pas alors dans le monde ce qu'y représentent de nos jours l'Angleterre, la France, la Belgique et l'Italie. Quoi qu'on veuille dire, Rome est une civilisation courte dans sa conception. Une hégémonie ne peut s'établir uniquement sur la puissance. Les effets matériels de la domination romaine s'épuisaient sur eux-mêmes. Ce n'est pas le sens de l'univers que nous nous contentions d'or, de soie, de bains, de jeux brillants, de luxe et même d'art. Le paganisme, en durant, empiétait sur l'âge qui devait venir, l'âge du Dieu-Un, l'âge de l'unité dans la nature, dans l'esprit. Les mille ans de la reprise du moyen-âge furent sans doute préférables à un replâtrage

onéreux. Ainsi mourut l'antiquité pour s'être enfoncée dans le cul-de-sac de ses religions, de ses mœurs, de ses langues. Elle avait fatigué le ciel de ses redites, de sa non compréhension, de sa cruauté sans cesse renaissante. Les nouveaux moyens dont allait disposer la communauté humaine devaient se former plus vite dans la mêlée barbare et le christianisme que parmi l'incohérence des vieilles législations et des vieilles théologies. C'est que la valeur d'une civilisation est une chose d'appréciation délicate : nous n'avons pas encore de données précises sur ce que représentèrent les groupements grecs et latins, mais nous ne pouvons douter qu'ils s'éternisèrent dans des pratiques ignobles telles que l'esclavage, et ne parvinrent pas à se dépêtrer d'un appareil de superstitions politiques et religieuses sans ouverture pour l'esprit. Disons que ces grandes civilisations nous fascinent plus par leur matérialité colossale que par leur puissance de pensée; et l'histoire montre que les lois universelles font bon marché des grandeurs qui ne sont pas dans l'être. La destruction des villes immenses et belles, la destruction des empires, semblent n'avoir qu'une importance très relative dans le plan de la nature. Or, les anciens croyaient à la puissance exprimée par des villes et des monuments. Ils espéraient durer ainsi. Jésus comprit que notre royaume n'est pas de ce monde. On pouvait craindre qu'une telle parole menât au nihilisme : les ordres religieux ont tous et partout abouti à la richesse terrestre : c'est en beaux couvents ou en belles églises, en un pape de luxe, que les disciples de Christ ont mis leur activité et leur dévouement : le courant de la médiocrité, de la facilité portera toujours le vulgaire à fixer ses espérances dans une matérialité inférieure.

Cependant, le vieux monde catholique ne mourait pas sur les ruines de son matérialisme pour que la Prusse relevât le drapeau d'une conception purement objective de l'univers, pour que le commerçant teuton pût placer la marchandise que fabriquait son industriel. Quand on pense combien les penseurs allemands furent fiers de leur objectivité, on s'explique l'échec de leur politique. N'est-ce pas le propre des grands objectivistes de se casser les reins sur le hasard, cet au-delà de l'organisation? Napoléon vous expliquera toutes les raisons de sa faillite : elle est due à ce qu'il crut seulement aux réalités présentes. Un Napoléon mystique pouvait vivre, ses sottises

aboutissant à des grandeurs indéterminées; mais comment l'univers ne se serait-il pas fatigué des plagiats de ce petit homme sec et dur qui détestait l'idéologie et croyait pouvoir la remplacer par des combinaisons d'événements?... Rien ne remplace la complexité universelle, qui nous est inconnue jusqu'à l'heure où elle éclate : tout ce qui ressemble à un établissement définitif dans une carapace expérimentale doit périr par l'emmurement. L'objectivisme allemand n'était que le code de la sottise humaine appliqué à l'éternel devenir du monde.

IX

LES MORALITÉS EN PRÉSENCE

Depuis la guerre de 70, la France et l'Allemagne se regardaient vivre, l'une, fière encore de son beau passé, l'autre orgueilleuse de son magnifique présent. Pour l'observateur superficiel, il n'y avait là que des Français et des Germains, presque les mêmes hommes, — si on les considère individuellement, — de même race, de même culture; car le fond des connaissances est identique, depuis les langues mortes jusqu'aux sciences vivantes. Ç'a été une des grandes sottises des socialistes de ne voir que cet individu semblable. Pourquoi l'Allemand n'aurait-il pas partagé l'amour du Français pour l'égalité, pour l'indépendance, pour les joies de la vie? A quoi bon chercher midi à quatorze heures quand, les besoins de l'homme étant les mêmes, chaque Allemand pense comme chaque Français? Cette incapacité de nos philosophes politiques à s'élever au social nous donnait toutes les théories sur la paix préservée, sur l'inutilité des armements, sur les armées nationales, sur la bonté des camarades allemands, choses qui n'étaient pas en cause. Je ne doute pas un seul instant que chaque Germain pris à part ne vaille chaque Français pour la bonté et l'amour de la justice; mais la nation allemande est, quand même, une nation féroce et conquérante, sans scrupule, éprise de sa force et méprisant le droit. Je dirais volontiers qu'elle est tout cela à son insu, ou plutôt qu'elle n'a pas choisi de l'être, mais que son rôle lui est imposé : elle a donc vu juste lorsqu'elle a parlé de sa mission, et le Kaiser a parlé avec raison du vieux dieu allemand comme Teglath-Pal-Asar parlait du dieu Assur : c'est très exactement

cela. Si nos philosophes politiques avaient eu du bon sens, ils auraient compris que la France aussi avait une mission, et ils auraient essayé de dégager cette mission, de dégager le dieu français. Pendant qu'ils ergotaient, le monde poursuivait sa marche : partout le Germain s'érigeait en dominateur : cette œuvre, en beaucoup de points, était haïssable, mais il n'y avait pour les nations qu'un moyen de le démontrer, c'était de la dépasser, de se défendre efficacement contre elle. J'ai déjà dit combien peu j'attache d'importance à ces fameuses méthodes allemandes que nos universités et nos musiciens gaulois ont subies comme un joug. Toute méthode est éphémère; elle ne fait, au total, qu'exprimer l'activité, la volonté d'un être. Dans l'exagération de la méthode se trouvait un germe de mort : l'arrivée au pouvoir de la rusticité chez nos voisins n'était que le développement d'un plan de la nature ; ils ont voulu y voir une supériorité essentielle de leur race, et, par là, ils ont renié la nature et se sont condamnés. Leur objectivité se brisa au premier tournant de leur histoire ; car la guerre est l'abdication de toute objectivité.

Comment imaginer que des savants, rêvant l'organisation du monde, essayeraient de réduire d'abord ce monde à la mesure de l'individu allemand ! Le monde n'est intéressant pour le philosophe que par sa variété. Un marchand, un industriel, qui n'embrasse que le temps où il vit, peut, dans sa misérable cupidité, désirer transformer la terre en une succursale de sa maison de commerce, il n'y a là rien qui mérite le nom d'objectivité. Si celle-ci offrait une signification qui vaille, ce serait d'être un intermédiaire entre l'impulsion des imbéciles et leurs actes, une combinaison savante pour contraindre l'effort à des besognes de deuxième degré. Elle enseignerait aux inférieurs à se soumettre à la prévision des supérieurs ; on n'est objectif que parce qu'on sait ne pas tenir compte de l'objet immédiat, mais, au contraire, faire entrer celui-ci dans des ajustements idéaux menant à un objet systématique. La science n'apparaît jamais objective sous une autre forme. Quand l'artilleur tire son obus, est-ce sur l'objet lui-même qu'il se guide ; ou bien, ayant rendu par le calcul son objet virtuel, ne l'atteint-il pas justement parce qu'il n'en tient compte que suivant des lois intégrées ?... Tant vaut l'esprit, tant vaut la méthode : la nôtre valait la leur, si notre activité eût été

aussi grande... Mais, sous toutes les formes, le moindre effort nous tuait ; moindre effort dans l'idée de patrie, moindre effort dans l'idée de clarté latine, moindre effort dans l'administration de l'Etat, dans l'industrie, le commerce, les idées générales... Il était aussi bien dans l'art pour s'y trouver sous d'autres apparences. Si nos accords restaient mélodieux, ils devenaient chaque jour plus simples. Le médiocre dominait, l'homme aux idées toutes faites, aux idées ressassées jusqu'à n'être plus viables. Quand l'idée manque, il faut y suppléer : nos auteurs ont créé ainsi une originalité du désordre : le tohu-bohu a compté pour de la profondeur ; le puzzle de mots a suivi le puzzle de pensées. Tout ce qui demandait une véritable peine, tout ce qui décelait un être plus vaste, tout ce qui laissait à l'esprit la garantie d'un contrôle se trouvait sacrifié aux routines académiques ou à l'artifice des hystériques. La paresse éclatait partout : la véritable paresse qui est de se refuser à la nouveauté, de ne rouler que sur le rail de l'habitude...

Il faut le dire, il faut le répéter, si nous avions été vaincus, ç'aurait été pour avoir refusé le travail en profondeur. Je sais bien qu'on m'objectera les traditions de la France, qui a toujours su se débrouiller après des périodes apparentes de négligence ; mais cette objection est aussi vaine que l'esprit de ceux qui la font, éternels corrupteurs dont les flatteries ont mené le pays au bord de sa tombe. S'il est vrai que le désordre existait sous Louis XIV, sous Louis XV, sous Louis XVI et sous la Révolution, ce désordre n'était ni plus ni moins que le désordre de toute l'Europe. Un regard sur les routes tracées et les travaux accomplis nous convaincra : la France était à la tête des nations. Certes, elle montrait déjà les défauts dont l'exagération la pouvait conduire à sa perte, mais ces défauts se retrouvaient partout ailleurs, et, finalement, la nation était riche, prospère, grande par son travail, possédant une armée, une marine, des fabriques, un commerce étendus. Que tout cela n'eût pas la meilleure tournure, j'en tombe d'accord ; mais c'était, pour l'époque, un effort plus considérable que celui des pays voisins. Chaque fois que la funeste politique héritée du moyen âge le permettait, on voyait paraître des hommes tels que Sully ou Colbert, s'efforçant de systématiser le génie de la France, de créer les organes nécessaires aux

nouveaux développements ; mais, chaque fois aussi, la guerre revenait troubler les finances et corrompre l'administration. La Révolution ne fut, en somme, qu'un formidable essai de tout reprendre à pied d'œuvre. Le sort soumet malheureusement l'idéal des peuples à de terribles épreuves : le nôtre, — sans doute mal élaboré, — tomba aux mains de Napoléon qui l'étriqua en lui donnant une destination uniquement guerrière. D'ailleurs, le tyran fut un organisateur admirable et, par là, il accomplit le vœu de la nation. J'ai déjà dit le danger de l'organisation quand elle se réduit à ramasser les avantages d'une époque pour en tirer ce que les imbéciles appellent la force : le petit Corse, malgré son évident génie, ne sut pas donner à sa politique assez de jeu pour qu'elle s'appliquât à un développement du second degré, où les lenteurs et les hasards qu'on observe dans l'évolution des êtres peuvent rencontrer le besoin de constitution. L'Ogre constitua avant l'heure, à la manière des enfants qui mordent à tous les fruits. Ses remaniements de l'Europe ne prévoyaient aucun avenir. Ils ne devaient pas durer même une vie d'homme. Le pire fut qu'ils servirent à mesurer la puissance de compréhension de la France et que d'autres peuples furent appelés à mettre debout le futur. Je dis le pire; je n'ignore pas qu'il y a là une fatalité, mais le médecin fronce le sourcil au symptôme du mal chez un malade qu'il aime. Désormais, à côté de la France qui s'enfonce au gouffre de la dépopulation, des pays prépareront leur heure. Plus la chute sera grave, plus on évoquera le passé comme une consolation et comme un poncif qui rend inutile le travail de création. Les monarchistes, ainsi que je l'ai dit plus haut, évoqueront Louis XIV et les radicaux la Révolution, mais leurs œuvres seront marquées du signe fatal de l'arrêt de développement. De plus en plus, dans la phrase comme la pensée, dans la construction des usines, dans les statues, l'universel fera défaut. Ce n'est pas parce que des idealistes à moitié idiots se battront les flancs pour remettre en honneur des idéaux surannés que l'universel revivra dans les âmes. Il doit exister conforme à son temps ou il n'est qu'un soutien pourri qui précipite la dégringolade. Lorsque le dur Romain priait ses dieux dans sa maison, il avait le sens de cet universel qui menait Rome à son destin. Toute proportion gardée, notre abnégation, notre renoncement devant les

dieux, notre sentiment confus de la cité éternelle devraient subsister sous cette forme : ces tentacules invisibles par lesquels l'homme vit son espèce, vit son avenir, font partie de l'être présent, et celui qui ne les possède pas est un eunuque spirituel. Qu'il rie du transport des âmes vers les temps en préparation, c'est qu'il rit de la femme délicieuse dont les flancs portent le merveilleux petit...

Ainsi donc, que soit livré aux gémonies le triste sire du retour en arrière : il est l'assassin de sa patrie. Grâce à lui persiste l'odieuse politique qui défend le privilège des bouilleurs de crû et la liberté du débitant d'alcool. L'un n'existerait pas sans l'autre. Une forme pourrait s'établir, ou, du moins, pourrait-on espérer l'établir, où l'on verrait de grands esprits vénérés et une vérité dans ses limites. Dieu sait que j'ai toujours honoré l'idée de la Conservation : elle s'oppose avec raison à la ruine des grands passés de l'espèce : sa rudesse, sa mainmise sur le patrimoine rural, sa défense des vieux châteaux, des vieilles églises, des vieilles coutumes rencontrent ma sympathie. Quelque souci qu'on ait de la justice, on subit l'impression que le paysan ne possède pas le sens du monde. Son rêve est de morceler, de niveler; après son passage, la vie ne vaut plus la peine d'être vécue. Son action meurtrière contre la beauté est un suicide : lui-même se meurt d'avoir contenté une cupidité étroite : les bras manquent, et la terre vengeresse retourne à la brousse (1). Mais que sont nos conservateurs ? La France a souffert par eux plus que par leurs alliés, les radicaux. Malgré les petites criailleries des patronages rivaux, les rivalités de café et l'outrageux orgueil de caste, leur œuvre est la même. Où donc sont les hommes qui défendent la vieille France avec honnêteté, avec esprit, avec cette supériorité du goût qui est en soi une chose d'inestimable valeur ?

X

CONCLUSION

Il faut pourtant, — c'est la loi de l'univers, — qu'un état supérieur s'établisse. Le désespoir du philosophe n'empêche pas que cette supériorité ramasse ses éléments où elle peut : la France n'ayant pas consenti les sacrifices nécessaires pour la

(1) Voir le début du beau roman de Balzac : *les Paysans*.

réaliser, on l'a vue naître du heurt obscur des circonstances : l'effort que nul n'a fait dans le sentiment d'un magnifique devoir, tout le monde l'accomplira l'épée à la main. A ce point de vue, l'Allemagne devient le fléau de Dieu, son rôle ne s'en trouve pas grandi : le fléau est un instrument plus grossier que le blé qu'il bat, mais, au bout du fléau, se trouve le bras de Dieu qui le fait mouvoir ; Dieu de Spinosa qui ne peut arrêter sa propre action divine ; nécessité impérieuse que tous les prophètes ont annoncée. La victoire de la Marne serait donc le rachat de la France, payant de sa chair et de son sang le long oubli de sa destinée supérieure. A partir de cette victoire, l'Allemagne n'est plus qu'une confusion ; elle retombe lourdement de son rêve d'hégémonie ; elle devient la force grossière vaincue par une faiblesse intéressante.

Cette faiblesse réadaptée nous donnera, dans la vie de tous les jours des nations, une victoire plus enviable que celle des champs de batailles ; il est impossible que la Gaule n'accepte pas désormais sa haute destinée, ne fasse pas l'effort de compréhension qui la porte au delà de tant de mesquineries nées des partis. S'il a fallu, depuis la Marne, accepter la lutte avec toute l'organisation du monde, dans un esprit où l'audace le dispute à l'obéissance, comment refuserions-nous la lutte qui doit nous porter à une place honorable parmi les peuples ?... Dès lors, le problème de la moralité se pose avec toute la valeur d'un symbole : ses courbes, se moulant sur la réalité, expriment celle-ci avec une certitude plus grande qu'on n'en peut attendre de toute autre expression. En disant cela, nous restons conforme à la procédure des siècles qui posèrent ce problème avant tous les autres, sans aucun doute parce qu'il peut servir de pierre de touche à tous les autres.

J.-H. ROSNY JEUNE.

LE SENTIMENT RELIGIEUX AU XVIIe SIÈCLE

« On ne fait plus de livres, disait Sainte-Beuve aux environ de 1860 ; on ne fait que des articles. »

Le grand critique déplorait la dure condition des lettres modernes qui oblige des écrivains, capables de travaux solides et longuement construits, à disperser indéfiniment leur verve, à improviser journellement leurs idées. Il exagérait un peu. En ce temps, qui était le temps de Renan, de Taine et de l'auteur de *Port-Royal* lui-même, il se faisait malgré tout des livres, je veux dire des vrais livres, des grands livres, de ces livres fortement et sûrement élaborés, qui tracent dans un sujet un si profond sillon, qu'ils participent à la permanence de ce sujet lui-même et qu'on ne le saurait plus étudier sans les étudier.

Il s'en fait encore ; moins qu'alors ; mais il s'en fait, bien qu'il devienne toujours plus difficile aux écrivains non rentés d'échapper à la nécessité de vivre par la presse. Rangerons-nous au nombre des écrivains rentés M. Henri Brémond, qui entreprend une *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, en dix ou douze volumes ? J'imagine que nous ferions fausse route. Mais il est d'autres conditions favorables à la poursuite de ces vastes compositions qui prennent de longues années dans une existence. Et ces conditions, je me plais à les trouver exprimées dans ces deux vers d'un mystique du Moyen-Age, Jean de Salisbury, qui d'ailleurs ne pensait pas, en les écrivant, à la littérature :

Mens humilis, studium quærendi, vita quieta,
Scrutinium tacitum, paupertas, aliena terra.

Traduction un peu libre : « L'absence de vanité, le goût de la recherche, la paix de la vie, l'étude silencieuse, le mépris de l'argent, l'indifférence aux honneurs mondains. »

J'ai trouvé cette citation dans le premier volume de M. Brémond précisément.

Son Histoire, qui part de la fin des guerres de religion et qui s'étendra jusqu'à nos jours, a pour objet le sentiment religieux dans le catholicisme. Le plan de M. Brémond n'annonce pas qu'il doive le suivre au dehors. Mais,si une telle étude offre un intérêt particulièrement vif et l'on peut dire palpitant aux personnes que le sentiment religieux catholique anime toujours, elle présente en même temps un intérêt général et commun auquel nul homme cultivé, croyant ou incroyant, ne peut rester insensible. Le catholicisme a joué un trop grand rôle dans la vie de la France, et spécialement un trop grand rôle au xviie siècle dans la formation des intelligences, des cœurs et des mœurs, pour qu'on puisse bien entendre, soit l'histoire de notre pays, soit les sources morales et le génie de notre littérature classique, sans une assez intime et savante initiation, tant à la pensée et aux disciplines catholiques en général qu'à leurs essors particuliers dans une époque qui en a senti plus fortement l'influence. Tout le monde admet que l'étude du jansénisme s'est présentée à Sainte-Beuve comme un centre d'où s'ouvraient sur l'époque qui a vu fleurir cette secte les perspectives les plus étendues. Bien que la philosophie de M. Brémond ne soit pas celle de Sainte-Beuve, et que les préoccupations proprement religieuses le touchent davantage et plus personnellement, on doit reconnaître à son ouvrage une portée et une raison d'être analogues. M. Brémond rencontrera sur son passage le sujet traité par Sainte-Beuve. Dans son premier volume il en traite un autre, il traite d'un autre mouvement religieux, antérieur au jansénisme et contre lequel précisément le jansénisme se dressera comme une réaction.

§

Ce premier volume porte un titre spécial qui a rapport à sa propre matière : *l'Humanisme dévot*. Tout d'abord cette formule m'a surpris. Je me suis demandé ce qu'elle voulait dire. Puis j'ai songé que, quoi qu'elle voulût dire, elle le disait d'une manière un peu recherchée. Mais quand j'ai connu les expli-

cations de l'auteur, je suis revenu de cette défiance et son énoncé m'a paru à la fois heureux et plaisant.

L'humanisme est, comme l' « individualisme », une de ces idées trop compréhensives, trop mal fixées, qui ont sans doute dans le monde des idées leur place et leur emploi nécessaires, puisqu'on voit tout le monde en faire usage, mais dont un auteur sérieux ne saurait se servir sans en fournir sa définition précise. M. Brémond n'y a pas manqué.

Qu'est-ce donc que cet humanisme de M. Brémond, cet humanisme qui peut être « indévot », comme son exposé l'explique et comme je l'ai lu, écrit de sa main, dans une amicale dédicace adressée à un « humaniste indévot », mais qui peut aussi — et c'est ce cas qui a les préférences de M. Brémond — être dévot ?

Le trait foncier de l'humanisme, trait susceptible d'ailleurs de revêtir des nuances bien diverses, c'est un parti, un esprit de confiance à l'égard de la nature humaine, l'idée que rien de ce qui violente cette nature, de ce qui la mutile, de ce qui ne peut s'imposer à elle, qu'en la brisant, ne saurait être bon. Notons que cela diffère absolument de la thèse de Rousseau sur la bonté de l'homme primitif. C'en est tout l'opposé. Rousseau a bien peu de confiance en la nature humaine puisqu'à l'en croire il a suffi d'un certain arrangement social pour la corrompre; il proclame la bonté de l'homme primitif qui malheureusement n'existe plus (sauf en lui, Jean-Jacques) et la méchanceté universelle des hommes qui existent, des hommes dans l'état social ; et avec ceux-ci, il ne manque pas de se brouiller, quand, par hasard, ils sont devenus ses amis.

L'humanisme, au contraire, a de l'estime pour tous les beaux développements que la nature humaine s'est donnés : les lettres, les arts, les sciences, les délicatesses des mœurs, les finesses de l'homme sociable. Il s'en réjouit, il les accompagne tout le long de l'histoire et dans leurs possibles floraisons futures, de sa sympathie, de son amour. Il pense, il sent que l'idée de mal ne saurait attacher à aucun objet agréable à la nature, conforme à ses tendances, non plus qu'à aucune application de l'activité capable de l'embellir et de l'enrichir.

M. Brémond relève d'ailleurs avec un sourire la forme immodérée que cette disposition a parfois revêtue, l'excès où

elle s'est emportée. Sous la première et merveilleuse impression de la statuaire antique, des tragédies grecques, des doctrines platoniciennes qu'ils découvraient, certains humanistes de la Renaissance se mirent à magnifier l'homme avec un enthousiasme éperdu et un peu scolaire. « Ils s'enivrèrent de la grandeur de l'homme et de leur propre grandeur ». C'est l'« humanisme flamboyant », sympathique comme crise de jeunesse, mais qui ne saurait devenir un état d'esprit habituel ni inspirer le ton d'une doctrine sans tourner à une sorte de mimique et de singerie. S'il faut du naturel quelque part, n'est-ce point dans l'amour de la nature ? Et le naturel c'est notamment la modération, caractère des états d'esprit vraiment riches.

Mais quoi ! modéré ou fougueux, l'humanisme n'est-il point la négation du christianisme ? Est-ce que le christianisme ne nous enseigne point la corruption de la nature par le péché originel, l'impuissance radicale de la nature à l'égard du salut et sa perdition inévitable, quand elle est livrée à elle-même, sans le secours de la grâce ? Est-ce qu'il ne nous enseigne pas le néant absolu de la nature au regard d'un Dieu infiniment transcendant, l'arbitraire divin de la prédestination, la perversité des « œuvres de chair », la nécessité de la mortification qui est proprement « mourir à la nature » ? Et, si nous comparons ce néant, cette contingence misérable de ce que nous sommes et de notre courte vie terrestre à l'infinité nécessaire et éternelle de l'Etre de qui nous la tenons, à la formidable énormité de l'enjeu qu'il s'agit de gagner ou de perdre (une éternité de bonheur, une éternité de supplices), n'en conclurons-nous pas que la juste et normale disposition de l'âme vraiment chrétienne, ce doit être une sainte terreur, enveloppant à l'égard des attraits, des grâces, des naïvetés et des justes ornements de la nature, la crainte austère et la réticente méfiance, non certes la confiance sereine et la complaisance innocente ?

Dire qu'on ne reconnaît pas à ces traits le christianisme (et je me tiens avec M. Brémond dans l'enceinte du christianisme catholique), ce serait dire qu'on n'en a jamais entendu parler. Prétendre qu'ils doivent être interprétés de telle manière qu'ils apparaissent doctrinalement inconciliables avec l'humanisme, ce serait non pas affirmer un fait, mais prendre parti pour une thèse très discutée.

Nous ne saurions pénétrer dans ces controverses sans être conduits de proche en proche à travers toute l'immense forêt de la théologie catholique ! Controverses sur le péché originel et sur la mesure de ce qu'il a corrompu, de ce qu'il a laissé intact dans l'homme, de ce que la Rédemption est venue détruire de ses effets ; controverses sur les rapports de la nature et de la grâce, les différents genres et degrés de la grâce et les exigences du salut, sur les relations de la justice et de l'amour au sein de la Divinité ; controverses sur le véritable sens et la véritable portée de la prédestination, de la mortification. Nous en aurions pour cent ans. Cela a été recherché, examiné, débattu, tourné et retourné, défini et redéfini par d'innombrables générations de docteurs. Nulle portion de la littérature universelle n'occupe autant d'in-folios.

Je l'avoue à ma confusion, M. Henri Brémond lui-même, avec son art exquis d'écrivain, ne m'eût pas fait lire un volume sur ces vénérables matières. Heureusement pour les esprits à qui le courage en manquerait, il s'en est écarté. Il s'est placé à un autre point de vue, plus proche de la réalité humaine, au point de vue de ce qu'il appelle (je prends cette expression dans un autre de ses livres) « la Théologie vivante ».

Tandis que l'école agitait les définitions et la théorie, il fallait bien que les directeurs pratiques de la vie chrétienne (prêtres, religieux, sermonnaires) prissent un parti pratique qui tranchât dans un sens ou dans un autre les difficultés de la controverse, qui en débrouillât les obscurités. Le Christianisme admis, il fallait qu'ils se fixassent sur la meilleure et la vraie manière de le présenter à la nature, d'y attirer celle-ci, de l'y accorder, de l'en pénétrer. Et il suffit d'imaginer l'ampleur de fond et, si j'ose dire, de contenu de ces deux objets à mettre en relations, à fondre ensemble : christianisme, nature humaine, pour concevoir que la manière d'y parvenir comportât bien des variétés. Ces variétés ne seront sans doute que des nuances, puisque la doctrine a des bornes immuables, puisque le but final est commun. Mais dans la pratique et surtout dans une pratique aussi délicate qu'est la persuasion des âmes, la nuance c'est beaucoup. Certains de ses changements, certaines de ses oppositions pourraient aller jusqu'à modifier l'impression générale du tableau, s'il est vrai que la présentation du christianisme, humaine de la part des « hu-

manistes dévots », ait péché dans l'école janséniste par inhumanité. C'est la thèse de M. Brémond et, en ce qui concerne le jansénisme, elle a la force d'un lieu commun. Ce qu'il a trouvé l'occasion de dire de cette secte dans son premier volume n'en renouvelle pas la figure historique, bien que ce lettré si docte, cet observateur si subtil et si sensible ne puisse toucher un sujet sans y ajouter des touches très expressives. Son labeur original, ç'a été l'exhumation des « humanistes dévots ».

§

M. Brémond se plaint d'une illusion trop répandue qui consiste à placer dans le jansénisme le fait dominant de l'histoire religieuse au XVIIe siècle. Le jansénisme a bien tenu ce rôle au siècle de Louis XIV, nous dit M. Brémond. Mais tant au point de vue religieux, qu'au littéraire, qu'à celui des mœurs, le XVIIe siècle comprend deux siècles : Louis XIV et Louis XIII. L'époque de Louis XIII, celle des deux où la religion a été la plus florissante, selon notre auteur, appartint à l'humanisme dévot. Il borne aux dates de 1580-1660 la destinée de ce mouvement ou, pour mieux dire, le règne de cet esprit.

C'était l'esprit de saint François de Sales, vivant et agissant dans une légion de disciples et d'amis proches ou lointains. La figure de l'évêque de Genève occupe le centre de l'étude de M. Brémond, elle en est l'âme. Pour avoir mieux connu et approfondi son œuvre (traités de dévotion et lettres), mieux suivi son action sur son entourage spirituel, il a pu rendre à cette figure une vie nouvelle. Il lui a conservé ses traits familiers et traditionnels : grâce, douceur, jeunesse invincible du cœur, fine fantaisie, abondance fleurie de l'imagination mystique. Mais il les a rehaussés en y ajoutant ou plutôt en leur donnant comme fond d'autres traits qui respirent la gravité, l'énergie, l'application de la volonté, la haute réflexion. Loin que ces dehors délicieux paraissent au peintre en contradiction ou en discordance avec ce fond grave, il les en fait en quelque sorte dériver. La bonhomie de saint François, l'art charmant avec lequel il sait présenter, non seulement les communs devoirs des chrétiens, mais aussi les disciplines de l'ascétisme sous des couleurs de Paradis et y répandre une sorte d'enchantement enjoué, l'air de fête, les ravissants aspects de

paysage que revêtent sur ses lèvres et sous sa plume les choses de la religion, tout cela ne doit pas être pris pour le simple et candide effet d'un optimisme innocent qui ne voit que le côté plaisant et radieux des choses. Il y a là sans doute un don de nature ; mais il y a aussi un parti-pris, une volonté, une méthode ; il y a une victoire remportée. Avec une sensibilité comme la sienne, François de Sales a dû être plus accessible que d'autres aux angoisses et aux terreurs que la foi chrétienne porte en elle. A vrai dire, il les a expérimentées à fond. Un jour, écrasé par l'idée de la prédestination, il est tombé dans le désespoir. Mais il a surmonté ces visions affreuses au point de les remplacer habituellement par des visions d'amour auxquelles son imagination associe tous les agréments de la nature. C'est Orphée, qui n'ignore pas les monstres, qui les voit trop bien au contraire et qui ne fait tant et de si jolie musique que parce qu'ils sont peu commodes à tenir en respect, toujours prêts à rapprocher leur visage horrible.

Notre auteur a bien raison d'appeler une telle méthode « foncièrement héroïque » et de l'élever, pour le seul mérite moral, bien au-dessus de la tristesse janséniste. Elle est pareillement supérieure à l'austérité et à la rigueur stoïcienne.

Autour de saint François de Sales, M. Brémond a disposé la galerie de ses « humanistes dévots » qui sont principalement les jésuites Richeomme et Binet, l'évêque Pierre Camus, le P. Yves de Paris, tous très saints hommes, tous esprits charmants, se plaisant cordialement aux belles choses, appliquant la doctrine du maître et la variant au gré de leur inspiration personnelle. La masse de textes que leur historien a choisie — si finement ! — dans leurs ouvrages a l'attrait de l'inédit : ces ouvrages dormaient ensevelis au fond de quelques vieilles bibliothèques. Ce sont méditations, homélies, lettres, romans pieux, poèmes. Il y a là toute une littérature très drue et très florissante, de valeur inégale certes, mais rarement sans saveur. On y trouve de grandes et hautes beautés platoniciennes, et des raffinements de préciosité, des jets de forte et superbe éloquence et des flots de rhétorique, mille traits de verve saine et vigoureuse et d'allègres cocasseries. Tout cela naïf, jeune et frais sinon par l'art, au moins par le sentiment et l'intention. Balzac, Voiture, l'Astrée, l'Hôtel de Rambouillet, Corneille,

sans parler de saint François de Sales, marquent les confins entre lesquels se développe cette littérature, les points de repère qui permettent de la situer.

C'est ici que j'abandonne M. Brémond. Je l'abandonne, pour ainsi dire, au seuil de son ouvrage dont je n'ai voulu écrire qu'une introduction en en relevant les idées générales. Introduction à ma manière évidemment, qui n'est pas la sienne, et à l'usage des indévots. Il vous reste, cher lecteur, à suivre M. Brémond à travers les sites du pays moral, religieux, littéraire délaissé par les historiens et qu'il a comme découvert. La promenade, guidée par lui, a beaucoup d'agrément et beaucoup mieux que de l'agrément. Il vous fait gravir, à la suite de ses héros, des sentiers bordés d'arbres, de fleurs et de gazon, peuplés d'oiseaux chanteurs et il ne met pas d'insistance, mais il met de la netteté à vous dire parfois : « Ne vous y trompez pas ! ce sont les sentiers escarpés de la vertu. »

§

Pourquoi cet ouvrage m'a-t-il captivé ? Son éminent intérêt historique y eût suffi. Mais je lui trouve aussi un intérêt pratique et d'application morale. Et c'est ce que je ne saurais mieux expliquer qu'en me référant aux confidences que m'a faites un de mes vieux amis sur son éducation.

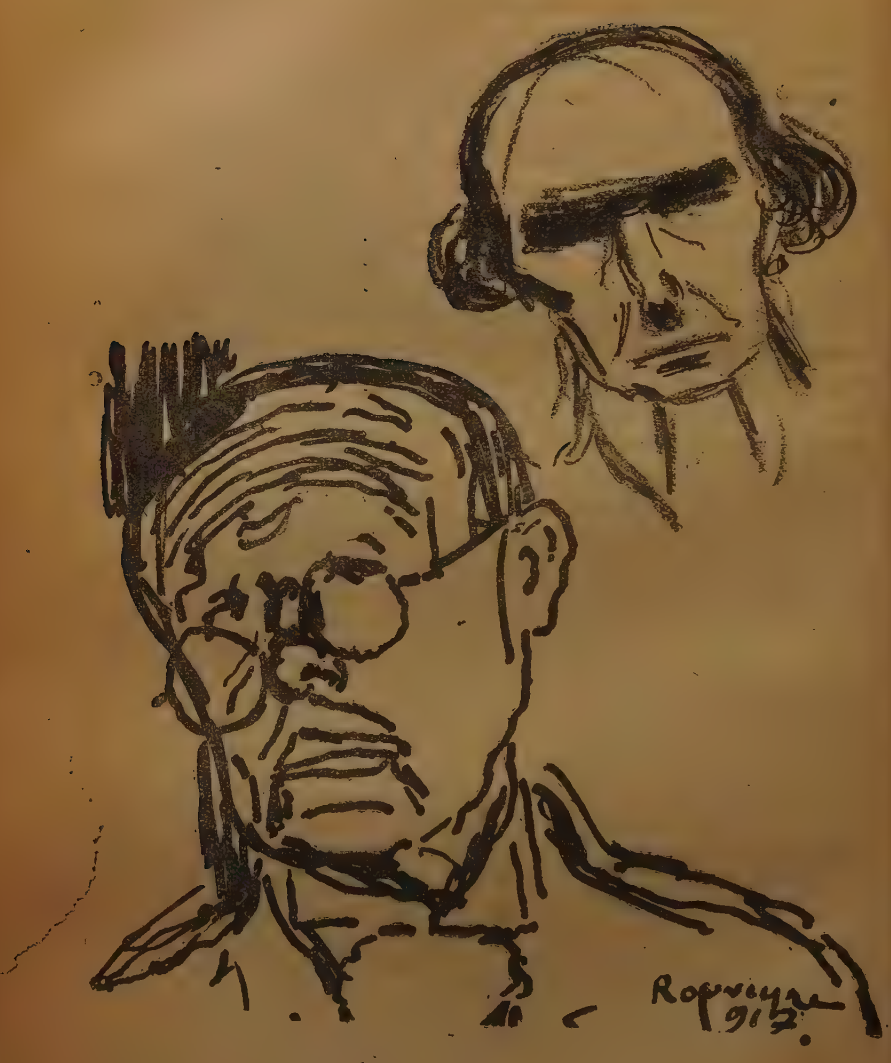
« J'ai connu dans mon enfance, me dit cet ami, les folies de l'inhumanisme dévot. Dans le petit collège où j'ai fait ma première communion, nous étions douze enfants préparés ensemble à cet acte religieux. Que de fois j'entendis le prédicateur qui nous instruisait — le plus brave homme du monde, au surplus — s'écrier d'un ton terrible, et comme s'il avait eu une vision. « Vous êtes douze, mes enfants ! douze, comme les apôtres. Il y a eu un Judas parmi les apôtres. Il y en a aussi un parmi vous. Il est là ! Il est là ! » Naturellement, je ne doutais point que je ne fusse le Judas et je découvrais dans mon cœur, pourtant honnête, des monstres de trahison, de malice et de péché. Par la suite, j'ai été délivré de ces spectres d'une manière plus radicale que ne l'eussent souhaité saint François et ses amis. Mais il m'en resta un long et cruel ébranlement, un trouble déplorable qui a mis des années à s'évanouir. Je n'admettrais point qu'on tirât de ce petit fait un argument général contre l'éducation religieuse catholique à laquelle je me reconnais redevable de grands biens intellectuels et moraux. Mais les faits de ce

genre prouvent que le danger d'une formation religieuse qui meurtrit l'humanité n'a pas disparu avec le jansénisme et qu'il appelle toujours l'attention des moralistes catholiques.

Je crois bien que mon ami est dans le vrai. Il y a une tradition de jansénisme moral qui s'est répandue et maintenue jusqu'à une époque récente dans des milieux cacholiques fort étendus où était professée l'horreur de l'hérésie janséniste elle-même. Mais ce serait d'ailleurs une erreur de croire que cette distinction d'humanisme et d'inhumanisme ne s'applique qu'aux confessions chrétiennes. Les « religions laïques » n'y donnent pas moins lieu : ainsi le rationalisme primaire, l'humanitarisme, le socialisme. Ce sont bien là des manières de religion qui ont leurs dévots et ceux-ci peuvent être respectables, même quand leurs idées sont fausses. Mais il arrive souvent que ces dévots, bien qu'ils s'imaginent représenter contre le christianisme la cause de la nature, soient eux-mêmes de sombres compagnons brouillés par le fanatisme de leur pensée et la frénésie de leur âme avec la saine nature. Celle-ci ne s'oppose ni au devoir, ni à la vertu, ni à l'héroïsme. Mais elle y ajoute l'aisance et la grâce dont rien de bon ne peut se passer.

PIERRE LASSERRE.

VISAGES (2e Série). — XII.



JACQUES-ÉMILE BLANCHE. — ANDRÉ GIDE

CLARISSE OU L'AMITIÉ

—

Je vous ai connue, Clarisse, en des jours heureux. Ces jours que comblaient aisément nos soucis menus rappelaient vos vitrines, trop étroites pour contenir les mille bibelots précieux et vains que vous aimez. Nous nous retrouvions chaque nuit dans les maisons les plus éclairées et les plus sonores de la ville, où l'on dansait. Le sommeil me conduisait ensuite fort avant dans le jour et souvent la sonnerie du téléphone me réveillait :

— Regardez à la fenêtre, disiez-vous, je vous envoie un beau nuage !

J'avais à peine le temps de raccrocher le récepteur (car nos maisons étaient voisines), je courais pieds nus à la fenêtre et voyais s'avancer vers moi, par la route du ciel, la masse grise ou rose que vous m'annonciez, pesante et comme alourdie de toute la bienvenue qu'elle m'apportait.

J'allais vous prendre à la hâte, — car ces après-midi d'hiver sont courts, — pour aller marchander une soie, une inutilité de plus, chez tel antiquaire d'Ebury Street où nous arrivions tard, alors que dans l'atelier déjà plein d'ombre et d'humidité une dernière lueur s'attardait encore aux ors des laques, aux aciers des armes et aux dents fausses de l'antiquaire fardé qui vous amusait...

C'étaient là des jours heureux.

Quand je m'abîme dans leur souvenir, deux visions surgissent.

C'est la nuit ; une nuit tiède, isolée dans un printemps pluvieux dont elle continue d'exhaler l'humidité chaude et bleue. Les fenêtres sont ouvertes ; nous accoudés au balcon. Vous

vous penchez pour sentir l'odeur d'herbe fraîchement coupée qui monte de Kensington et se mêle au parfum animal de la danse ; le vert acide de votre manteau Longhi pèse sur l'orangé vif d'un pont japonais en dos d'âne ; des masques serrent contre le parapet une femme aux seins nus qui rit en jetant du pain aux carpes. Comme la bauta vénitienne sertit d'ombre votre visage ne laissant voir qu'une bouche curieuse, d'un rouge chimique, la nuit ceint toute cette fête d'une ombre veloutée, grasse, sans clartés autres que le Chariot aux roues renversées qui choit verticalement sur nous, en une immobile chute.

Maintenant c'est le jour, à la campagne. Le tennis semble avoir été taillé dans le sommet tronqué de cette colline d'où le comté, comme un parc inutile et fastueux, descend jusqu'à la mer en molles ondulations. Un jeune homme vêtu de toile blanche accompagne d'un geste allongé la balle qu'il lance et qu'attend son adversaire, ramassant autour de soi ses gestes et son ombre. Sur un tertre de gazon bleu des jeunes femmes à chandails cerise, jaune, vert, cerise s'assemblent autour du thé, servi sur une table en rotin. Et le centre de toute clarté, de cette joie lustrée, l'essieu lumineux du cercle des femmes qu'encadre celui, plus vaste, de la campagne et du ciel, c'est la théière d'argent qui chante comme les guêpes sur la tarte : les reflets de son couvercle renvoient l'image convexe du ciel, l'ombre des arbres ; son corps côtelé, les lignes amenuisées des figures et, en stries étroites, les chandails, cerise, jaune, vert, cerise.

Mais comment s'abstraire un seul instant de l'heure présente ?

Voici une lande de boue où l'herbe rare jute comme une éponge, sur laquelle tombe le crépuscule d'un vert pourri ; rien ne la limite que le ciel et, sur la gauche, les baraquements de bois blanc dont l'odeur de beurre fort vient jusqu'à moi. Des flaques d'eau renvoient au ciel lavé, vidé de sa pluie, l'image d'une lune d'aluminium. Sur les chemins défoncés, les roues à facettes de l'artillerie lourde font des ornières vertébrées remplies d'une eau mauve.

Ou encore sur la route encaissée qui relie l'Arsenal à la ca-

serne, montent sous l'averse des fantassins en veston. Dans la boue, sous le ciel bas, des caissons se guindent, tirés par des chevaux de brasseur, conduits par des soldats aux figures douces et fermées. Derrière eux descend vers le fleuve plombé la plaine, couverte à l'infini de tentes, de charrois, de pièces de marine sans affûts, bousculée de levées de terre violette, régulières comme ouvrages de taupes, les tranchées de la Nouvelle Armée.

Sur le ciel enfin c'est la ville avec ses cheminées dressées, ses gazomètres trapus, ses ponts de fer ajourés, les rails clairs, les signaux, les disques, les mâts des voiliers, les fumées lourdes des vapeurs sous pression, et l'Arsenal mouillant ses marches roses dans le fleuve que remonte la marée.

Vous ne croyiez pas à la guerre. Vous disiez :

— En tous cas, ce sera très court.

— Ce serait trop affreux...

Ou :

— C'est impossible, je connais Munich.

Mais les Allemands firent la guerre à la France pour pouvoir venir au Café de Paris en uniforme. Ils la firent à l'Angleterre parce qu'ils étaient persuadés que les tailleurs anglais faisaient exprès de leur tailler des vêtements de mauvaise coupe.

Quand je vous téléphonai pour vous apprendre que l'Allemagne déclarait la guerre à la Russie, vous répondîtes :

— J'étais dans le jardin, je coupais des roses...

Vous étiez angoissée en pensant à tous vos parents, vos amis de France, mais vous ne pouviez vous libérer de cette sécurité des habitants d'une place entourée d'eau.

Ce pays s'éveilla lentement à la guerre. La certitude lui en vint du dehors, à voir les Juifs allemands de Commercial Road fermer leurs volets, ceux du West End cacher leurs tableaux, la chute des consolidés à Londres, la baisse des laines à Sidney, s'enfuir les Américains sur des voitures nickelées, et l'or, plus peureux encore ; à apprendre que les diplomates arthri-

tiques quittaient les eaux, en plein traitement, que les rois regagnaient leurs capitales, que les autres pays fermaient leurs frontières comme des verrous. Puis ce fut le départ des coiffeurs et des cuisiniers français descendant aux gares avec un drapeau.

On vit les navires de guerre sortir de Portsmouth comme chaque année, pour les régates, mais leurs canons étaient démuselés et les yachts allemands ne vinrent pas. La mer réagit la première, puis les côtes où les garde-côtes de réserve montèrent aux sémaphores avec leur paquetage plié dans un sac de toile verte. Et la fièvre s'étendit enfin des bords au centre.

Tout cela eut lieu insensiblement. L'Angleterre ne connut pas cette nuit blanche d'août où des millions d'hommes embrassèrent leurs femmes avec des lèvres sèches et brûlèrent leurs lettres. Elle ignora le branle-bas, ne ferma pas ses hublots, ne coupa pas ses amarres.

On mit seulement un policeman de faction devant l'Ambassade d'Allemagne.

Et quand ce fut compris, on construisit des casernes.

Mais pouvait-il comprendre autrement que lentement, ce pays sans cicatrices, où les enfants n'ont jamais vu aux murs des maisons les boulets des guerres précédentes ?

Espériez-vous voir, à un signal donné, les rues se vider de leurs voitures, de leurs passants ? Les avocats en toge, les huissiers en habit amarante, les juges en perruque à marteaux, les bookmakers en pardessus mastic à boutons de nacre, se rendre à pied aux gares, se dirigeant vers les garnisons de l'intérieur, et des pairs prendre la garde aux ponts sur lesquels ne passaient encore aucuns trains bondés, vers notre frontière ?

Je vous entends venir, Clarisse. Vous marchez du talon, à grands pas décidés ; votre robe n'a pas de bruissements de soie ; vous sifflez un air de rag-time.

Vous êtes grande, large d'épaules ; une belle figure et des cheveux roux. Vous n'êtes point vaine de votre beauté, mais vous aimez à attirer l'attention sur vos cheveux.

Vous dites :

— J'adore les rousses. Dès qu'il se trouve une rousse quelque part, je la remarque.

Vous répugnez aux compliments indirects que cherchent les

brunes, en affirmant hypocritement que seules les blondes savent plaire ; vous dites :

— Je suis rousse. Comme toutes les rousses, j'ai mauvais caractère, et je sens l'écureuil.

Vous n'êtes pas d'abord sympathique, surtout lorsqu'on vous rencontre pour la première fois dans le monde, sans votre maison, sans vos amis, sans ce qui vous explique, avec un chapeau et des gants. Vous laissez tomber avec dédain vos regards, serrez les lèvres, vous redressez et semblez dire aux gens :

— Je suis plus grande que vous.

Vous êtes si mal habillée ! Mais cela a très bon genre. Vos souliers ont des bouts pointus ; l'on s'attend à des talons plats ; vos robes sont simples, courtes, avec des poches ; vous les portez très longtemps, et du matin jusqu'au soir. On devine que votre toilette est terminée en sortant du bain, lorsque vous êtes nettoyée. Levée à sept heures, vous descendez déjeuner à huit heures, toute habillée. Vous avez des mèches et les rentrez du doigt sous votre chapeau, en voiture.

Quand je vous fais des reproches, vous répondez :

— Je n'ai pas le temps. Il y a des choses autrement intéressantes à faire.

Cette indifférence n'est pas une pose, car l'on découvre parfois en vous des concessions à la mode (dans les robes du soir surtout), et l'on regrette que vous les ayez faites.

Vous n'ignorez point pourtant « ce qui se porte », puisque vous-même dessinez pour autrui « ce qui se portera », et vous aimez la compagnie des femmes drôlement habillées et des jeunes gens bien mis.

J'ai réussi parfois à vous faire quitter les robes d'il y a quinze ans pour celles d'il y a trente ans. Et lorsque vous voulez m'être agréable, vous arrangez vos cheveux en frange et mettez au cou un ruban de velours noir, pour « faire Degas ».

J'ai été dès le premier jour extrêmement curieux de vous, et le suis resté. Votre exécrable caractère m'a seul empêché de vous aimer.

Votre figure intéresse. Il y a un grand mystère dans vos lèvres serrées, beaucoup de sensualité dans le nez aux ailes mobiles, aux narines larges, et dans vos yeux jaunes, limités aux coins par une veine mauve, à fleur de peau, généralement assez durs, un instant languissants, de l'attirance.

Vous savez beaucoup sans être cultivée. Vous ignorez l'histoire, mais vous connaissez le passé et le comprenez mieux qu'un érudit, en tenant dans vos mains une broderie, un soulier ancien.

Vous n'aimez pas les livres. Je ne vous ai jamais vu lire un roman. Il n'y a dans votre bibliothèque que des images des documents, des catalogues.

Je sais que vous ne vieillirez jamais, ne finirez jamais. Quand j'ai envie de mourir, je viens vous trouver à l'heure de votre toilette. Vous ne l'interrompez pas, mais continuant de vous polir les ongles ou boutonnant vos bottines, vous vous écriez :

— Vivre! Dites-vous : « je vis », mon ami, et c'est assez! Pouvoir courir, s'arrêter, être dispos, être las, pouvoir cracher, cracher dans le feu, dans l'eau, cracher de sa fenêtre sur la tête des passants, comme tout cela est beau et bon!

Et vous êtes vraiment ainsi : vous jouissez de votre santé, du battement de votre pouls, de l'usage de vos membres, de tous ces bonheurs, pour nous négatifs, avec lucidité ; vous trouvez à remuer vos bras, le plaisir qu'on aurait sachant qu'il n'est plus qu'une heure avant l'amputation ; à employer vos jambes la joie d'un paralytique soudain rendu au mouvement. Vous prenez possession d'une pièce, d'un trottoir comme s'ils vous avaient été longtemps refusés. Vous donnez à vous seule l'impression d'une fête populaire où les foules comprimées dans l'étau des rues pauvres s'étendent sur l'herbe comme une lessive.

Il faudrait s'acharner pour vous ôter la vie, tant elle est chevillée en vous. Les dentistes se prêtent main forte et ne parviennent même pas à ébranler une de vos dents. Vous ignorez la maladie. Vous résistez aux médecins anglais.

Je trouve Clarisse dans son salon, les mains et la figure noires, les vêtements souillés de poussière. — Je range, dit-elle.

Clarisse prétend aimer les espaces vides, les murs nus, les parquets polis où ils se prolongent, les tables nettes. Mais elle succombe, victime de son goût pour les bibelots; elle obéit à des sollicitations successives de forme, de couleur, de sentiment et bientôt les vitrines, les guéridons, le manteau de la cheminée ne suffiront plus; à son insu, les bibelots s'entassent dans les coffres à bois, sous les meubles; les tiroirs cessent de fermer, l'accès même de la pièce devient improbable. Un jour, Clarisse réagit; en une douloureuse rupture, elle s'arrache de tous ces chers riens, les exile au grenier où, les ayant oubliés, elle les découvre des années après et les remet en place, pour un temps.

Tout le jour, elle court les antiquaires suburbains, les décrochez-moi ça des quartiers hébreux, les marchandes à la toilette. Elle va, de son grand pas allongé, un cabas à la main, au marché à la ferraille, et, sans souci des puces, sollicite les marchands, fouille avec un flair de chiffonnière et rentre, les poches et le manchon lourds de nouveaux bibelots. Elle les agrée tous, depuis les plus rares jusqu'à des vis, des boutons de porte, des clous, des vieux sous.

— Je suis comme une pie, dit-elle. Et comme une pie, elle fonce sur les objets brillants et les enfouit dans des cachettes connues d'elle seule, pêle-mêle avec d'autres objets trouvés dans la rue. A quand les étalages, Clarisse? Sa chambre est pleine de verres de couleur, de tessons, de bouchons de carafe, de cristaux, de fragments de lustres ou de glaces, d'animaux en verre filé.

— Comme tout cela est doux á toucher!

Et elle en tâte les angles, la surface, et, s'approchant de la fenêtre, les regarde par transparence, jouit de leurs reflets. Du trottoir on reconnaît son balcon à des globes de cristal; elle suspend à son plafond des boules de verre où la rue tout entière renvoie son image tronquée et multiforme, où virent, lents, les nuages, rapides les autobus.

Clarisse suit assidument les salles de vente, toutes les salles de vente.

Il n'y a pas à Londres un grand marché où tout ce qui est à vendre dans une ville passe chaque jour de main en main, mais une série de locaux d'encan, chacun ayant sa physionomie, ses habitudes, son public. C'est plus qu'une différence de quartier, c'est une hiérarchie sociale. Mais Clarisse n'y voit qu'un trajet plus ou moins long à effectuer de l'une à l'autre.

Elle ira d'abord vers les salles prétentieuses, aux escaliers monumentaux, aux portiers galonnés, où passent des pièces de musées, des objets précieux provenant de déchéances royales, de grosses successions, sous la surveillance d'experts décorés, de critiques titrés.

A quelques pas de là, ce sera la caricature de ces mêmes salles : mêmes portiers mais plus vieux, livrée râpée; expositions de maîtres anonymes, Rembrands éhontés, Corots sans pudeur vendus au milieu d'un public de maquignons louches, de recéleurs.

D'autres auront des spécialités de bijoux; les ors circulent aux mains sales d'Arméniens à barbe de laine noire; des Juifs reniflent les perles.

Elle va aussi dans les salles des quartiers populaires où les foules enrichies par la guerre se ruent sur les pianos, les panoplies, les boîtes à musique, les tapis indiens à grosse laine, le plaqué, les fauteuils de peluche.

Parfois elle remonte aux sources, va aux docks où les navires d'Extrême-Orient déversent leurs marchandises vendues sur place, à l'entrepôt.

Mais ce que Clarisse préfère, se sont les ventes de province où l'on vend la maison entière, après décès ou saisie, depuis les vins de la cave jusqu'aux boutons des portes, guidée par un flair très sûr au travers de ces naufrages de vies, de ces déchéances d'objets.

Clarisse n'achète pas sans remords. Aussi se doit-elle à chaque achat, des raisons :

— Ce sera un joli cadeau de mariage; au lieu de donner une horreur...

— Les enfants en ont bien besoin...

— Ce n'est pas pour moi, c'est une commission pour...

— J'ai laissé passer le même objet l'an dernier, aujourd'hui c'est introuvable...

A chaque bonheur, Clarisse s'achète, en souvenir, un petit objet; à chaque tristesse, Clarisse achète, pour oublier, un petit objet.

Quand j'aurai dit l'amour de Clarisse pour les défroques de jadis, entr'ouvert ses armoires sur des collections de chaussures anciennes, de poupées, de marionnettes, exhumé des gilets brodés, des habits de gala, des uniformes militaires, oripeaux de théâtre, loques brillantes, chiffons, tout un fond de guenilles que n'excuse même plus le goût de l'ancien, je n'aurai pas fait comprendre encore tout ce que je veux expliquer.

Elle rit en me les montrant :

— Petits objets ne pouvant servir à rien!

Mieux que cela. Petits objets inimaginables, sans âge, jamais rêvés, musée d'enfant sauvage, curiosités d'asiles d'aliénés, collection de consul anémié par les tropiques. Elle confesse :

— Vous savez mes goûts : jouets mécaniques cassés, lait brûlé, orgues à vapeur, odeur de prêtres, corsets de soie noire à ramages et ces bouquets en perles de couleur faits de toutes les fleurs citées dans Shakespeare...

Et je pense soudain aux délires d'Une Saison en Enfer :

— « J'aimais les peintures idiotes, dessus de porte, décors, toiles de saltimbanques, enseignes... »

Plus étrange encore est son goût du faux.

Plus que l'objet, elle en aime l'imitation. Elle jouit de la déception qu'elle éprouve et de celle d'autrui. A voir les regards que les femmes jettent sur ses perles, elle s'amuse de provoquer tant de sentiments bas à si bon compte. Elle aime cette paraphrase du vrai, la religion moderne du trompe-l'œil, et cette moquerie latente du faux, la nature tournée en ridicule, démontrée inutile ou imparfaite. Se travestir est une de ses joies. Elle maquille ses étoffes, teint ses tapis, décolore ses cheveux, peint ses chats. Elle a autour d'elle mille objets destinés à des usages autres que ceux qu'on leur suppose, des livres qui s'ouvrent en boîtes, des porte-plumes longue-vues, des chaises qui deviennent des tables, des tables qui se transforment en paravents, et aussi ces innombrables bijoux sur-

prises que nous devons au mauvais goût des Italiens ou des Japonais.

Les magasins pauvres de banlieue exhibant leurs bijoux de simili et de filigrane la fascinent. Elle ne désire point de peaux de panthère, mais ne peut s'arracher à la contemplation de cette imitation grossière, avec ses taches noires peintes sur du lapin roux.

Dans de grandes coupes elle a mis des fruits de verre, des poires de cristal ; mais elle réserve sa tendresse pour ces fruits que voici : les oranges luisent d'un vernis poisseux, près de baies en celluloïd, en grappes vitreuses, trop gonflées, avec de petites feuilles malades. Elle n'aime les cèdres nains que lorsqu'ils sont morts et qu'elle peut enduire leurs branches de laque rouge et y faire pousser des pistils en plumes et des pétales en papier d'étain.

— Je médite un jardin artificiel, dit-elle. Ce serait au centre du parc. Y arriver naturellement, comme à l'endroit le plus frais, le plus ombragé, et découvrir une végétation stérilisée. Sur une mousse de ce beau vert qu'ont seules les mousses teintes, s'étendre, contact chaud et poussiéreux. Tout à l'entour des plates-bandes en perles de couleur, des fleurs en papier de soie, et sous des feuillages en toile gommée, en un bassin de verre coulé, les ébats figés de carpes en gutta-percha...

Clarisse a une maison en ville et une aux champs. Notre vie s'élance de l'une à l'autre, comme un pendule ; elles se partagent inégalement l'année : l'une pour les mois rapides et compacts de l'hiver, l'autre pour les mois transparents d'été. Point distantes : de la ville, en montant sur la terrasse, on distingue la maison de campagne, posée sur l'horizon, au sommet de la colline bleue qui limite Londres comme le bord ourlé d'une coupe.

La première a l'air noble et avantageux. Elle tient son rang et, sur le trottoir comme sur le ciel, s'efforce à observer l'alignement. Sa façade a une sévérité de lignes qui, n'était la

pensée des mille extravagances qu'elle masque, ennuierait.

La seconde au contraire est petite, précieuse, comme un meuble Empire oublié dans un jardin. Elle est forée en son centre d'une antichambre ronde qu'un balcon couronne, où s'ouvrent les portes de toutes les chambres; de sorte qu'au matin, de leur lit, les invités peuvent lancer des pommes dans la chambre qui leur fait face...

En dehors de ses deux chats persans qui dorment près du foyer dont ils semblent les cendres, Clarisse a peu de grands amis.

— Si vous voulez, Clarisse, parlons de vos amis, mes compagnons.

Vous êtes le centre de tout un petit monde qui semble n'avoir sa raison d'être qu'en vous. Pas plus que vos bibelots, nous n'imaginons d'autre vie que celle que vous nous imposez. (Car vous imposez les choses, Clarisse. Vous êtes une femme comme je les aime : grande, avec des gestes nets, un visage certain, une forte poitrine et un air d'autorité.)

Vous ne dites pas : — Que pourrions-nous bien faire ce soir?

Mais : — Nous allons à l'Alhambra loge 6.

Nous sommes vos prisonniers. Tout nous ramène vers vous. Si, lointains, l'ennui; si nous passons dans votre rue, tout nous attire : le grand bouton plat de la sonnette, agréable à toucher, le bruit de nos pas sur le marbre de l'escalier, les injures du perroquet, l'odeur de papier calque et de palette qui vient de votre boudoir, le camée de votre chevalière; les veines mauves qui cernent vos yeux.

Nous n'avons, de l'un à l'autre, d'autre lien que vous. Mais il y a pourtant, entre nous, un certain air de famille. Nous sommes également minces, jeunes, avec des yeux brillants et des bouches rouges. Nous rions fort, buvons sec, ne nous levons jamais pour le déjeuner du matin, dansons des farandoles à travers la maison, mais savons nous taire quand vous jouez de la musique.

Vous avez plaisir à nous réunir ensemble, ignorant les amitiés étanches, mais vous distinguez cependant en chacun de nous une vertu différente et l'aimez pour celle-là : Paméla a

des cheveux acajou, Tom des poignets minces, Rafael une jolie figure et un talent de joueur de banjo ; quant à moi, je fais bien, dites-vous, dans votre salon chinois.

Nous voici réunis autour d'une table, chez Murray's, pour notre plaisir commun, qui est le sien. Clarisse nous domine tous de sa taille ; elle a plus d'éclat que les femmes, plus d'assurance que les hommes ; le maître d'hôtel s'adresse naturellement à elle. Nous nous groupons autour d'elle, heureux de sa présence, de notre présence dans cette cave confortable, dans cette catacombe capitonnée où s'est réfugié le plaisir. Les femmes du sous-sol ont les ongles polis, la figure bien peinte ; on voit leurs aisselles. Des couples dansent, s'enroulant autour d'un axe imaginaire. Les hommes du sous-sol ont les bras en écharpe, la tête bandée ; la musique des nègres les fatigue un peu, les ramène à l'ineffaçable souvenir du fossé où ils sont tombés, du premier verre d'eau. Les garçons, en servant, buttent contre les béquilles qui sont à terre.

Il y en a d'autres aussi plus gras, plus fleuris, buvant du Pommery dans des bouteilles à cidre, car il est plus de dix heures : les malins. Ce sont des Scandinaves, des Hollandais, des Américains. Ils échangent des coups d'œil d'intelligence et sous la nappe offrent 200.000 Mauser livrables de suite en mer au large de Barcelone, ou sortent de leurs poches d'habit des échantillons de tous les draps d'uniformes des armées belligérantes. Ils rachètent avec bonhomie les commandes refusées (les Russes les prendront bien), les contrats tardifs. Tous les ouragans de mitraille qui se déchaîneront un jour sur des hommes sortent d'ici. Tom ricane à cette vue :

— Très moderne, très moderne !

Puis à l'un d'eux, lui tendant une balle de shrapnel extraite récemment de sa tête :

— Si ça peut vous servir à nouveau... ?

Nous sommes cinq autour d'une petite table où les coudes et les assiettes se touchent.

Paméla reste emmitouflée dans son manteau d'hermine, silencieuse, les yeux fatigués du feu de la rampe, du rouge encore aux pommettes, l'air pauvre. Puis elle mange ses œufs au balcon, allume une cigarette à l'ambre et éclôt soudain

comme un camélia hors de son manteau qui glisse sur ses bras. Epaules étroites, ce que Rafael appelle : être bâtie en bouteille à soda. Elle est triste. Elle dit :

— Je ne peux garder de cuisinière.

Tom, dont le tympan gauche a été crevé à La Bassée, porte sa main à sa bonne oreille pour mieux entendre et, croyant qu'elle plaisante, se met à rire, ce qui plisse ses joues luisantes, gercées par les grands vents des Flandres.

Rafael se commande un grand souper et le mange avec flegme. Sa figure de dix-huit ans (il a la décoration du Transvaal pourtant) est parfaitement calme ; lui-même est posé au milieu de toute l'agitation comme il l'a toujours été dans sa vie qui fut et est la plus instable, la plus quotidienne qu'on puisse imaginer. Il est d'une extravagance figée. On le sent sans lien avec le reste du monde. Sans obligations, sans ennuis, sans domicile, sans compte à la banque, sans rien d'autre que les bijoux qu'il porte. Rien en lui ne révèle son passé : les nuits de fête à Montmartre ou à Rome, les nuits de jeu à Carlsbad, les nuits de danse à Saint-Moritz, les nuits d'amour en Pologne ou à Madère ont glissé sur son visage poli sans laisser de trace.

Ni insolent, ni obséquieux, il va dans la vie, indolent comme un animal de luxe, avec, comme tous les anciens d'Eaton, ces façons un peu veules de fille, de fille qui n'aime guère son métier, mais qui aime encore moins travailler.

Clarisse l'a près d'elle comme un joli chat ; et comme un chat il attend et reçoit mille égards pour les bontés dont il est l'objet, corrigeant la dépendance où il se met par une affectation d'indifférence.

Clarisse le regarde manger.

De temps à autre. entre deux danses, Louisa vient s'asseoir parmi nous. Elle est bien belle, mais d'une beauté pas comestible ; nous n'en tirons pas de joie. Elle ne rayonne pas et près de nous se ternit.

Louisa va parler, ses yeux se meuvent lentement (elle a dû être élevée près d'une ligne où il ne passait que des trains omnibus) ; sa bouche s'ouvre. Elle dit :

— Je...

Mais Rafael lui coupe la parole. Elle referme la bouche, ou-

vre son sac, s'y mire comme au fond d'un puits ; ensuite : porte-cigarettes, fume-cigarettes, cigarette, coton, briquet ; ensuite houpette, rouge ; elle refait son grain.

Elle va parler ; sa bouche s'ouvre encore en losange ; elle déclare :

— Moi...

Elle est si étonnée d'avoir pu tant dire, qu'elle ne continue point. Elle essuie son rimmel. Elle pense.

— Cette guerre est bien ennuyante, fait-elle. On doit bien s'ennuyer dans les tranchées. Le dentiste aussi, c'est bien ennuyant. J'ai passé deux heures chez mon dentiste ce matin : aussi ce soir des névralgies, vous parlez... Dire que j'ai attendu vingt ans pour savoir ce que c'était qu'un mal de dents. Tenez, j'ai voulu faire plomber celle-ci ; non celle-ci; la molaire du fond... mettez-y votre doigt.

Mais elle n'obtient qu'un intérêt de courtoisie. Elle manque d'assurance parmi nous. Elle voit Clarisse dont l'œil semble dire :

— Mais tu ne comprendras donc jamais ?

Elle se lève et va montrer sa dent du fond au duc d'Orléans qui y met son doigt.

Il est quatre heures. Nous remontons à la surface du sol, laissant au-dessous de nous la fumée lourde des cigares, des odeurs de jicky et de foie gras. Dehors, c'est encore la nuit, la rue noire où les réverbères masqués d'ombre laissent choir par-dessous un cercle de lumière furtive comme celle d'une lanterne sourde ; l'homme de police vérifie les serrures ; des vidangeurs lisent le communiqué français à la lueur d'un falot.

Je propose un taxi, mais Clarisse préfère rentrer à pied.

— Prenez mon bras, dit-elle. J'aime tant la nuit. Pourquoi engloutir au sommeil la moitié de notre vie précieuse ? Pourquoi, enfants, nous couchait-on si tôt, sous prétexte que la nuit : ce n'est pas pour les enfants? Vous releviez-vous la nuit? Racontez ?

— Oui, Clarisse. Dès que ma mère m'avait embrassé et bordé, je sortais de mon lit. La fenêtre ouverte donnait sur le balcon et sur la rue. Ce balcon était toute ma joie. Je sens encore sous mes pieds nus son plomb chaud du soleil qui s'y attardait jusqu'au soir ; j'ai encore sur la langue le goût frais de l'appui en fer que je léchais ; j'avais planté des capucines

dans des caisses où l'on m'avait mis de la vraie terre achetée au marché du Cours-la-Reine. Par la fenêtre voisine de la mienne, je voyais mon père, dans l'ombre de l'atelier. Il dessinait debout, d'un geste aisé de sa belle main pâle, sous la lampe. Un soir gris et violet de juillet tombait sur Paris alangui et tendre. Les chevaux grattaient du sabot le pavé dans les écuries, les concierges fumaient sur leur porte, dans l'air calme, la Tour Eiffel n'avait pas encore ses colliers d'ondes mais portait une émeraude au front, les larbins finissaient les liqueurs dans les appartements des cocottes, et Elles, je les voyais, au bout de la rue, en robes de mousseline, dans des coupés tirés par des chevaux roses, monter les Champs-Elysées, vers l'Arc-de-Triomphe. Le soleil rentrait coucher à Neuilly ; elles dînaient au Chalet du Cycle.

Clarisse serre mon bras, me prend la main.

— C'est cela, dit-elle, je suis comme vous ; j'ai le même sang riche qui, par les matins froids, coule dans mes veines comme du vin chaud, et j'ai les mêmes nerfs que vous les soirs d'orage. Nous sommes tout près l'un de l'autre.

— Tout près, Clarisse. C'est un duo ; nous nous touchons. Nos pensées cheminent au pas l'une aux côtés de l'autre. Dans la rue, nos regards se rencontrent au même moment sur la plume amusante d'un chapeau, notre curiosité sur le même corsage...

Je vais vous désigner ce Français, décoré, le pantalon déboutonné et qui se frotte les mains avec un savon imaginaire, mais vous l'avez depuis longtemps remarqué.

Vous dites :

— Les figures des Français sont comme ces salons où il y a trop d'objets. On y trouve des moustaches, une barbe, des besicles, des verrues, des grains de beauté avec poils follets.

Et moi, je réponds vexé :

— Ma chère amie, celui-ci, c'est un Belge.

— Vous m'aimez donc un peu, Clarisse ?

— C'est-à-dire... cela m'agace quand vous décrochez votre téléphone ou quand vous allez à Paris.

— Je n'en demande pas plus.

Et vous, m'aimez-vous ?

— Non, mais vous êtes aux femmes ce que Londres est aux autres villes.

— ?

— Une ville qui ne vous satisfait pas entièrement, mais qui vous gâte toutes les autres.

Vous êtes jalouse. Ce qui, dans ma vie, s'étend hors de votre portée vous inquiète. Vous n'admettez pas la liberté ; le silence vous pèse. Vous êtes avide de savoir, et savoir ne vous satisfait pas.

Vous dites :

— Décrivez-moi votre amie ?

Je réponds :

— Elle a un ventre poli, une chair ferme où les morsures ne restent pas, des seins écartés.

— Jeune ?

— Très jeune : elle débouche les bouteilles avec ses dents, s'asseoit face au jour, n'est pas nécessairement chez elle, se donne sans nuances, n'a pas envie de faire l'amour tous les jours.

— Au fond, tout cela n'est pas très agréable.

— Aussi retourne-t-on vers celles qui disent : — « J'aime faire plaisir », « vous êtes un enfant », « ma voiture peut vous reconduire », « vous êtes mal, prenez encore ce coussin », « aujourd'hui, c'est mon déjeuner », « parce que je sais que vous aimez ça... »

PAUL MORAND.

UNE MORT

« Tu trembles, carcasse. »

« Seigneur, ayez pitié de moi. »
C'est ta prière
unique, dont les mots tremblent entre tes dents ;
(les autres t'ont abandonné depuis longtemps).
— Tu voudrais, comme un ver, t'enfouir dans la terre.

« Seigneur, voyez ma peur. »
Ecrasé dans la boue,
au bord du ruisseau trouble où flottent des poissons
bleuâtres dont le ventre est gonflé de poisons,
tu vois la Mort régler cette farce où tu joues.

L'aube ouvre, ce matin tendre, une fleur vermeille.

Des liserons légers s'enlacent aux orties
dans un bourdonnement de mouches et d'abeilles.
Tu regardes, là-bas, un brin d'herbe qui plie
sous une goutte de rosée et tremble au vent :

« Ma vie est plus fragile encore. »
Ciel mouvant
où les nuages sont comme ta vie et passent...
dévorés par la gueule énorme de l'espace !

Au-dessus de ta tête, un peuplier s'élance
et frissonne, pareil à ceux de ton enfance

au bord de cette source où tu faisais couler
l'eau fraîche entre tes doigts pour voir les pierres blanches
s'allumer brusquement, sous le soleil d'été.

Et ta vie va couler, peut-être, entre tes doigs.
Ah! mon Dieu! que tu es fragile!
Un obus miaule
et crève; ses griffes autour de toi
ont déchiqueté des feuilles qui tourbillonnent
avant de se poser lentement sur l'eau jaune
comme un oiseau blessé qui se noie...
Ah! mourir!

. . . .

Debout, mon frère. Assez tremblé; il faut courir:
et tu te sens soudain débordé par ton âme
(est-ce ton âme ou bien l'âme de ton pays?)
et tu bondis, les doigts crispés sur ton fusil.
— Mais la Gloire aux yeux morts a soufflé sur la flamme.

Seigneur, ayez pitié de lui.

JEAN BARON.

LA CASSURE
DE LA
SOCIAL-DÉMOCRATIE ALLEMANDE

DE LA CONFÉRENCE MINORITAIRE AU CONGRÈS DE GOTHA

Janvier et Février 1917

—

Les événements survenus en janvier et en février 1917 ont été essentiels pour l'histoire de la Social-Démocratie allemande. Dans un précédent article, j'ai montré comment s'étaient accusées les tendances diverses et divergentes de ce parti au cours de l'automne et de l'hiver 1916 : nous arrivons maintenant à ce qu'on peut légitimement appeler le tournant. Comment la rupture des courants, après s'être marquée dans le groupe parlementaire au Reichstag, s'est-elle produite dans l'ensemble même de l'organisation socialiste ? A quelle fraction incombe l'initiative de cette rupture ? Par quels commentaires a été accueillie, dans les différentes régions de l'Empire, cette situation nouvelle ou mieux renouvelée et qui reportait la classe ouvrière d'outre-Rhin à tant d'années en arrière, à la phase héroïque des premiers combats ? Ce sont là des interrogations d'un puissant intérêt, et auxquelles je m'efforcerai de répondre pièces en mains, quoique succinctement : et c'est à cette réponse aussi que se bornera cet exposé, car il est trop tôt encore pour évaluer toutes les conséquences de la scission, et les incidents, qui se pressent en Allemagne et hors d'Allemagne, peuvent en aggraver ou au contraire en atténuer la portée politique, sociale ou morale.

§

A la fin de décembre 1916, le *Zwickauer Volksblatt*, journal socialiste saxon, annonçait en termes plutôt vagues la réunion prochaine d'une conférence de la minorité socialiste. Le 4 janvier 1917, l'organe officiel de la majorité, — il était devenu tel après un coup d'Etat concerté entre le comité directeur et l'autorité militaire et qui avait fait grand bruit, — le *Vorwaerts*, — publiait une note des plus claires. Il avait été avisé de source sûre que cette conférence s'ouvrirait le 7, qu'elle comprendrait des députés de l'Union du Travail social-démocrate (la fraction parlementaire tenue pour dissidente), le député Ruhle qui restait en dehors de tout groupe au Reichstag, et des délégués des circonscriptions qui professaient les mêmes conceptions. Le *Vorwaerts* concluait par cet avertissement.

« Nous sommes obligés de déclarer que l'organisation d'une pareille conférence est en contradiction avec les statuts du Parti et qu'elle est incompatible avec l'unité. Les conférences des organisations du parti ne peuvent être convoquées que par les organes statutairement désignés. Des membres sans mandat tendent à mettre au service d'un groupe dissident les rouages et les moyens du parti. Nous conseillons vivement aux organisations de ne pas s'associer à ces menées, qui visent à détruire la social-démocratie. »

La conférence s'ouvrit néanmoins le 7 janvier. Dans la note où le *Vorwaerts* du 9 résuma la séance, le journal majoritaire en attribuait l'initiative au bureau de l'Union du Travail et en précisait ainsi l'objet : délibérer sur la tactique de l'opposition socialiste au Reichstag et sur les mesures de défense à adopter vis-à-vis du comité directeur du parti.

Ce fut Ledebour qui prit le premier la parole pour saluer les délégués : ils représentaient 72 circonscriptions et atteignaient au total de 157, dont 19 membres du Parlement impérial. Le groupe Spartacus, qui était à l'extrême gauche de la majorité, comptait 35 mandataires.

Haase, l'ancien leader du groupe social-démocrate au Reichstag et l'ancien président du parti, succéda à Ledebour. Il accusa le comité directeur de violer systématiquement les statuts, et lui dénia tout droit de formuler cette même accusation contre autrui. En créant à Berlin, où la minorité était souveraine maîtresse, un groupement séparatiste tel que le club de

discussion Vorwaerts, le Vorstand avait donné la mesure de sa bonne foi. L'orateur caractérisa ensuite l'attitude de la majorité et s'éleva contre l'orientation générale du journal officiel *Vorwaerts* qui piétinait les conceptions doctrinales reconnues et qui, à l'étranger, passait pour traduire la pensée des milieux gouvernementaux. Ledebour montra en termes véhéments que le groupe de Scheidemann, de Noske, de Heine, de David s'était fait le serviteur déférent de la chancellerie, et s'efforçait d'interpréter chacun des actes de Bethmann-Hollweg comme une concession au prolétariat. L'opposition avait le devoir de lutter, dans les cadres du parti, contre de pareilles déviations, et d'épargner à la social-démocratie la déchéance qui la menaçait.

Le délégué saxon Lipinski s'exprima dans le même sens. La politique du comité directeur aboutit à une coopération sans condition avec le gouvernement : d'où la nécessité pour les socialistes conscients de se mobiliser afin de défendre les points de vue traditionnels; — mais l'orateur déconseillait toutefois la grève des cotisations suggérée par quelques-uns et qui eût justement fourni des arguments à la majorité. Un autre délégué, qui se ralliait au programme de la revue l'*Internationale*, critiqua l'attitude trop flottante à ses yeux de l'Union du Travail et demanda qu'on combattît sans ménagement des hommes et des groupements qui s'étaient associés à l'ennemi de classe. L'un des moyens à employer était la grève des cotisations. Le débat se prolongea entre ceux qui acceptaient la scission immédiate et ceux qui estimaient un ajournement préférable.

Deux déclarations furent finalement adoptées, l'une à l'unanimité — celle de Kautsky sur la paix, — l'autre par 111 voix — celle de Haase et de Lipinski sur la tactique générale, (une motion du groupe Spartacus, qui préconisait la suspension du paiement des timbres au Vorstand, recueillit 34 suffrages, et une autre de Borchardt 6).

Le manifeste de paix rappelait d'abord qu'aux congrès de Stuttgart, de Copenhague et de Bâle, l'Internationale avait demandé aux partis socialistes de s'entremettre, au cas de guerre, en faveur d'une fin rapide du conflit. En conséquence, « l'opposition social-démocrate a toujours invité le gouvernement à proclamer sa disposition à la paix... ». « Ce qu'elle dé-

sire, c'est qu'il consente à une paix qui ne connaisse ni vainqueurs ni vaincus, à une paix d'entente sans violation... Le chancelier a proclamé — le 12 décembre — l'empire allemand vainqueur dans la guerre mondiale. Cependant le fait qu'on se targue des victoires obtenues rend la conclusion de la paix aussi difficile que l'annonce des victoires futures. En outre, le chancelier a omis de faire un exposé exact des buts de guerre. Aucune des combinaisons belligérantes n'a jusqu'ici évoqué des objectifs qui facilitent l'ouverture des pourparlers. Il faut d'abord que soit brisée l'influence des classes dirigeantes, et pour que puisse se livrer cette lutte politique intérieure, il est nécessaire que soit aboli l'état de siège, proclamée la liberté de la presse, rétablie la liberté de réunion. »

Mais ce n'est, en outre, que comme effort international que « l'effort pour la paix peut avoir du succès... Le moment est venu pour les partis socialistes, dans tous les pays belligérants, de demander énergiquement aux gouvernements la communication des buts pour lesquels ils mènent la guerre, de demander que ces buts ne constituent pour aucun peuple une humiliation ou une atteinte aux conditions d'existence. » Plus loin le manifeste insiste sur quelques principes ou revendications essentielles : le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ; pas de changement territorial sans l'approbation de la population intéressée ; la solution des conflits entre Etats par des cours d'arbitrage, la limitation générale des armements. Il termine ainsi : « Le meilleur rempart pour la paix est assuré par un prolétariat politiquement puissant, intellectuellement indépendant, et participant de près à la politique extérieure qui doit être pratiquée en pleine lumière. »

La déclaration de tactique générale accusait, en son préambule, le comité directeur « d'avoir voulu immobiliser, par tous les moyens, le parti entier sur la politique du 4 août et de l'avoir assujetti à cette conduite. Il a cherché à étouffer l'opposition croissante par des mesures systématiques de force et en violant les statuts »...

« Le comité directeur a manqué au devoir, qui lui était assigné par tout le parti, de laisser la liberté d'expression à toutes les tendances, de défendre l'indépendance de la presse et de maintenir l'unité de cette presse pour renforcer la lutte contre le capitalisme... L'opposition doit donc agir collective-

ment et résolument pour se prémunir contre ces actes du Vorstand ».

Voici le passage le plus important, car nous verrons plus loin comment il a été exploité par les majoritaires : « Les organisations locales et d'arrondissements qui admettent les points de vue de l'opposition se mettront en rapport entre elles. Là ou les militants de l'opposition n'atteignent pas la moitié plus un, ils doivent agir dans le cadre des statuts sans se lasser, afin de répandre leurs conceptions et de réaliser les objectifs des opposants dans l'intérêt du parti ; ils doivent aussi s'attacher à contracter des relations avec les militants de même tendance des autres groupes.

« On a suggéré la cessation du versement des cotisations au parti comme la déclaration de méfiance la plus énergique à l'endroit du comité directeur. Elle doit être repoussée comme inopportune, car elle ne touche en rien à la puissance financière du comité directeur et lui fournirait un moyen commode, bien que non prévu par les statuts, de mettre des organisations en dehors du parti et de leur enlever toute influence sur les décisions : or abandonner cette influence serait une lourde faute... La politique pratiquée, durant la guerre, par le comité directeur est en contradiction avec le programme du parti ; il renforce la puissance de la bourgeoisie, parce que, d'une part, il favorise l'effort dominateur de cette classe et que, de l'autre, il divise la classe ouvrière et paralyse sa marche au socialisme.

« L'opposition a le devoir de ramener le prolétariat à son champ de bataille traditionnel et de restaurer la politique de principes. »

Comment ces manifestations de la minorité furent-elles accueillies par les majoritaires, et spécialement par leurs leaders ? Une conférence que fit Ebert à Berlin, au groupe Vorwaerts, dès le 8 janvier, nous offre à cet égard les indications les plus substantielles. « La Social-Démocratie est déchirée par de terribles combats internes, affirma l'orateur, et son action apparaît de plus en plus gênée par des fanatiques (c'est le groupe de l'Union du travail). » Des irresponsables, qui jouent un vilain jeu, ont convoqué une réunion séparatiste, pour former des groupements social-démocrates contre la Social-Démocratie. A cette réunion participèrent des personnes qui refusaient

tout pouvoir de décision à la conférence impériale de 1916, et qui veulent maintenant s'ériger en tribunal suprême et régler les destinées du parti. Ce n'est pas seulement contre le parti que s'exerce le « divisionnisme », mais aussi contre les syndicats, et à un moment où la puissance capitaliste se prépare à livrer au dedans de terribles combats économiques. Ce qui faisait jadis la fierté du prolétariat, — son organisation, — va crouler sous les coups d'une petite coterie d'insensés : il s'agit d'une attaque mortelle pour la classe ouvrière. La Communauté du travail a pactisé avec les gens qui la mènent et telles sont les suites de la scission qui s'est produite dans la fraction parlementaire du Reichstag : on a commencé par elle, pour continuer par le parti et par les groupements professionnels ; on prépare le triomphe de la réaction ! « Je ne doute pas que le parti ne réplique à cette entreprise comme il convient. » — Cette phrase méritait d'être retenue, car elle annonçait déjà la décision que le Vorstand allait signifier. Et Ebert poursuivait en disant que les circonstances étaient graves et que de très grands devoirs s'imposaient.

Dans son numéro du 16 janvier, la *Gazette de Francfort*, organe libéral, qui a ouvert assez volontiers ses colonnes aux socialistes majoritaires, publiait un long article sur la conférence du 7. Elle montrait l'opposition coupée en trois groupes : celui de la Communauté du travail, celui de l'Internationale, et celui qui a pris le qualificatif de Spartacus. Elle insistait sur les divergences de vues qui existaient entre eux ; mais elle ne concluait point, et elle se bornait à dire, — en ce qui touchait l'avenir, — que le comité directeur du parti allait statuer.

Le même jour, le *Vorwaerts* insérait une réplique à la *Leipziger Volkszeitung*, qui, on le sait, est le principal organe de l'opposition. La gazette socialiste saxonne énumérait les résultats acquis ou à attendre de la conférence du 7, et elle attribuait une importance particulière à ce fait que, pour la première fois, les représentants de toutes les tendances opposantes de tout l'Empire avaient siégé côte à côte. La gazette centrale berlinoise répondait sur tous les points avec une évidente amertume : il était facile de deviner à son ton qu'un acte se préparait ; il fut connu dans la soirée du 18.

§

Le Conseil National du parti, qui comptait des majoritaires

et des minoritaires, avait été convoqué d'urgence dans une des salles du Reichstag. L'ordre du jour portait : « Examen de la situation politique et des conséquences de la réunion du 7 ; autres questions. » Le *Vorwaerts* du 10 janvier a publié un compte rendu analytique du débat.

Ebert, qui était rapporteur, prit le premier la parole ; il s'étendit sur la réponse « provocatrice » que la Décuple Entente, « avec ses plans de conquête sauvages et insensés », avait faite aux propositions de paix des Empires Centraux : « l'Allemagne combat aujourd'hui pour son existence et pour son avenir. La victoire de ses ennemis serait le désastre pour elle et pour son prolétariat. » Passant à la conférence minoritaire, il l'appela une parodie de la représentation du parti et traita à sa façon de tous les conflits internes qui avaient surgi dans les derniers temps. « L'opposition, ajouta-t-il, a rompu avec l'ensemble de l'organisation : à nous de tirer les conséquences de cette rupture... ; en vertu des statuts mêmes, nous devons déclarer expressément qu'il n'y a pas de place dans nos rangs pour les séparatistes, et que quiconque porte la main sur l'unité perd le droit de cité parmi nous. Il faut sauver la Social-Démocratie de la destruction. »

Le délégué Lipinski, de Leipzig, répondit à Ebert : « S'il y a conflit, c'est que la majorité a déserté les principes fondamentaux. La minorité a seulement usé de son droit, en défendant ses conceptions à l'intérieur du parti. Le comité directeur, pour la réduire, recourt aux coups de force, — mais il ne saurait rendre, non plus que le conseil national, une sentence d'exclusion, — car tout motif valable lui fait défaut. » Keil, de Stuttgart, insista sur la tolérance que, d'après lui, les majoritaires n'avaient cessé de manifester. Après qu'on eut entendu divers orateurs, Severing (de Bielefeld) prononça un discours qui semble avoir été écouté et où il établissait deux points : 1° dès le mois de mars 1916, le conseil national avait décidé que quiconque participerait à des manœuvres séparatistes serait considéré comme s'étant mis hors la Social-Démocratie ; 2° l'opposition avait accepté, au mois d'août 1914, une trêve entre les tendances : c'est elle qui a manqué aux engagements contractés. Fleissner, de Dresde, riposta que c'étaient des majoritaires, et entre autres David et Heine, qui avaient brisé le contrat, en demandant à des réunions publiques de sanctionner leur poli-

tique. Stadthagen, un des leaders berlinois, estima qu'on voulait, en accusant de séparatisme les opposants, se soustraire tout uniment à leurs critiques. « En réalité, ils ne cherchent qu'à protéger le parti contre les actes dangereux du comité directeur et de la majorité. L'autorité qualifiée pour trancher le débat en suspens n'est pas le conseil national, mais un congrès convoqué selon les règles, et il est certain que les militants qu'on dénomme les disidents y auront la victoire ».

La discussion fut clôturée par une dernière réponse d'Ebert et l'on vota. Le comité directeur l'emporta par 29 voix contre 10, le texte de résolution présenté par Lœbe de Breslau et Sindermann de Dresde étant adopté.

Cette motion rappelait d'abord que l'unité dans l'action et la subordination de la minorité aux décisions de la majorité sont essentielles pour un parti tel que la Social-Démocratie. « Plus la situation politique est critique, plus les organisations ouvrières sont menacées et plus leurs membres doivent resserrer leur accord pour la défense de l'intérêt prolétarien. » Le groupe du Reichstag, au cours de cette guerre « dont le caractère défensif, en ce qui concerne l'Allemagne, ne peut plus être contesté », a voté les crédits de l'armée. « Certains membres, violant brusquement la discipline, ont saisi cette occasion pour rompre l'unité de la fraction. » Ils ont constitué la Communauté du travail ; ils ont combattu la politique de la fraction, bien que cette politique visât à adoucir les maux de la guerre et à hâter l'échéance de la paix. Les menées du séparatisme ont provoqué, dans le parti, une dislocation progressive. Ici la motion énumère les initiatives qu'elle reproche aux dissidents et dont la dernière fut le boycottage du *Vorwaerts* et d'autres journaux.

La convocation de la conférence minoritaire a couronné l'œuvre de destruction entreprise par les chefs de la Communauté du Travail. Ainsi l'on peut estimer à sa valeur l'affirmation qu'ils ont émise : nous agissons au nom du parti, pour l'unité du parti.

La motion cite ensuite un extrait de la délibération du 7 janvier et en déduit qu'on a bien fondé une organisation séparée : de même que les députés de la Communauté du Travail, les membres de cette organisation ont fait sécession. On ne peut adhérer à la fois à ce nouveau groupement et à la Social-Démocratie. « C'est le devoir de tous ceux qui restent fidèles au

parti d'en finir avec ce double jeu de gens qui aspirent uniquement à détruire, et de prendre les mesures de sauvegarde indispensables; c'est une stricte obligation pour les militants de raffermir l'unité du parti, afin qu'il suffise aux devoirs formidables qui lui incomberont pendant et après la guerre, et qu'il assure le progrès des classes ouvrières. »

En somme, si le lecteur recherche le sens profond de cette résolution, elle équivalait à une exclusion des minoritaires, et ce fut ainsi qu'elle fut en général interprétée. On dénonçait une tentative de séparation, et on la sanctionnait par une excommunication.

Le *Vorwaerts* du 19 janvier consacrait son article de tête aux délibérations du conseil national. Il abondait naturellement dans le sens du vote émis. L'opposition, depuis un an et demi, ne dénigrait-elle pas la politique de la majorité, soit par des brochures anonymes, soit dans les réunions publiques ? N'a-t-elle pas cherché à discréditer, devant les socialistes de l'étranger, l'effort pacifique de la Social-Démocratie? Il ne lui restait plus qu'à provoquer la scission et elle n'a pas hésité, parce que cette scission était l'aboutissement forcé de toute sa tactique. Le *Vorwaerts* revenait sur les divergences de vues qui existent dans la minorité même, entre la Communauté du Travail et les groupements « anarcho-syndicalistes » ; ceux-ci ne peuvent espérer conquérir la prépondérance dans la Social-Démocratie, mais le gros des opposants a négocié avec eux, étant voué à l'impuissance s'il ne s'assurait pas leur appui. La Communauté du Travail, pour obtenir la victoire, n'a reculé devant aucun moyen. En rompant avec les séparatistes, le conseil national s'est tenu dans la tradition même du parti.

Il est intéressant de rechercher comment un organe de la même tendance que le *Vorwaerts*, — mais qui était moins directement intéressé au débat,— l'*Arbeiter Zeitung* de Vienne, le journal du comité directeur social-démocrate d'Autriche, appréciait les événements. Le ton était différent. L'article du 21 janvier était-il de Victor Adler? Peut-être. Toujours est-il qu'après avoir retracé l'historique du conflit, cet article regrettait la dissociation des forces socialistes allemandes. Les impérialistes, qui sont à la droite de la majorité, lui paraissaient aussi dangereux que les « anarcho-syndicalistes », qui se trouvent à la gauche de la Communauté du Travail.« Le maintien de

l'accord entre les tendances demeure encore la meilleure solution à recommander, même au prix de quelques sacrifices. Quiconque ne vise pas à créer un schisme doit mesurer à sa valeur le péril d'une désagrégation... » Le comité directeur eût été avisé en usant de patience et en se demandant s'il n'outrepassait pas ses droits dans une procédure trop précipitée : toute la conclusion de l'*Arbeiter Zeitung* développait des conseils de prudence et de modération.

Mais le comité directeur de Berlin, le jour même où cet article était livré à l'impression, lançait un manifeste au parti et ce manifeste renforçait encore l'anathème qui avait été prononcé le 18.

On peut négliger les phrases du début. La politique du 4 août, après avoir été d'abord la loi commune, a été désertée par quelques membres, puis par des groupements, puis par une organisation. Cette attitude des dissidents s'est étayée sur cette affirmation, « absolument fausse », que la guerre de défense de l'Allemagne est devenue une guerre de conquêtes, et que le parti viole les principes socialistes. « L'Allemagne, disait l'appel, lutte pour son existence contre une force supérieure immense, et lutte par conséquent aussi pour les intérêts vitaux les plus importants de la classe ouvrière... A la plus grande joie de tous nos ennemis, et pour le plus grand dommage du prolétariat allemand, une minorité de la fraction du Reichstag a voté contre la majorité, et a ensuite constitué un groupe séparé... Le comité directeur, le conseil national et la fraction du Reichstag s'étaient contentés de blâmes et d'avertissements sérieux, dans l'espoir que tous reviendraient à la pratique de la discipline : cet espoir a été déçu. »

Le manifeste reprenait les griefs qu'Ebert avait formulés le 18 janvier : « La vie du parti est paralysée dans beaucoup de localités. »

Jusqu'au 7 janvier, des doutes avaient subsisté sur les intentions d'une « minorité fanatique » : ces doutes doivent avoir disparu. La conférence minoritaire dictait son devoir au Vorstand, qui a consulté la délégation qualifiée et qui a obtenu l'approbation de son attitude. « L'état de choses actuel est devenu insupportable et nous ne pouvons le tolérer plus longtemps. » Ici se plaçait cette phrase qui semble curieuse, lorsqu'on a présentes à l'esprit les complaisances des majoritaires

pour la chancellerie : « La lutte du parti pour la paix, pour le ravitaillement du peuple et contre l'état de siège ne doit pas être paralysée par un combat dans nos propres rangs. »

Le Vorstand se refusait à laisser tomber la Social-Démocratie en ruines ; il voulait dresser à nouveau la Social-Démocratie pour l'action et s'adressait au concours de tous. Il ne peut être question de restreindre dans le parti la liberté d'opinion ou de critique, mais le devoir de discipline ne s'impose pas moins au respect des militants. « Quiconque veut appartenir au parti et lui marquer sa fidélité se refusera à avoir rien de commun avec les décisions de la conférence d'opposition. » Il faut lever les masques. « Les hommes ou les groupes, qui se solidarisent avec ces décisions ne sauraient demeurer dans la Social-Démocratie : il y a incompatibilité absolue. »

Le manifeste concluait en disant, sur un ton pathétique, que jamais responsabilité plus lourde ne pesa sur chaque socialiste allemand pris en particulier, ni sur l'ensemble de l'organisation.

Le texte n'avait pas été adopté sans vive discussion. Deux membres du Vorstand, Robert Wengels et Louise Tietz, formulèrent une protestation qu'ils rendirent publique : « L'appel lancé aujourd'hui par le comité directeur, disaient-ils, constitue un pas décisif dans l'histoire du Parti. L'unité sera brisée, si toutes les mesures que l'on propose se réalisent. Dans cette situation, nous nous tenons pour obligés de décliner toute responsabilité dans cet acte. »

§

En même temps que le manifeste du comité directeur, paraissait une déclaration de l'opposition qui répondait aux griefs exposés le 18 par le Conseil National. Chaque fraction, sentant la gravité du moment, tendait à rejeter sur l'autre l'initiative de la cassure : on parlait à la fois pour les militants de l'intérieur, pour ceux du front et pour les générations futures. Le document était long, parce que la minorité avait intérêt à ne laisser aucun détail dans l'ombre et que l'accusation de séparatisme lui paraissait particulièrement inquiétante dans un pays où jusque-là les plus vives controverses n'avaient pu engendrer le schisme.

La déclaration n'était pas signée seulement du bureau de la

Communauté du Travail, dont l'existence était officielle, Haase, Ledebour, Dittmann, Vogther, mais aussi du bureau des organisations berlinoises, qui étaient presque entièrement minoritaires : Ad. Hoffmann, P. Hoffmann et Herbst. Voici quelques-uns des passages le plus caractéristiques.

« La manifestation du 18 janvier prouve que le comité directeur veut priver des organisations entières et un grand nombre de militants de leurs droits de membres du parti... Camarades, nous ne nous sommes pas séparés du parti ; mais sommes demeurés au contraire fidèles au programme commun; nous avons toujours déclaré que nous entendions agir dans le cadre des statuts pour défendre nos conceptions... Le comité directeur n'a pas le droit d'exclure par ordonnance des groupements ou des membres. Aucune exclusion ne peut avoir lieu que conformément aux statuts et selon une procédure d'arbitrage, le congrès constituant l'instance suprême. »

Le document développait ce point de vue que l'opposition s'était bornée à organiser la protection du parti contre des actes nuisibles. Il énumérait ces actes : mainmise exclusive sur des journaux du parti, brusquement fermés à la contradiction, — création de groupements séparatistes dans l'agglomération berlinoise pour faire pièce aux opposants qui avaient une supériorité numérique constatée... « La décision prise le 18 s'explique par ce fait que la majorité du Vorstand et de la fraction du Reichstag sent le terrain se dérober sous ses pas et discerne la réprobation qui frappe sa politique de guerre... l'opposition gagne du terrain ; ses conceptions vont triompher : d'où le recours par le comité directeur à de honteux moyens de violence... Camarades, réunissez-vous pour conserver vos droits dans vos organisations du parti. Notre lutte n'est que la conséquence d'un grand conflit fondamental entre deux conceptions philosophiques. Le comité directeur et ses adhérents ont adopté des opinions nationales-sociales et se sont mis à la suite du gouvernement et des partis bourgeois impérialistes. Nous sommes demeurés, pendant cette guerre, des champions de la paix mondiale et de la libération du prolétariat. »

Il était tout naturel que la presse social-démocrate de toute l'Allemagne consacrât des articles importants à un événement qui, pour le parti, primait tous les autres. Le *Vorwaerts*, en son numéro du 25 janvier, donnait d'abondants extraits qu'il

faisait précéder de ces quelques lignes : « La grosse majorité des journaux socialistes approuvent la délibération décisive du comité directeur : sans doute ils ne la saluent pas d'un cœur joyeux, mais ils la tiennent pour une dure nécessité ; ils n'abandonnent pas l'espoir d'un retour futur à l'unité. »

La *Dresdner Volkszeitung* exprimait le souhait que disparussent les haines de personnes, car les temps ne sont plus éloignés où de nouveaux problèmes se poseront devant le prolétariat allemand, et où beaucoup regretteront la scission.

La *Bergische Arbeiterstimme* parlait presque dans les mêmes termes : « La guerre s'achemine vers sa fin ; alors s'évanouira la cause primordiale de la querelle ; de pressantes obligations surgiront devant nous et nous devrons créer de nouveaux groupements. »

La *Chemnitzer Volksstimme* saluait la décision du 20 comme l'annonce d'une reconstitution de la Social-Démocratie, — reconstitution nécessaire, car le parti s'était frappé d'impuissance.

Le *Hamburger Echo*, l'un des principaux organes de la fraction ministérielle, rejetait tous les torts sur la minorité ; « il était temps de réagir. »

La *Frænkische Tagespost* se montrait beaucoup moins complaisante pour le conseil national qui avait, d'après elle, purement et simplement envenimé la querelle.

Le *Braunschweiger Volksfreund*, qui dénonçait une fois de plus l'impérialisme des majoritaires, se réjouissait de voir enfin l'opposition prendre en main la direction du mouvement socialiste.

La *Leipziger Volkszeitung*, le principal journal de l'opposition, s'élevait avec force contre la résolution du 18 adoptée au mépris de tout droit. « Ceux qui ont suivi Ebert se permettent de qualifier leurs adversaires de contempteurs de la discipline. Il doit leur suffire d'avoir la majorité et la force : qu'ont-ils besoin du droit ? La force suffit à fonder le droit ! »

En somme, le *Vorwaerts* lui-même était obligé de reconnaître que les avis étaient partagés, et que la sentence d'exclusion rencontrait des résistances assez vives. Comme le comité directeur avait pu, dès la conférence impériale de 1916, mesurer la puissance numérique de la Communauté du Travail et des groupes qui collaboraient avec elle, il n'avait point lieu de jouer la surprise.

§

L'émotion était considérable dans tous les groupements social-démocrates d'Allemagne. Il était rare que l'un d'eux appartînt entièrement à la majorité ou à la minorité, et que les dissensions internes n'y fussent pas très vives. Beaucoup d'entre eux, en dépit de la guerre, furent appelés à prendre position dans les derniers jours de janvier et dans les premiers jours de février. Le *Vorwaerts* quotidiennement relatait les décisions votées, en insistant de préférence sur celles qui étaient favorables à sa propre tendance.

L'organisation de l'Oldenburg et de la Frise orientale publie un appel en faveur de l'unité, mais d'une unité qui comporte une stricte obéissance aux résolutions de Scheidemann et de ses amis. Quiconque nourrit d'autres sentiments n'a qu'à donner sa démission. Le bureau du cercle de Slesvig-Holstein estime qu'en suivant les indications de la minorité tout membre s'exclut automatiquement : on ne recevra plus ses cotisations.

A Dantzig, les minoritaires, qui sont nombreux, ont fait venir un député de la Communauté du Travail, Henke : ils n'ont réuni que 52 voix contre 109; dans la circonscription de Dantzig-Campagne ils n'ont obtenu qu'un tiers des suffrages. Par contre à Bochum-Gelsenkirchen, ils arrivent presque à balancer les majoritaires : 24 suffrages contre 30. A Lœrrach, dans le grand-duché de Bade, une seule voix se prononce pour l'opposition. Le groupe de Nordhausen se lève contre la décision du comité directeur. Le parti social-démocrate saxon marque une division très nette : une grande réunion convoquée par lui se termine au milieu du tumulte, et sans qu'une détermination ait été adoptée. Dans le groupe de Leipzig, la discussion, sans être aussi véhémente, se clôture de même brusquement; les orateurs aux prises ont absorbé tout le temps disponible, mais les social-démocrates gouvernementaux sont de toute évidence les moins écoutés. A Kœnigsberg, une assemblée, qui semble avoir attiré un auditoire relativement considérable, approuve, après des discours de Haase et de Braun, la tactique de la Communauté du Travail : moins d'un quart des assistants opinent en sens inverse. Hambourg adhère aux mesures prises contre les séparatistes, les militants socialistes de cette ville ayant toujours compté parmi les plus fermes soutiens

de la politique du 4 août. On pourrait prolonger cet exposé, mais peut-être suffira-t-il d'evoquer encore les incidents qui se sont produits à Berlin.

Les minoritaires recueillaient à peu près l'unanimité des suffrages des inscrits de cette grande agglomération (il y avait plus de 100.000 cotisants au début de 1914). Une assemblée générale se tint le 11 février, à laquelle assistaient 326 délégués. Ce fut Haase qui fit l'exposé de la situation. A l'unanimité, la conférence adopta une motion qui était ainsi libellée : « L'assemblée générale de la fédération berlinoise déclare que la création d'organisations proposée par le comité du parti consacre la politique anti-sociale et impérialiste du comité et de la fraction majoritaire du parti et couronne leur œuvre de destruction. Par leurs actes, le comité et ses partisans ont pris position sur le front où combattent les ennemis du socialisme et de la démocratie. »

Cet ordre du jour, tout en qualifiant la politique générale du Vorstand, ripostait à une tentative que les majoritaires avaient faite peu de jours auparavant dans la deuxième circonscription de la capitale, en conviant à la formation d'un groupe séparé les socialistes de leur tendance. Le *Vorwaerts* reconnaît qu'une centaine de personnes seulement étaient présentes. Le député au Landtag Braun fit voter le texte suivant : « La réunion tient la politique du 4 août pour indispensable et pour conforme aux intérêts de la défense nationale comme à ceux de la classe ouvrière... Elle décide de demeurer fidèle au parti et de créer aussi dans la 1re circonscription des relations de parti qui soient en accord avec les règles acquises. » Il fut entendu que le nouveau groupe était la « continuation » pure et simple de l'ancien, « les autres membres de ce dernier ayant tourné le dos à la Social-Démocratie ».

§

Il y avait là un acte de sécessionisme caractérisé. Du côté minoritaire, on réclamait une organisation capable de faire face à toutes les manœuvres des gouvernementaux. Ce fut ainsi que le groupe de Potsdam émettait, le 5 février, le vœu qu'un parti, reprenant les doctrines consacrées, se constituât pour l'ensemble du territoire. Le *Vorwaerts* faisait grand état de ce vœu, sans se demander s'il ne répliquait pas à des actes formels.

Moins d'une semaine plus tard, l'Union socialiste du travail, par un nouveau manifeste, donnait satisfaction à ce désir. Cet appel, signé de Haase, de Ledebour et de Vogther, affirmait que l'heure de la décision était venue. Il récapitulait les griefs que les minoritaires pouvaient nourrir contre les majoritaires, les usurpations et les initiatives de scission que le comité directeur avait multipliées. « Devant la création systématique d'organisations particulières par ce comité, une protestation ne suffit plus. Si l'opposition n'use pas d'énergie, elle aura perdu la partie. Il faut que tous les camarades fidèles aux principes s'organisent, travaillent en commun pour rétablir la pureté du mouvement et réaliser le programme social-démocrate... Nous invitons en conséquence tous les groupes à participer à une conférence qui prendra les mesures nécessaires. »

Suivaient une série d'indications précises et enfin ces deux phrases : « Et maintenant hardiment à l'œuvre ; aucun jour ne doit être perdu. »

Ce dernier appel eût moins de retentissement qu'on ne l'eût cru. Il ne surprenait plus personne ; il était attendu ; il était la conclusion d'une longue période de crise que beaucoup, d'un côté et de l'autre, et pour des raisons qui ont été déjà signalées, eussent voulu prolonger encore, mais qui devait fatalement aboutir à une rupture. Il est puéril, en pareille éventualité, de rechercher à qui incombe la plus lourde faute et quel est le principal responsable : j'entends la faute immédiate qui a précipité le déchirement, et le responsable de la scission dans l'ordre des faits.

Mais on peut, on doit remonter beaucoup plus haut, et brusquement il n'y a plus de doute. La minorité, dans la moyenne de ses tendances, restait fidèle au vieux programme social-démocrate, qui ne pouvait s'accommoder ni du vote des crédits dans une guerre offensive, ni d'un accord permanent avec le pouvoir, ni de l'abandon même temporaire des revendications prolétariennes. Cette minorité avait été étouffée au début, ou bien elle avait été victime d'un déplorable aveuglement, d'une vision erronée des choses, dont elle avait ensuite reconnu la réalité. Elle avait dès lors combattu vaillamment pour l'objectif qu'elle s'était assigné, et qui correspondait à la pensée traditionnelle du socialisme. Sa croissance apparaissait comme une insulte au comité directeur, qui sentait son autorité mi-

née et qui, par la logique des incidents, devait être entraîné à violer les statuts d'où il tirait son pouvoir. A cette violation des règles statutaires, la minorité ne pouvait riposter autrement que par une décision énergique. En supportant avec patience et sérénité l'attentat qu'on consommait contre elle, elle se fût vouée à la ruine et à la désagrégation. Le schisme avait commencé, en vérité, le 4 août, quand la faction parlementaire avait résolu de soutenir Bethmann-Hollweg : il lui fallut plus de 31 mois pour se parachever.

Le 14 février, Haase parlant à Berlin devant les mandataires de la fédération et répondant aux attaques violentes du *Vorwaerts* et de la *Dresdner Volkszeitung*, s'écriait : « Nous luttons contre le nationalisme et contre l'impérialisme pour le socialisme et pour la démocratie. »

Moins de 30 jours plus tard, la révolution russe triomphait, — la révolution russe qui créait, devant le monde entier et devant la classe ouvrière allemande spécialement, une situation nouvelle.—Nous verrons plus tard comment ont réagi en présence de cet événement colossal cette classe ouvrière, ses syndicats et ses organismes politiques.

PAUL LOUIS.

RUPERT BROOKE

LE PREMIER MORT DES DARDANELLES

—

Proud, then, clear-eyed and laughing,
go to greet Death as a friend ?

RUPERT BROOKE.

22 avril 1915. — En rade de Trébouki : c'est la première étape vers l'expédition d'Orient. Après l'escale bruyante d'Alexandrie, voici la nudité d'une île de marbre devant nous. Sur rade, la *Savoie*, la *Ville-de-Carthage*, le *Vinh-Long*, premier échelon du corps expéditionnaire français ; puis le cuirassé *Canopus*, le *Prince-George*, le *Prince-Edward*, premier échelon du corps expéditionnaire britannique.

Depuis la mer du Nord et le rugissement de la bataille de l'Yser, nous n'avons plus entendu le canon ; l'éclatante douceur d'un matin d'avril, la lumière pareille à une écharpe autour des collines et cette baie comme un lac fermé, tout respire la quiétude.

Une embarcation se détache du *Prince-George*, elle vient vers nous, elle accoste ; sur un cadre, voici qu'on apporte un malade, car il n'est point encore de blessé par ici.

C'est un lieutenant de l'état-major du général Hamilton, son visage est exsangue, il regarde droit avec de grands yeux bleus encore bien vivants, il a une piqûre à la lèvre. Un officier, un ami, l'accompagne, grand et blond, silhouette de gentilhomme anglais, c'est le lieutenant Asquith, fils du premier ministre.

Une petite chambre blanche sur la dunette et tout le personnel médical immédiatement mobilisé pour l'unique maladie : n'est-il pas déjà trop tard ?

Les radiogrammes arrivent : quelles sont les nouvelles ? Le général Hamilton et lord Churchill s'inquiètent, la santé de ce jeune homme préoccupe l'Angleterre. Il va mal, l'horrible poison fait son œuvre. Comment l'accident, l'affreux et stupide accident lui est-il arrivé ?

C'est hier, il est descendu à terre, dans l'île de marbre où ne croît guère qu'une brousse embaumée ; entre les petits houx, les sauges et les aromates, il s'en va suivant un fil mystérieux qu'il suppose être celui de sa plus haute rêverie, et qui, sans nul doute, est celui de son destin, terrible aiguillée noire, dernière aiguillée... il rencontre ce petit vallon, vous savez, là-bas, où il y a peu d'eau, des oliviers, un coin d'argent où frissonne la brise, et le poète s'assied... C'est alors — oh ! vraiment, suprême rêverie ! — qu'une petite mouche grise tout à fait insignifiante, — des mouches, en Orient, nous en aurons par plaques, dans un mois, partout ! — c'est alors qu'une mouche l'a piqué ici, auprès de la lèvre, abeille de ténèbres, attirée par le miel de la parole... Rupert Brooke a le charbon.

De nouveau la T.S. F. interroge...Répondez : cela va plus mal.

Voit-il encore cette cabine blanche où l'on essaie, sans grand espoir, d'enrayer l'empoisonnement ? Sent-il encore le goût de soleil et de sel, le goût balsamique des îles que lui apporte l'air léger par le sabord ouvert ?

La lumière haute soutient au zénith la tente bleue du ciel, et cependant, sur lui, la nuit est déjà tombée, la nuit sur cette tête vigoureuse, la nuit sur *ce* cerveau !... Rupert Brooke a perdu connaissance.

23 avril. — Il est seize heures quarante-six minutes, exactement ; un timonier frappe à la porte du Commandant ; la main au front, avec placidité, car, là-haut, pendant l'hiver, sur la côte des Flandres, il a pris l'habitude de ces messages :

— Commandant, le lieutenant anglais est mort.

Pour lui, c'est un homme comme un autre, n'est-ce pas ? Et nous vivons dans un temps où la mort d'un homme est un tout petit incident.

Jamais visage ne parut plus pâle sur un lit funèbre ; est-ce à cause de cette tache noire à la lèvre ? Est-ce la lumière orientale qui, plus durement, s'attache à cette peau d'homme

du nord? Chacun se tait, une seule voix s'élève qui prononce ces paroles :

— L'Angleterre a perdu son plus grand poète.

Des ordres arrivent, tandis qu'on prépare le cercueil.

Nous partirons cette nuit; l'heure approche d'une action contre les détroits, il faut se hâter : Allons, fermez la bière...

O pâle, pâle visage anglais que nul ne regardera plus, visage de passion, de rêve et de tourment ! poésie d'au-delà, déjà orientée vers *l'autre côté !*

Do they still whisper, the old weary cries,
« Mid youth and song, feasting and carnaval,
Through laughter, through the roses, as of old,
Comes Death, on shadowy and relentless feet,
Death, unappeasable by prayer of gold ;
Death is the end, the end ! » (1)

Le cercueil est placé sur la dunette, recouvert du pavillon anglais ; seize palmiers décorent cette chapelle de fortune; les officiers du *Duguay-Trouin* y déposent un bouquet : c'est tout ce qu'ils ont pu trouver, des fleurs sauvages, arrachées aux abeilles de l'île et nouées d'un ruban tricolore.

Au pied du cercueil, un matelot en armes se tient debout; à côté, veillent le lieutenant Asquith, — qui, d'une seule minute, n'a pas quitté son ami, — et d'autres officiers anglais.

Un court crépuscule : la nuit tombe.

Du *Canopus*, le Commandant anglais signale : « Qu'on se hâte ! » et comme on n'a pas eu le temps de graver une plaque de cuivre, le lieutenant demande un thermocautère, puis, de sa main, à la lueur des lampes qui forment une guirlande de veilleuses, il grave ces lettres à même le chêne : RUPERT BROOKE.

Un coup de sifflet se fait entendre : « Sur le bord ! » L'équipage, rendant les honneurs, se range et se découvre.

Une vedette prend à la remorque le canot qui porte la bière; les embarcations quittent le bord.

Elles sont nombreuses, elles glissent sur l'eau comme un cortège de fête, comme ces baleinières qu'on détache, le soir, des bateaux de l'Escadre, en Méditerranée, pour se rendre

(1) Chuchote-t-elle encore autour de nous, la vieille détresse lassée ? « Au milieu de la jeunesse et des chants, des festins et du carnaval, à travers le rire, à travers les roses, comme jadis, la Mort s'avance sur ses implacables pieds de fantôme, la Mort inapaisable par la supplication de l'or, la Mort qui est la fin, la fin ! »

au Corso... Vers quelle Cythère sont rythmés tous ces avirons? Sur leur passage, des musiques jouent : les gros navires, les uns après les autres, leur envoient une bouffée harmonieuse, mais les airs sont graves et lents. La nuit est suave, doucement lunaire, étoilée, le parfum de l'île la pénètre, de plus en plus fort ; les bateaux, à la file, se dirigent vers une petite anse, une couleur de perle flotte sur les eaux.

Au débarcadère attendent de nombreux officiers anglais, une Compagnie d'honneur, et douze Australiens géants qui s'avancent, magnifiques, en tenue de campagne ; ils portent le large feutre, les cartouches en bandoulière et, pendues à leur ceinture, des cordes qui serviront à descendre le cercueil.

Le chapelain a passé une robe sur sa tenue militaire.

C'est une vallée en pente douce ; je ne sais pas s'il y eut jamais des sentiers, mais on ne les voit plus. Le terrain est de marbre ; au-dessous de ces pierres roulantes et oxydées, sont des assises royales, colonnades ou statues prêtes à sortir du flanc éclatant de la colline; aussi, la végétation reste courte. De la brousse, de petits houx aux silhouettes de fantômes... les Australiens avancent lentement; des fanaux et des torches balancent autour d'eux une lumière pauvre qui, éclairant un pas, laisse le suivant dans l'obscurité ; parfois ils glissent, buttent à demi, cahotant malgré eux leur fardeau ; le marbre roule sous leurs pieds, les herbes cachent des fondrières... leurs lourds brodequins foulent des aromates ; une odeur enivrante, musc et poivre à la fois, s'exhale comme un encens ; la pâleur de la lune s'arrête sur le dernier groupe du cortège, là où les torches ne s'agitent plus, car leurs flammes traînent des chevelures rougeâtres et fumeuses sur lesquelles la nuit referme, en hâte, sa pureté d'argent.

Pas de village, pas de maison, pas de chemin ; nous marchons... deux milles peut-être... c'est ici. Le silence... Quelques oliviers dans un creux plus frais ; la brise est endormie entre leurs feuillages ; on a creusé une tombe à leurs pieds :

If I should die, think only this of me :
That there's some corner of a foreign field
That is for ever England... (1).

O cœur de conquérant, par quelle dureté du destin te faut-

(1) Si je meurs, rappelez-vous de moi cette seule chose : ma tombe creusée dans une terre étrangère la rendra anglaise pour toujours.

il t'arrêter en ce lieu, la veille de la bataille, avant le sacrement de ton sang répandu? Véritable Anglais au robuste orgueil, qui venais attendre ici, comme autrefois Achille caché chez Nicomède, un départ glorieux et violent, Rupert Brooke qui portas en toi la nostalgie de l'immortalité, « *sets your star, o heart, for ever?...* » (1)

La tombe est ouverte à cette même place où, sans doute, ton dernier poème — l'ultime, trop beau pour être écrit, — harmonisa ses belles strophes au rythme vivant de tes artères! Le lieutenant Asquith s'avance, il juge la fosse trop petite : qui peut savoir la mesure d'un grand homme?... il descend, prend lui-même la bêche funèbre ; comme un frère, qui ne veut laisser à nul autre le dernier soin de celui qu'il aima, le jeune homme creuse la terre, aidé seulement par un autre officier.

Le chapelain a terminé les prières; un commandement retentit : trois salves de coups de fusil roulent dans la montagne, déchirent l'air de claquements secs, qui rebondissent d'une croupe à l'autre, en écho... Alors, l'immense nuit silencieuse s'anime mystérieusement : les chouettes, saisies, hululent, et des sonnailles, d'innombrables sonnailles tintent de ci, de là, de partout; ce sont les troupeaux endormis qui ont pris peur, ce sont les brebis et les chèvres, brusquement réveillées, qui s'effarent, qui fuient au hasard, dans la brousse aromatique, glas d'Orphée, au cou des bêtes innocentes et sauvages qui froissent les herbes invisibles de leurs invisibles grelots.

Et puis c'est encore le silence, ce sera toujours le silence... Demain, les navires auront levé l'ancre; touchant à peine Moudros et Ténédos, ils s'engageront dans l'héroïque aventure des Dardanelles, et, pendant plusieurs jours, ceux qui ont mené le deuil du poète auront à peine le temps, sous un déluge de fer, d'évoquer l'image du tertre isolé, perdu dans la solitaire Skyros. Pourtant,

There shall be
In that rich earth a richer dust concealed :
A dust whom England bore, shaped, made aware,
Gave, once, her flowers to love, her ways to roam,
A body of England's breathing English air,
Washed by rivers, blest by suns of home (2) ?

(1) Votre étoile, ô cœur, se couche-t-elle pour toujours?
(2) Cette précieuse terre contiendra une poussière plus précieuse encore, puis-

. . . .

Comment ne pas se représenter, assise dans l'étroite vallée, ses pieds appuyés sur le sol marmoréen de l'île, le coude sur un genou, le menton sur la paume d'une main délicate, la Muse aux boucles de soie, la Muse pâle et spiritualisée de l'Angleterre?

Elle est attentive et médite, elle connaît déjà la terre grecque, elle y a veillé un autre génie. Voilà bientôt cent ans que lord Byron est mort du choléra, à Missolonghi. Il était venu, dans l'ardeur d'un romantisme agissant, lutter contre le Turc, arracher au joug de l'égorgeur la Grèce agonisante. Aujourd'hui, c'est le Turc qu'il faut combattre encore, et, derrière lui, toute une barbarie formidable et organisée, la ruée moderne d'Attila.

Pour Brooke comme pour Byron, le laurier du poète a semblé mesquin, la seule pensée insuffisante, il lui a fallu cet uniforme kaki et ce revolver à la ceinture, qu'il n'a pu, hélas! décharger. La Muse se tient là, et c'est un autel propitiatoire, le premier Anglais tombé sur la route, la victime de choix, la pâture aux destins ennemis, la libation...

Elle veille, elle attend. Les matins se succèdent dans le désert qui embaume, le soleil fait tourner l'ombre étroite des petits oliviers, les tempêtes de l'hiver courent autour de l'île et c'est à peine si, de loin en loin, passe, remontant les collines, un chevrier vêtu de peaux ou quelque pêcheur qui fait miroiter, dans une corbeille, des poissons au reflet de métal.

La Muse veille, et le mystérieux colloque qui l'absorbe transforme peu à peu sa forme d'immortelle.

Ceux qui, la grande guerre finie, iront chercher les précieuses cendres du poète, verront se dresser sous les oliviers de Skyros un visage radieux qu'ils n'avaient pas encore rencontré : la Liberté a germé du tombeau de Byron; du tien, ô Rupert Brooke, regarde avec nous jaillir la Victoire!

(*D'après le Journal de Bord du Commandant du Duguay-Trouin.*)

J. PERDRIEL-VAISSIÈRE.

que c'est l'Angleterre qui l'engendra, la façonna, lui insuffla son âme, lui donna ses fleurs à aimer, ses chemins à parcourir ; c'est pourquoi l'air que « ce » corps respirera, les rivières qui le laveront, le soleil qui le caressera seront l'air même, et les rivières, et le soleil béni de l'Angleterre.

ET LES CERFS-VOLANTS ?

On parlait beaucoup quelques années avant la guerre de l'utilisation des cerfs-volants comme auxiliaires des ballons. Théoriquement, dans les règlements, on prévoyait leur entrée en service dès que le vent, en s'accentuant, venait gêner la manœuvre d'un ballon captif. On poussait même la théorie jusqu'à prescrire la création d'un nombre respectable de sections de cerfs-volistes qui existent encore, mais... qui ne font point de cerfs-volants. Cela s'explique. Les gens non avertis, ceux qui jugent des choses sans les connaître, souriaient à l'idée de ce jeu d'enfant dont on avait la prétention de faire un outil de guerre. Leur nombre était considérable jusque dans l'armée même. Néanmoins ceux qui, fortuitement ou pour des raisons de service parfaitement inexplicables, avaient assisté en spectateurs aux expériences, ceux-là étaient contraints de convenir de ce que leurs yeux avaient vu ; un ensemble d'éléments de cerfs-volants avaient entraîné dans l'air une nacelle et un observateur. L'altitude atteinte ne dépassait pas huit cents mètres, mais qui peut le moins ne peut-il pas parfois aussi le plus ? L'élément aérien une fois encore était vaincu par l'homme, mais cet homme ne put venir à bout des résistances administratives, ni encore d'un incompréhensible scepticisme de la part des techniciens. Les sections de cerfs-volants ne font rien, en dépit de ce qu'elles peuvent faire. En haut lieu on considère le cerf-volant comme un passe-temps, comme un délassement aérostatique, comme un joujou, mais pas comme un instrument capable de rendre des services. Personne n'y croit ; parlez de cerfs-volants dans une réunion d'officiers, on sourira, on parlera de gageure, on vous repro-

chera presque de prendre la guerre en plaisanterie : « Ces gens sont peu sérieux », m'a-t-on dit un jour à ce sujet. Personne n'y croit, sauf ceux qui ont assisté aux expériences faites par un technicien. J'avoue que personnellement je suis d'une opinion parfaitement opposée. J'ai vu fonctionner les cerfs-volants sur le front ; on les utilisait ce jour-là presque en fraude ; on « s'occupait » par un jour de mauvais temps ; j'ai vu l'observateur monter à trois cents mètres, ce qui est déjà quelque chose, nous le verrons plus loin. Donc, en dépit de tous les sarcasmes inintelligents de railleurs incompétents, en dépit des discussions puériles de mathématiciens ivres de chiffres et de formules, il faut dire, une fois pour toutes, que le cerf-volant a cessé d'être un jeu d'enfant. C'est un engin de guerre et un bon, dont je me propose d'étudier ici l'utilisation. Je veux dire d'abord à quoi il tient qu'on l'emploie si difficilement.

Il y a à cela plusieurs raisons :

D'abord les expériences n'ont jamais été encouragées comme elles auraient dû l'être. Les travaux de l'inventeur ont été suivis sans intérêt par les services compétents ; et, dès le temps de paix, la Guerre s'efforçait d'abandonner à la Marine les bénéfices auxquels elle ne voulait pas croire.

Puis, en temps de guerre les officiers et sous-officiers, respectueux de l'exemple venu de haut, ne voulurent point s'intéresser à ces sornettes. Il faut avouer qu'aujourd'hui le nombre de ceux qui sont susceptibles de manier des cerfs-volants en connaissance de cause est des plus minimes. Deux ou trois compagnies d'aérostiers seules sont à même de mettre utilement en l'air un train de cerfs-volants.

Comment voulez-vous admettre alors que l'engin délicat qu'est un cerf-volant, dont le maniement nécessite cette science profonde et complexe, soit utilisé par des officiers d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, voire d'administration, lassés des risques ou des ennuis inhérents à leur arme ? On ne devient pas virtuose en un jour : ce n'est pas une raison parce que « c'est la guerre » pour que le premier des « philistins » soit susceptible de suppléer ceux qui ont passé de longues années à pénétrer un mystère : *ne sutor ultra crepidam*, comme dit l'autre.

Si nous revenons à nos moutons, après cette parenthèse,

il faut reconnaître, ainsi que je le disais plus haut, que bien peu d'officiers sont actuellement en état de diriger une ascension de cerfs-volants, bien peu d'observateurs ont assez de confiance en ceux qui conduisent ces manœuvres pour se sentir en sécurité en l'air. C'est là le seul point d'hésitation, la seule raison réelle de l'inutilisation de l'appareil. Il faut qu'on sache qu'il n'en existe pas d'autres; que les cerfs-volants peuvent et doivent entrer en action dès que les circonstances atmosphériques rivent le ballon au sol; il faut que l'on soit convaincu de ce fait qu'un stage — parmi tant d'autres stages futiles — permettrait de sélectionner dans les cadres aérostiers les chefs de sections cerfs-volistes et les chefs de manœuvre de ces sections.

Mais qu'est-ce donc qu'un cerf-volant ?

§

Le cerf-volant est un aéroplane captif, qui n'a point de vitesse propre suffisante pour se soutenir en l'air et qui ne se maintient que par la vitesse du courant aérien qu'on nomme le vent. Si le cerf-volant n'était pas tenu au sol par un câble, il serait entraîné à la dérive par le vent et reviendrait échouer misérablement au sol; mais, parce qu'il est contraint de se présenter dans le courant d'air, sous une certaine incidence, — que nous fixerons de 12 à 15°, si vous voulez, — qu'il est tenu en laisse par son câble, il cherche à monter sur les couches d'air en mouvement, et monte effectivement jusqu'à ce qu'il ait atteint l'altitude que lui autorise la longueur de câble déployé. De sorte que nous pouvons dire très précisément que : le cerf-volant est un avion captif qui se tient en l'air pour des raisons analogues à celles de l'avion, quoique de sens contraire. L'aéroplane, tiré ou poussé dans l'atmosphère par une hélice qu'actionne le moteur, crée un courant aérien factice, sur lequel il s'appuie; le cerf-volant, qui ne peut créer ce courant factice, ne tient en l'air que lorsqu'un autre courant, naturel, se substitue au précédent ; le cerf-volant ne tient en l'air que lorsqu'il y a du vent, et une certaine vitesse de vent minima (1). Nous admettrons donc que le cerf-volant ne mon-

(1) Ici, il y a lieu de préciser qu'un cerf-volant se tient d'autant mieux que le vent est plus régulier. Par un vent irrégulier il éprouvera autant de difficultés à se tenir en l'air qu'un avion dont le moteur aurait des faiblesses passagères suivies de brusques reprises de puissance, ou des ratés.

tera pas au-dessous d'un vent de 8 m/sec.(soit 28 kilomètres à l'heure) et qu'il ne saurait résister à un vent de 30 m/sec. (soit 108 kilomètres à l'heure), et nous conviendrons par la même occasion que le premier de ces vents est de force anodine quand l'autre frise de très près ce que l'on nomme communément l'ouragan.

Cet avion captif, qui rappellerait assez bien par ses grandes lignes les premiers aéroplanes de Farman ou Delagrange, les « cages à poules » du début, possède certaines caractéristiques qu'il faut connaître. D'abord il est relativement léger en comparaison de son envergure (à peine 15 kilogr.) et cela tient à ce qu'il est tout fait de bambou, de toile et de lambeaux de chanvre. Notons en passant qu'il peut être monté de toutes pièces et réglé (ou tout au contraire replié et magasiné) en cinq minutes à peine, et ceci est encore une qualité militaire indiscutable ; sur des tracteurs automobiles la section de cerfs-volistes est éminemment volante, et peut aller ascensionner en des points qu'il serait malaisé d'atteindre avec un ballon.

Comme l'avion, le cerf-volant possède une cellule avant et une cellule arrière rendues solidaires par une « liaison » de bambous à claire-voie. Des ailes, fixées à l'avant, forment un dièdre assez accentué qui assure la stabilité de l'appareil, tandis que des cloisonnements verticaux disposés entre les plans horizontaux forcent l'orientation dans le lit du vent optimum. Un appareil de ce type possède environ 12 mètres carrés de surface portante et, dans un vent de 10 mètres 1 seconde, tire environ cinquante kilogr. Le lecteur comprendra tout aussitôt que pour enlever le poids : 1°) du câble (environ 150 gr. par mètre courant), — 2°) de la nacelle et de son gréement, — 3°) du passager, il faudra trouver le moyen d'accroître le travail de l'appareil. Pour cela on n'a rien imaginé de plus simple ni de plus efficace que de multiplier le nombre des éléments, de lancer deux ou trois cerfs-volants et même plus, jusqu'à un maximum de six, en tous cas jusqu'à ce que le travail du train soit équivalent à un effort de trois cents kilogr. de traction sur le câble, au treuil.

Le lancement est lui-même une opération assez délicate et dont le mode est laissé à l'intuition de l'officier, chef de manœuvre. Trois cas se présentent : A) ou bien le vent est trop faible, *au sol*, pour enlever les appareils ; B) ou bien le vent

est assez fort, *au sol*, pour faire monter spontanément le train ; C) ou bien le vent est trop fort, *au sol*, et il se produira des surtentions de nature à détériorer le câble métallique. Nous allons voir rapidement chacun de ces cas et leur solution courante (1).

Le lancement de cerfs-volants implique, avant tout, l'allongement sur le sol d'une certaine longueur de câble. Cette longueur variera avec la force du vent, et sera d'autant plus grande que le vent sera plus faible. En effet, que fait l'enfant qui s'efforce de lancer un cerf-volant quand le vent est nul ? Il court..., pour créer un vent factice qui fera monter son joujou. Chez nous le chef de manœuvre fait tout de même, mais, au lieu de courir, il fait enrouler par le treuil automobile le câble sur son cabestan, et l'effet est identique ; création du vent factice, ascension nécessaire en vertu de notre déduction précédente, tout y est, la longueur du câble déroulée avant l'opération aura pour but de permettre à l'engin d'atteindre une couche de vent propice, et voici notre premier cas résolu. — Supposons-nous que le vent au sol possède une force assez grande ? C'est avec bien de la difficulté que les servants maintiendront leurs avions en réduction sous l'effort du vent ; pour l'essor il suffira de les cabrer légèrement, de leur donner de « l'incidence », de les faire « mordre » sur le vent, pour les voir s'envoler sans manœuvre, et notre seconde proposition est démontrée.—Si le vent est trop fort, il suffit de procéder comme pour l'opération précédente avec cette seule différence qu'entre le train et le treuil on disposera une résistance dont une équipe d'homme fera tous les frais. Et voici notre troisième question solutionnée. Nous pourrions presque procéder à l'ascension si, par un scrupule technique, nous ne cherchions à savoir quelle tension produit sur le câble l'ensemble de nos cerfs-volants. Si après enquête la traction au treuil n'est pas suffisante, il nous est toujours possible de l'augmenter par l'adjonction d'un nouvel appareil au train. Et pour cela nous envoyons ce que l'on nomme un « postillon », je veux dire un quatrième cerf-volant, qui, glissant sur le câble, — rejoint les

(1) Je fais remarquer une fois de plus que toutes ces manœuvres impliquent *a priori* une connaissance profonde, non seulement de la météorologie, mais encore des lois secondaires réglant la marche des vents. Toutes ces notions, tenues de l'expérience, ne s'apprennent pas dans les livres et ne peuvent être obtenues qu'après une longue pratique.

autres éléments du train sous la seule impulsion du vent.

Dès lors, si le train se comporte honorablement, nous sommes en état de monter la nacelle. Par un dispositif relativement simple on la fixe en un point du câble et pour faire monter l'observateur, il faut laisser monter les cerfs-volants (1). Alors ce n'est point pour l'observateur que la tâche commence, mais plutôt pour celui qui, près du treuil, est chargé de le maintenir en l'air. Les hommes de la science affirment qu'un cerf-volant ne doit pas tomber, et que l'accident éventuel est uniquement imputable au chef de manœuvre. Car, de la même façon que le pilote d'avion, je dois alors rétablir l'ordonnance dans le train troublé soit par les remous, soit par une irrégularité du vent, soit par le passage inopiné d'un nuage ou par maintes choses futiles, qu'il faut prévoir et contrarier au même instant qu'elles surviennent. Le train oscille-t-il ? Je dois, en le « ramenant » ou, si l'on veut, en embobinant rapidement du câble, faire descendre l'ensemble, créer un vent factice ou augmenter la force du vent naturel et forcer le travail de sustentation. Puis, comme cette manœuvre, en diminuant la longueur de mon câble, aura diminué l'altitude de la nacelle, il faudra, sitôt que le vent sera meilleur, remonter à la hauteur initiale. On conçoit alors le métier que ce peut être ; comme ces lubies atmosphériques surviennent sans s'annoncer, il faut rester sans trêve en contemplation du train d'appareils pendant toute la durée de l'ascension. Une minute d'inattention, une seule, peut mettre en péril la vie de l'observateur en compromettant la tenue d'ensemble ; est-il donc possible, je vous le demande, de rester indifférent ? Il arrive pourtant qu'en deux heures d'ascension par un vent instable on fasse plus de cent manœuvres ! En rassemblant mes souvenirs, je ne crois point avoir eu de semblables maux dans mon enfance pour faire un jeu tout pareil.

§

Le cerf-volant est-il pratiquement utilisable ? dira-t-on. Le jeu en vaut-il la chandelle ? En conscience, je dois répondre que oui. Quand on sait le manier, qu'on connaît assez de météorologie pour ne point se laisser surprendre, qu'on a derrière

(1) La Hauteur de la nacelle au-dessus du sol est donc sensiblement égale à la Longueur du câble — Distance séparant le train de la nacelle — Flèche due à la dérive. H = L — D — F.

soi une expérience assez sérieuse pour pouvoir prendre des déterminations en connaissance de cause, on ne doit rien redouter de lui. Et alors, une carrière nouvelle s'ouvre, — oui je peux dire franchement « s'ouvre », puisque jusqu'à présent on a pris cela en souriant. — Dès que notre ballon, qu'un vent de 18 mètres cloue au campement, ne peut plus prendre l'air, le cerf-volant, tant raillé, s'élèvera. Il nous montera son observateur dans les mêmes régions, lui ouvrira les mêmes horizons, et, peut-on le dire sans être taxé de paradoxe ? — le mettra presque moins en péril. La manœuvre du ballon devient délicate, parfois impossible, par grand vent, et le courant aérien en accélérant sa vitesse risque fort de désemparer l'aéronef. Tandis que bien au contraire, en raison de nos propositions même, nous devons considérer que plus le vent est fort, plus il est régulier, et mieux il soutient le train. Considération tactique d'autre part : un avion n'hésitera pas à s'attaquer à un ballon qui présente à son bombardement, à ses mitrailleuses aussi, la surface considérable de son enveloppe (25 mètres de long × 8 m. 50 de large), presque la valeur d'un court de tennis. N'oublions pas, par contre, que le cerf-volant, possédant des dimensions particulièrement restreintes (4 mètres de long × 5 d'envergure), est un objectif pratiquement inaccessible. Il faudrait dépenser pour l'atteindre des monceaux de projectiles ; il faudrait de la part d'un pilote de folles prouesses, et encore ! Les attaques de l'ennemi sont donc ici bien moins redoutables. Enfin la maniabilité particulière des cerfs-volants, la facilité de leur transport, de leur montage, de leur lancement permet d'aller ascensionner presque aux confins des lignes, en dissimulant assez le treuil pour le dérober aux coups de l'ennemi. Les manœuvres sont faites hors de portée des coups ; puis on se transporte au point désigné et l'observateur, beaucoup plus proche de son objectif, peut rendre des services signalés.

Il est d'observation courante que les brouillards et les brumes sont d'autant plus intenses qu'il y a moins de vent. La brise a pour caractéristique de dévoiler les panoramas, de « laver » les horizons, de fournir un temps de visibilité exceptionnelle. Or il serait assez piquant d'admettre en principe que ces moment bénis pour l'observation sont inutilisables, parce que le vent ferme la carrière aérienne aux ballons. Servons-nous alors des cerfs-volants.

§

Je l'ai dit, le cerf-volant tient d'autant mieux que le courant aérien est fort sans excès, et régulier. Ceci revient à dire, — si l'on admet qu'il en est de la marche des vents comme de la marche des courants d'eau, — que sur un territoire rigoureusement plat, vide d'obstacle aussi, les cerfs-volants monteront mieux que dans un pays accidenté où les hauteurs coupées de vallées créeront des courants sinueux, des vents irréguliers et pleins de remous. On a été jusqu'à dire, ce qui n'était qu'une piètre défense, que le cerf-volant n'était utilisable qu'au bord de la mer, ou sur les plateaux élevés, ou dans des pays de plaines immenses. Je répondrai seulement à cela qu'une compagnie d'aérostiers fit exécuter des ascensions utiles de cerfs-volants à Verdun et que l'observateur put travailler en toute sécurité. Or la carte suffirait à nous édifier sur la platitude de la région, si nos souvenirs n'étaient suffisamment frais à ce sujet.

Il faut considérer encore que le cerf-volant, qui est fait, nous l'avons dit, de bouchons de toile et de cordeaux en chanvre, subit les influences atmosphériques et travaille souvent au point de se rompre. Le chanvre, sous l'influence du passage des nuées, se contracte jusqu'à rompre les bambous qui le soutiennent; la toile se bande aussi jusqu'à la déchirure, toutes choses qu'il convient d'éviter soigneusement, parce qu'elles compromettent au plus haut point la sécurité de la nacelle.

La surveillance du train de cerfs-volants est une chose à la fois simple et profondément complexe, qui nécessite du sang-froid au moins autant que de l'expérience. Mais il en est de cela comme de toute chose concurremment simple et complexe : on se croit trop facilement à la hauteur de la tâche et l'accident, en survenant vérifie seul l'incompétence. Le problème se pose ainsi : Etant donnés six éléments de cerfs-volants superposés le long d'un câble et placés dans un courant aérien optimum, d'une part; un treuil automobile pouvant enrouler du câble depuis 0m50 jusqu'à 4m50 par seconde, d'autre part, il faut maintenir en l'air, corriger les faux mouvements, enrayer les chutes, suppléer aux sautes du vent, et tout ceci précisément à temps voulu. Or cela est parfaitement possible, facilement exécutable, mais demande une intuition, un sens de l'aéronautique, si je me permets cette image, qui n'est pas dévolu

à tout le monde. On rétablit un train de cerfs-volants comme on se tient en équilibre à bicyclette, beaucoup par réflexe. Les déductions faites d'après les mouvements du train, la tenue des éléments, leurs balancements, permettent de déterminer si tout va normalement ou s'il faudra tout au contraire réagir bientôt ; de sorte que cette réaction, entamée au moment même où se produit la faute, rétablit sans heurt l'ordonnance de l'ensemble.

Un exemple : le train est en quelque sorte guidé dans l'air par l'appareil fixé à l'extrémité même du câble et qu'on appelle le « pilote ». Eh bien, ce pilote ne doit jamais être perdu de vue, c'est-à-dire disparaître dans la perspective, derrière les autres éléments du train ; en effet, si ce guide disparaît, c'est qu'il cesse de travailler normalement ; s'il cesse de travailler, il est sur le point de choir et sa chute est particulièrement à redouter, parce qu'elle entraîne inévitablement tout le train. Sitôt qu'il tend à fléchir, à se renverser, à glisser sur la queue, il faut l'aiguillonner à nouveau et l'on y parvient en agissant comme à l'ordinaire, par le treuil.

Un autre exemple : il faut, nécessairement, que jamais les cerfs-volants n'atteignent la verticale du treuil, car à partir de ce moment ils se dérobent à l'action du câble et de captifs redeviennent comme libres (1). Ils font en l'air la mine de cet avion dont le moteur s'arrêterait au beau milieu d'une course horizontale : ils perdent leur stabilité, ils oscillent d'un mouvement uniformément étendu, ils vont désemparés à l'aventure : les pilotes disent de leurs appareils ainsi engagés qu'ils tombent « en feuille morte » ou « en feuille de papier », et c'est exactement l'impression que cela produit. Les éléments de notre train de cerfs-volants se conduisent de même. Mais alors supposez que, pour rétablir leur stabilité, nous procédions comme à l'ordinaire par un enroulement progressivement accéléré du câble, que se passera-t-il ? Tout simplement ceci : que nous agirons perpendiculairement sur les cellules, nous arracherons, en dépit de la résistance verticale de l'air, les éléments

(1) Je tiens à revenir sur ce principe qui est fondamental. Le cerf-volant ne se tient en l'air que parce que ses cellules se trouvent maintenues dans un courant de vent d'une force donnée. De même que l'avion, traîné par son moteur, monte d'autant plus aisément qu'il avance vent debout, de même le cerf-volant accroché à son câble ne se soutient que parceque le vent est doué d'une certaine allure. Supprimer le câble, rendre la main aux cerfs-volants, ou mieux leur rendre brusquement la liberté, c'est les faire choir à la dérive.

verticalement. Nous ne créerons plus le vent factice, mais seulement des surpressions formidables qui défonceront les toiles, feront éclater les tambours et se rompre les haubans. Notre manœuvre sera la négation de la chute du corps en air libre, et nous aurons la prétention de ramener normalement un plan perpendiculairement au sol. C'est impossible et dangereux ; il faut éviter à tout prix le redressement intégral du train, il faut conserver la flèche indispensable au travail normal des éléments, il faut que le train reste toujours « en dérive ».

Durant que je vous explique ces choses, tout doit vous paraître logique, évident, normal. Mais toutes ces manœuvres, toutes ces réactions produites par l'air, sont d'une fragilité extrême et d'une vertigineuse promptitude. Si vous hésitez dans l'exécution, il peut vous arriver de voir tel balancement anodin de vos appareils se transformer en un clin d'œil en d'épouvantables « looping » dont il est impossible de venir à bout : c'est la chute. Jamais le chef de manœuvre ne doit risquer une minute d'inattention, et c'est à ce prix seulement que l'observateur peut travailler en sécurité.

On aperçoit alors dans l'air ces imperceptibles avions qui volent de conserve et exactement superposés, puis à quelque trois cents mètres près, une nacelle qui n'apparaît plus que comme un point suspendu par un fil invisible, dans l'espace. Par un vent régulier qui ne fait point osciller trop largement les cerfs-volants, l'observation est peut-être plus aisée encore que dans le ballon qui secoue toujours un peu ses passagers. Ce qu'il importe de retenir, c'est que l'œil de l'armée, le ballon, que l'on admet trop généralement borgne dès que s'élève le vent, peut en changeant de principe continuer à surveiller du haut des airs. Il ne lui faut pour cela qu'une seule chose, mais une chose capitale, primordiale, indispensable, il lui faut des hommes d'expérience. Si l'on admet que pour tourner des obus il faut des spécialistes, on doit admettre que pour faire de l'aéronautique on ne peut se dispenser de spécialistes, c'est-à-dire de gens pourvus d'une expérience acquise au cours de longues années et non point d'élèves plus ou moins doués d'un stage éphémère. N'oublions jamais que bien des erreurs commises, bien des accidents survenus ont été dus uniquement à l'incompétence de ceux dont le premier devoir était de préserver, ou de sauver le phare aérien. N'oublions

pas non plus que parmi ces gens il n'y en avait pour ainsi dire point qui connussent l'a, b, c, du métier, mais qu'ils tranchaient tous en docteurs. Certains détails que l'on m'a rapportés m'ont navré doublement, parce qu'il eût été possible d'éviter une erreur, par la manœuvre la plus élémentaire, et que le premier de nos sapeurs de l'ancien temps aurait aussitôt désignée, et parce que je me suis rendu compte des services qu'aurait rendus notre aérostatique entre les mains d'hommes d'expérience. J'aurai d'ailleurs l'occasion de retracer plus tard l'histoire de l'aérostation au début de la guerre.

Je suis bien loin de mon sujet ? J'y suis pleinement. Et les cerfs-volants, me direz-vous ? Je vous répondrai uniquement ceci : On utilisera les cerfs-volants dès que nos bureaux, nos directeurs en chambre, se seront persuadés qu'ils sont utilisables, je veux dire dès qu'ils se seront donné la peine de venir voir par eux-mêmes. Et alors je les mets en garde aussitôt : qu'ils ne s'adressent pas pour faire évoluer la machine à l'un quelconque des chefs de manœuvre qui sont des émigrés d'armes les plus diverses ; n'importe quel aérostier de vieille souche fera la démonstration (1).

X.

Verdun 1916.

(1) Cet article terminé, j'apprends qu'une compagnie d'aérostiers a fait monter un observateur à 1070 m. de haut, ces temps derniers. Je n'ai point d'autres détails, mais la source du renseignement peut être considérée comme sûre. C'est le record du Monde de l'ascension d'un passager en cerf-volant. C'est aussi la justification complète de notre étude présente.

EN CAMPAGNE AVEC LA LÉGION ÉTRANGÈRE

(*Suite* [1])

TROISIÈME PARTIE

ATTAQUÉS EN ARTOIS

CHAPITRE PREMIER

L'Artois. — Une nuit aux tranchées. — La prière du Tirailleur. — L'espion. — Le catalan Taras. — Avant l'attaque. — Kordochenko. — L'attaque retardée. — En avant, les enfants !

— Un triste patelin !

Effectivement Bethonsart offre l'image de l'abandon et de la pauvreté. On sent que là, tous les hommes sont aux armées. On ne rencontre que des femmes, des enfants et des vieillards, tous mornes. Les champs ne sont plus cultivés ; le fumier envahit les cours des fermes ; les granges sont vides, et leurs murs de roseaux et de boue s'écroulent ; le bassin où les bêtes, jadis, venaient boire, n'est plus qu'une mare dont les eaux noires comme de l'encre répandent une odeur nauséabonde ; les rues sont défoncées par le passage incessant des convois et des troupes. Un seul puits creusé à 30 mètres de profondeur fournit une eau saumâtre ; pas de magasins ; rien à boire, si ce n'est une sorte de bière aigre ; rien à manger, si ce n'est du mauvais fromage et du saucisson dur... par contre, on trouve des œufs, de beaux œufs frais qui ne coûtent que

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 450, 451, 452 et 453.

trois sous les deux. Bah ! une cure d'œufs, après la cure de champagne, de Verzenay, cela ne peut être malsain ! Et puisqu'on va attaquer, — c'est officiel, — autant vaut-il se faire des forces !

On campe en plein air, sous les tentes. Heureusement, il ne pleut pas. La chaleur est même excessive. Dormir à la belle étoile, les fusils alignés devant les guitounes, quelle volupté ! Dès l'aurore, le chant des coqs nous réveillent ; puis les poules annoncent qu'elles ont pondu leur œuf... et les hommes courent les chercher au nid. Mais pendant le reste de la journée, quel effroyable ennui ! Le village est petit, divisé en deux secteurs occupés chacun par un bataillon.

Après trois jours de repos, on boucle les sacs. Les compagnies se mettent en marche. On remarque que les mitrailleuses forment une compagnie à part ; que le nombre des pièces est augmenté ; qu'il existe, en plus, une compagnie de mitrailleuses de brigade dont l'effectif est fourni par les zouaves, les tirailleurs et les légionnaires.

Terrain plat ; horizon mouvementé par de très légères ondulations. De longues routes droites traversent des champs d'herbes sèches. Sur ces routes blanches, des barres noires s'avancent, comme doucement poussées : ce sont des bataillons d'infanterie ; de l'artillerie ; des convois. Tous paraissent glisser vers le même point.

Voici des artilleurs connus en Champagne ; puis les zouaves de Sillery ; les tirailleurs de la Pompelle. A un carrefour où se croisent plusieurs routes : le général. Sa division est sous ses yeux, là, dans la plaine nue et étincelante au soleil. A ce carrefour, les unités semblent « en pagaille »... mais elles se meuvent avec un ordre parfait. Les arabas des tirailleurs, les voitures, les fourgons se mêlent, se séparent, poursuivent leur chemin. Il en est ainsi pour les masses d'hommes.

Le canon ! Il y avait longtemps qu'on ne l'avait plus entendu, le vieux frère ! Soudain, un ballon-saucisse. Durant une pause, on admire sa belle couleur blonde ; la délicatesse des cordages qui retiennent la minuscule nacelle ; les ballonnets qui flottent à l'arrière... mais sa forme grotesque inspire des plaisanteries. A un coude de la route, en contre bas, s'étendent des prairies où sont parqués les chevaux de l'artillerie

du secteur : des centaines de bêtes que leurs conducteurs pansent, ferrent ou mènent à l'abreuvoir.

Au sommet de la côte, se montre le village d'Acque. Les hommes cantonnent soit en plein air, soit sous la guitoune, soit dans de grandes baraques en planches montées par le génie, et qui serviront, plus tard, d'ambulance. A peine installés, les légionnaires envahissent les cafés, les épiceries et les charcuteries.

L'endroit est bon ! Confortablement assis, les coudes sur la table, et servis par des jeunes filles, on boit du vin rouge et du vin blanc, de la bière... et bien des choses défendues ! Les habitants sont accueillants. Ils prennent des pensionnaires, blanchissent le linge, rendent tous les services que le civil peut rendre au soldat. Les belles heures de Verzenay et de Bouzy revivent. Six jours s'écoulent ; on descend aux tranchées par des routes bordées de batteries de grosse artillerie, et encombrées de troupes et de camions automobiles chargés d'obus.

Il a plu. On fait connaissance avec une nouvelle espèce de boue : la boue rouge ; la terrible pâte que compose l'argile et l'eau. Cette pâte envahit les boyaux qui, partant du Mont Saint-Eloi, traversent la ferme de Berthonval et mènent aux premières lignes, en face des positions allemandes des « Ouvrages blancs ».

Les postes d'écoute sont à 5 mètres de ceux de l'ennemi. Dans les tranchées, pas d'abris : des anfractuosités dans lesquelles on peut, à la rigueur, s'asseoir.

— Oh ! les belles tranchées de Champagne ! Où sont-elles ?

— Les feignants qui nous ont précédés auraient bien pu creuser quelques cagnas, bon sang !

— On compte sur nous pour la pelle et la pioche !

Mais allez donc travailler cette argile qui s'effondre constamment par gros bloc mous. Et puis, pas le temps de travailler : il faut rester là, l'œil attentif, le fusil sur le parapet, le doigt sur la gâchette. Pour se garantir de la pluie : la toile de tente. Pour se garantir des torpilles : la chance !

La nuit tombe. L'horreur de la nuit est grandiose, poignante. On racle doucement la terre pour préparer les parallèles d'attaque. Quelques mètres d'argile séparent les poitrines des masses qui vont se heurter. Et cette bande d'argile est

pleine de rumeurs, semble-t-il. Le génie termine des sapes et des mines : on le sait, et on croit percevoir les coups assourdis des pics et des pioches. Et on croit percevoir, aussi, dans l'espèce d'hallucination des silences parfaits, des respirations et des mouvements d'hommes — et soudain éclatent, comme par crises, des feux de mousqueterie et de mitrailleuses : le bruit d'une averse de grêle qui crève — le sanglot d'une rafale : le vent s'abat sur les fils de fer barbelés, se déchire aux pointes des roseaux, c'est un sifflement comme on en entend dans les landes plantées de genêts et d'aubépines ou sur le pont d'un navire, pendant la tempête. Parfois toutes ces clameurs s'élèvent ensemble et composent un déchirant soupir !

Through the sharps hawthorn blows the cold wind.

Les postes de secours de la division marocaine sont installés dans la ferme de Berthonval. De cette vaste école d'agriculture, rien ne reste, sauf les murs des édifices encadrant la cour centrale. Sous ces édifices : des carrières de pierre tendre ; des couloirs de plusieurs kilomètres s'enchevêtrent, se coupent, tournent autour des salles soutenues par d'énormes piliers. C'est une véritable ville dessinée en labyrinthe. Par endroits, à la lueur d'une bougie, des isolés campent, font la cuisine. Des cheminées renouvellent l'air étouffant. Quand un gros obus tombe sur la ferme, le sol tremble, et des quartiers de craie se détachent des voûtes. Aussi est-il interdit aux compagnies de séjourner dans les carrières. Dommage ! car des régiments pourraient s'y abriter. Mais ceux qui, au cours de la campagne, ont été pris dans des éboulements, ceux qui connaissent le poids et le goût de la terre, en gardent une telle terreur qu'ils comprennent fort bien cette défense des chefs.

Les Allemands ont occupé la ferme de Berthonval. Ils tirent sans discontinuer sur les endroits découverts, les passages, et dans les environs de la pompe où les troupes viennent remplir leurs bidons. Délicate affaire ! Malgré les ruses, malgré les conseils des sentinelles, les « amochés » sont nombreux.

— Hein, vieux, ça n'est pas la pompe de la ferme des « Marquises », en Champagne ! Ça sifflait, là aussi, mais on avait, pour se garer, une charrette, un beau morceau de mur peint en bleu... ici, c'est comme la main !

Au poste de secours, beaucoup de blessés... trop de morts. Les morts seront enterrés au petit cimetière d'Ecoivre ; les brancardiers divisionnaires transportent les blessés à l'arrière.

Voici que l'on amène un sergent indigène de tirailleurs. Par nuit noire, il était en reconnaissance avec son lieutenant et quelques marocains. Une patrouille ennemie les surprend ; des coups de feu sont échangés. Chez les Français, pas de pertes ; mais au moment où les tirailleurs se replient, le sergent pousse un cri et tombe, poignardé.

Il râle, sur un brancard, le sang aux lèvres. Un grand nombre de blessés sont rassemblés dans la grange. Certains, légèrement touchés, causent en fumant ; d'autres plus douloureusement frappés gémissent. Une lanterne éclaire la scène, et de grandes ombres se meuvent sur les murs.

Le sergent appelle :

— Mon lieutenant ! Mon lieutenant !

Le major l'interroge.

— Mon lieutenant ! Mon lieutenant ! — répond le tirailleur d'une voix caverneuse, rauque, horrible à entendre. Le lieutenant entre, s'approche, se baisse :

— Eh bien, ben Arbi?

— Mon lieutenant !...

Il lui tend la main, murmure :

— Le prêtre... monsieur l'aumônier !

L'aumônier de la division, le noble abbé Dubreuil (tué quelques jours après, en chargeant avec ses zouaves) est à côté ; on va l'avertir.

— Monsieur l'abbé... mon lieutenant ! — reprend l'indigène.

Un silence. On croit l'homme mort. Mais, dans un souffle :

— Je veux prier ! — fait-il.

L'abbé s'agenouille. Tous ceux qui sont là se découvrent en entendant le sergent réciter, avec le prêtre, le *Pater*. Puis il meurt.

Dans un coin, une voix s'élève : c'est un caporal de l'infanterie alpine qui raconte comment il a reçu une balle dans les reins, en allant remplir son bidon à la pompe.

Un bruit de crosse, sur la dalle du seuil :

— Poste de secours?

— Oui, vieux...

— Du turbin pour le toubib !

— Quel régiment ?

— Légion ! Compagnie D³.

Conversations pendant que les majors opèrent :

— On y passera tous à ces postes d'écoute.

— Ils sont trop près.

— Ça sert à rien qu'ils soient si près. Le commandant l'a dit.

Près de la porte :

— Bonsoir, vieux[1].

— Donne de tes nouvelles.

— Bonne chance, les gars ! — C'est un blessé qu'on évacue.

Dans un groupe, dans l'ombre :

— Qu'est-ce qui se passe, là-haut ?

— Ça flotte... et on tire... Il y a un boche accroché dans les fils de fer et qui gueule : « Kamarade ! » depuis deux heures.

— On va pas le ramasser...

— Plus souvent... pour recevoir une volée de pois ! Ça ne prend plus le « Kamarade » !

Un événement grave s'est déroulé au début de la nuit. Un Espagnol le raconte — impossible de dire dans quel surprenant français, agrémenté d'injures adressées à la Vierge, ainsi qu'à la mère et à la sœur du voisin :

— Voilà, on était au poste d'écoute, le caporal, deux Espagnols et trois Russes. Quelqu'un appelle en boche :

— « Eh ! camarades, camarades allemands ! »

On veut tirer. Mais un Russe qui parle allemand répond :

— « Qui es-tu ? Que veux-tu ? »

L'autre, l'inconnu, réplique :

— « Je suis espion, j'ai pu enfin déserter ; j'ai des renseignements. »

Le Russe répond :

— « Tu es devant les tranchées allemandes. Avance sans crainte, camarade ! »

Et à l'instant même où l'espion saute dans la tranchée, six baïonnettes le clouent au sol !

— Bande de vaches à lui tout seul, celui-là !

— Ça se faufile partout, ces serpents !

L'aube. On dépose, au poste de secours, le Bavarois qui, pendant toute la nuit, a crié dans les fils de fer. Une balle a

coupé son artère fémorale gauche. Il n'a plus une goutte de sang dans le corps. Sous sa chevelure rousse, se montre sa face blanche comme de l'amidon. Des notes trouvées dans une de ses poches indiquent que son régiment tenait, il y avait une semaine encore, les tranchées de Champagne, en face de Prunay.

— Ils nous ont suivis !

— Le monde est petit !

Un peu plus tard, entrent deux hommes équipés qui conduisent un troisième en le tenant par les poignets, comme un prisonnier. Ce dernier est un garçon de moyenne taille sec et brun. Il a des regards furieux. De son front, du côté droit, à la racine de ses cheveux, d'un trou, coule du sang épaissi par une matière blanche.

A une demande du major Chazal, un des hommes répond :

— Espagnol...

A ce mot, le blessé hoche la tête en signe d'assentiment, se frappe la poitrine, et pousse une sorte d'aboiement :

— Roua... oua... roua !

— Comment t'appelles-tu ?

Il tend sa plaque d'identité retenue autour du poignet par une chaîne de gamelle.

— Taras, — lit le major.

— Roua... oua... oua — répond le blessé.

Un de ses camarades explique alors.

— Nous étions au poste d'écoute. Il a chopé une balle...

Le blessé montre son front, et, avec sa manche, en essuie le sang.

— Il ne veut pas être évacué ! Dès qu'il a été touché, il a mis baïonnette au canon, a voulu sortir.

Taras saisit le fusil de son camarade, pousse son grognement, et, debout, hagard, fait le geste de porter un coup de pointe. Sa main se lève, dans la direction des Ouvrages blancs. Il indique, ses aboiements accompagnant sa mimique, qu'il ne souffre pas, qu'il va très bien, mais qu'il ne peut parler. Il réclame un crayon, écrit :

« Je veux faire l'attaque. »

On se regarde. Il regarde, lui aussi, très calme. Quelques secondes pathétiques !

Pour qu'il se laisse panser, on doit lui affirmer que l'attaque

est retardée, que le bataillon est relevé, qu'il est même inutile de remonter aux tranchées.

Le major fait appeler les brancardiers :

— On va t'accompagner.

Il refuse. Il partira seul. Il est solide sur ses jambes.

Le médecin auxiliaire Chazal, très ému, sort une cigarette de sa poche et :

— Allumette, if you please !

Taras, vivement, tire son briquet, l'allume et l'offre au major. Il se tourne ensuite vers ses compatriotes, et leur fait comprendre de ne pas oublier son sac, son équipement et ses armes. Les brancardiers de la division sont là. Taras les repousse, salue les majors, serre la main de ses camarades et s'en va, seul, dans la direction d'Acque, attendre sa compagnie — puisqu'on la relève.

Peu avant de donner l'ordre d'attaque, le 9 mai, le commandant Muller parlait de son loyal Catalan. Il voulait le citer à l'armée. Un quart d'heure plus tard, hélas! notre héroïque commandant allait, lui-même, féliciter son gars, là-haut, au Grand Cantonnement !

La pluie cesse. Durant la journée, bombardement des routes, des batteries, de Berthonval et du Mont Saint-Eloi. Les premières lignes sont trop près les unes des autres : peu d'obus, mais des torpilles.

Des accalmies permettent de contempler le paysage. Face à l'ennemi, on ne voit rien que des réseaux de fil de fer ; puis une légère ondulation de terrain, une vague blanche qui paraît à tous devoir être un nid de mitrailleuses. On sera bientôt documenté à ce sujet. Du côté français, une route parallèle aux positions, et le long de laquelle sont plantés de hauts pylônes. Plus en arrière, le Mont Saint-Eloi, ses deux tours à demi détruites, et constamment entourées par la fumée jaune et noire des projectiles qui éclatent.

Partout de l'artillerie ; des rangées de 75 fins comme des bassets ; des 155 long, bondissant comme des levriers tirant sur leur chaîne ; des 155 court, la gueule en l'air, comme des dogues hurlant à la lune. Ces bêtes, par moments, sont secouées par des crises de rage, aboient sur tous les tons, se taisent et recommencent.

Et les corvées, inlassablement, transportent aux premières lignes des torpilles à ailettes, des boîtes de fusées, des bombes et des grenades, sous les yeux bienveillants des territoriaux qui approfondissent les boyaux, réparent les talus, et se font tuer.

Quarante-huit heures de tranchée donnent droit à quatre jours de repos. Pendant ces quatre jours, les renforts, annoncés par le Père Charles, arrivent. Ce sont des Tchèques et des Polonais du 3e régiment de marche, qui a rudement bien travaillé du côté de Craonne. Leur incorporation achevée, les compagnies, à effectif au grand complet, redescendent aux tranchées. Séjour monotone. Comme il ne pleut pas, les aéroplanes, là-haut, se livrent à leurs divertissements habituels. De gros biplans patrouillent devant les lignes, évoluent autour des ballons captifs du secteur et empêchent les « Taubes » de se rendre compte de ce qui se passe à l'arrière. Ils seraient édifiés ! Le moindre hameau, les champs regorgent de troupes. Les convois d'artillerie sillonnent les routes et les chemins.

— Le coup de tampon ne sera pas ordinaire !

— Numérotons nos abatis !

Le silence des canons allemands étonne.

— Pourquoi qu'ils crachent pas ? — explique « un tireur de crapouillot », — c'est simple à comprendre. Ils ménagent leurs munitions... et quand on ira à l'attaque, ils nous recevront, mon vieux !

— Penses-tu ! — réplique un de ses camarades. — Quand on attaquera, y aura pus personne, en face. Nous avons — il cite un nombre invraisemblable de pièces, et ajoute : — Quand toutes ces cloches se mettront en branle, ça fera un joli carillon !

Sur ce mot, le sergent Glorian fredonne :

Digue, digue, digue din don
Oh le joli carillon...

qui est, comme on le sait, le refrain de la chanson de Monsieur Dupanloup. Et cette chanson est murmurée d'autant plus volontiers que les trois jours de garde sont écoulés, et que l'on s'en retourne à Acque.

Les baraques où cantonnaient les compagnies se transforment en ambulances, ainsi que les églises et les vastes fermes.

Au milieu de travailleurs, les dirigeant, les hommes reconnaissent, à sa belle barbe assyrienne, le major Challier qui fut, quelque temps, médecin chef du bataillon. Il est, aujourd'hui, au service de santé divisionnaire. Il adresse à « ses anciens clients » quelques mots dans leur langue natale, car il s'est appliqué à apprendre un peu de russe, un peu d'espagnol et de serbe. Mais il a une longue conversation avec le nègre Totovaine dont il connaît parfaitement le dialecte ; et Totovaine est très fier.

L'attaque est officiellement annoncée. La Légion attaque en premier :

« Les homme partiront sans leur sac ; la toile de tente en « bandoulière ; et dans la toile de tente : trois jours de vivre ! »

Des escouades reçoivent des revolvers et des poignards. Ces derniers sont de formes variées. Il y a des couteaux de bouchers : étuis de bois, larges lames droites. Il y a des couteaux d'apaches, à cran d'arrêt. Il y a, enfin, des tiges d'acier dont une extrémité, la poignée, se tord en boucle, et dont l'autre, la pointe aplatie et aiguisée, rappelle les fers de lance ornant les grilles des portails.

Les hommes reçoivent, en outre, des drapeaux rouges pour faire des signaux à l'artillerie.

L'ordre est de traverser les lignes ennemies, sans s'y arrêter, de marcher le plus loin possible... D'autres troupes soutiendront l'attaque, nettoieront le terrain conquis et l'organiseront....

La pluie ! Mais une pluie telle que l'attaque est remise. Il faut rendre cartouches supplémentaires, revolvers, grenades, couteaux. Pendant 48 heures, il pleut sans discontinuer, et, sans discontinuer, la grosse artillerie, les 155 bordant les routes, donnent de la voix.

Le soleil revient. On touche, de nouveau, armes, munitions et conserves. Une fois encore, les officiers vont reconnaître le terrain. Grant et Mitelman accompagnent les majors. Un boyau hâtivement creusé, et si peu profond qu'il est impossible, par endroits, de s'y tenir debout, sert de poste de secours. D'ailleurs, infirmiers, brancardiers et majors devront se porter en avant, avec leur bataillon, abriter les blessés et suivre leur unité. Le médecin chef de régiment a pris toutes les dispositions qu'il est possible de prendre en pareil cas.

Dans les tranchées inondées et à demi comblées par l'argile des talus écroulés, les hommes sont accroupis et recouverts de boue rouge. L'argile sèche vite. Vingt-quatre heures de soleil, et le sol sera praticable. Pour l'instant, c'est un gâchis sans nom dans lequel les obus tombent, parfois, sans éclater.

La boue a établi son empire. Bataillons, bêtes, fourgons en sont revêtus. Les arbres en sont éclaboussés. Les maisons, elles-mêmes, ont la couleur de cette boue envahissante. Des bandes de papier sont collées contre les fenêtres pour empêcher les vitres d'être brisées par les détonations.

Les cabarets d'Ecoivre sont bondés. On y boit du champagne. Pour beaucoup, c'est bien la dernière bouteille. La brave femme qui sert les soldats a les larmes aux yeux :

— Mes pauvres enfants, il vous en faut, tout de même, du courage !

A se fier aux plaisanteries échangées par les troupes qui se croisent, à la frénésie avec laquelle on veut jouir encore de la vie, avant de prendre, là-bas, sur la droite, le chemin de dessous la terre dont on ne ressortira qu'au grand moment de l'attaque, le moral des hommes est parfait. En vidant une bouteille sur le bord du fossé, équipés et boueux, voici des loustics qui parlent des « poules » qu'ils ont laissées au cantonnement.

— La mienne m'a donné un scapulaire.

— La mienne la médaille de Saint-Benoit.

— La mienne un baiser...

— La mienne de l'argent... J'offre une tournée !

— Pour un coup, si on allait en finir avec cette vermine! C'est ça qui serait bath !

L'ordre du jour du généralissime produit l'effet d'un verre de vin... Non pas d'un vin qui saoule, mais d'un vin qui réconforte.

On répète les phrases de l'ordre.

— On ne doit plus rien trouver devant soi ! Tout sera écrasé !

— Les compagnies avanceront, l'arme à la bretelle !

— Promenade militaire, quoi !

— Mardi on prendra l'apéro à Douai !

Les discussions s'engagent sur les chances de l'offensive. Il y a des pessimistes et des optimistes. Les pessimistes affir-

ment que les « Ouvrages blancs », le premier gros morceau à avaler, est un nid de mitrailleuses ; qu'il y en a plus encore qu'on ne le croit ; qu'à la minute de l'attaque, des pièces qui n'ont pas tiré ou qui n'ont pas été repérées, se découvriront.

— Et une mitrailleuse intacte arrête un bataillon.

Les optimistes hochent la tête :

— La mitrailleuse intacte, on la cueillera au gîte, on la rapportera toute vivante, et on touchera une prime.

— Et puis ce que dit Joffre coïncide avec ce que disent les artiflots. Il y a des milliers de canons! Et quand on aura arrosé les Boches, centimètre par centimètre... il ne restera plus rien!

— Sans compter qu'il y a quelque chose, comme torpilles!

— Et ça fait du boulot cette drogue-là!

— Quand ça ne vous éclate pas dans la gueule!..

— C'était bon autrefois, quand on connaissait mal le crapouillot! Maintenant le tir est précis, réglé....

— Comme un état de sergent-major rengagé!

Il y a aussi ceux qui ne sont ni pessimistes, ni optimistes— la majorité,—ceux qui sont contents, impatients de se battre, enfin! ceux qui en ont franchement assez de se « les rouler » dans la boue et la saleté; ceux qui pensent fermement que la guerre de tranchées va finir et bien finir... et que les lignes allemandes enfoncées, on va pouvoir travailler en rase campagne.

— La guerre, quoi!

— Comme on s'était imaginé qu'elle serait...

Des Espagnols (*censuré*)! Une expression terrible durcit leurs regards, et rend étonnamment belles leurs faces sombres.

Sortir de dessous la terre! L'exaltante aventure!

Parmi les plus exaltés : le Russe Nicolas Kordochenko. C'est un garçon de taille moyenne ; figure plate ; crâne énorme supporté par un cou court, posé sur des épaules larges; longs bras terminés par des mains d'assommeur. Pendant la guerre russo-japonaise, il était matelot cuisinier de l'amiral Makaroff.

— Un jour... une torpille... et boum! le cuirassé, l'admiral, les marins, tout le bazar... il saute!

Kodochenko fut sauvé, avec deux de ses camarades, par un destroyer japonais.

La guerre le retrouve à Paris, cuisinier chez un haut person-

nage russe. Comme ses compatriotes, il s'engage dans l'armée française, et est incorporé dans la Légion étrangère. Une suite de circonstances le rend à son ancien métier : il devient cuisinier du commandant. Ses plats sont remarquables et par leur goût, et par la façon artistique dont ils sont présentés. Tous les hommes que leur service appelle, le matin, au bureau du commandant, admirent, sous la toiture où sont installées les cuisines, des gâteaux aux formes compliquées, des viandes splendidement découpées et dressées des pâtés confectionnés avec des pains de munition recuits selon des formules secrètes. Quand l'occasion s'en présente, Kordochenko bat, pour ses amis, des omelettes et des crèmes...

Aujourd'hui, il a repris son fusil pour l'attaque. Il ne peut réprimer sa joie. Il s'approche de Grant, et montrant les trois musettes qui pendent sur ses hanches et sur son dos :

— Rabiot de cartouches, caporal ! — dit-il ; — rabiot de cartouches !

— Combien en as-tu ?

— Cinq cents... mille... je sais pas, moi !

Il a ramassé tous les paquets oubliés dans les cantonnements. Il a peur de n'avoir pas assez de cartouches. Il a l'intention de les brûler toutes.

— Moi, bon cuisinier, bon tireur... et bon pour baïonnette aussi !

Il se livre à une sorte de furieuse escrime, et, souriant :

— Ça, baïonnette russe ! Bon travail, caporal !

Et il court rejoindre ses camarades qui répondent à l'ordre du jour du général Joffre par des chansons militaires.

C'est pour demain.

L'artillerie lourde tonne. Le tir est lent, mais régulier. A la tombée de la nuit, des nuages montent de l'horizon, se rejoignent, et un orage éclate. Au loin, les lueurs blanches et vacillantes des fusées se mêlent aux rouges lueurs des bouches à feu. Le fracas du tonnerre roule dans celui des canons. L'ensemble formé par ces détonations et ces lueurs est tragique. Les hommes, au seuil des maisons ou sous les guitounes, regardent.

La nuit se passe. Au matin, il pleut encore.

— Si ça continue, pourra-t-on partir ?

Cette préoccupation met au second plan l'angoisse qui précède l'attaque.

Vers midi, le soleil ! On ignore si l'on doit partir ou rester. Il n'y a pas d'ordre précis. L'indécision rend les hommes nerveux. On mange avec appétit, on boit beaucoup. Les nerfs se tendent à l'extrême.

A huit heures du soir, arrive une note de la Division :

« Les bataillons de Légion resteront au cantonnement jus-
« qu'à nouvel ordre... »

Une détente se produit. La certitude « que l'on sera encore vivant, le lendemain », répand une gaîté exaspérée. On chante, on rit, on sait à quoi s'en tenir. La nuit qui va venir, la journée qui suivra ne finiront jamais ! Cette nuit, cette journée sont comme une promesse de vie éternelle !

Mais l'artillerie précipite son tir.

Et ces heures qui devaient être éternelles s'enfuient, comme les autres...

Avec les lettres et les colis, parvient l'ordre de départ. On mange gravement la dernière soupe. L'attaque a trop tardé. Ceux qui n'ont jamais pensé que l'on pouvait mourir, y songent soudain. Et ces lettres que le vaguemestre distribue ne sont pas faites pour engendrer la gaîté. Mais il faut crâner et l'on crâne. Les préparatifs changent le cours des idées. On accorde un soin extrême aux moindres choses, comme au moment des grands départs : on compte les grenades et les cartouches ; pour un peu, on les astiquerait; on examine les pointes des baïonnettes. Des Espagnols lancent leurs couteaux dans des planches où ils s'enfoncent de plusieurs centimètres : voilà un jeu excitant !

A minuit, quand les compagnies se rassemblent, la vague d'inquiétude est loin...

Voici la compagnie du génie qui doit attaquer avec le bataillon. Les hommes portent des échelles, des perches avec des pétards de dynamite. Ils ont le mousqueton en bandoulière. Ils passent dans l'aube levante. Quelques mots :

— Alors, vous venez avec nous?...

— On va vous poser des tapis pour passer...

— Au revoir, les vieux...

— Bonne chance, les gars !

Un coup de sifflet. Le bataillon rangé sur les fossés de la

route s'ébranle. Les cartouches cliquètent dans les musettes.

Les grenadiers ont, au poignet, la courroie de cuir pour lancer leurs bombes. Parmi eux, un petit Espagnol de 17 ans, un nommé Hill, montre un entrain splendide. Comme Kordochenko, il a eu peur de n'avoir pas assez de grenades. Il en a « rabioté » une dizaine. Il a un coup de poignet excellent, un œil sûr.

— Je vais en faire du boulot !

Le village d'Ecoivre est silencieux. Sur le seuil des maisons, quelques femmes, cependant, regardent défiler les soldats. Elles leur disent adieu, de la main, mais sans un mot.

Le boyau d'accès s'amorce sur la route, entre deux éminences boisées. Derrière ces monticules, de grosses pièces d'artillerie sur plates-formes. Au bas des affûts noirs, on lit, en lettres blanches : 270 de siège.

Un arrêt. On parle aux artilleurs.

— Mettez-en, les amis !

— Ayez pas peur, les petits gars !

Ils désignent les obus peints en jaune :

— Ils sont un peu là, les pépères !

— Ne nous les balancez pas sur la gueule, hein?

— C'est des colis recommandés. Ça va en mains propres !

— Vous êtes vernis, vous autres, les artiflots. Vous l'avez, le filon !

En avant, lentement. La journée sera belle. Simultanément, deux gros projectiles éclatent entre les tours du Mont Saint-Éloi. Des tourbillons de fumée noire et jaune enlacent les murs blancs dont les arêtes en dents de scie sont touchées par les premiers rayons du soleil.

Dans le pur silence : le sifflement des obus et le chant libre, joyeux, inspiré des alouettes.

Pas un nuage. Le terrain est presque sec. On traverse la ferme de Berthonval et on monte en ligne par le « boyau des meules ». A l'angle d'un carrefour : le commandant. Des hommes le saluent. Il incline la tête :

— Bonjour ! — et il ajoute le nom de l'homme.

Et le salut de l'homme veut dire :

— « On est là, commandant ! Il faut en mettre : on en mettra ! »

Le bonjour du commandant signifie :

— « Je le sais! »

Les positions sont occupées. Le Bataillon C — (composé en majeure partie de Polonais et de Belges, sous les ordres du commandant Noiret) — tient les postes d'écoutes et les parallèles qui les relient; le Bataillon D, les 1res lignes; massés dans les boyaux, le bataillon A, du commandant Gaubert, le bataillon B, du commandant Collet.

Le bruit de la grosse artillerie est à peine perceptible, à cause du vent, sans doute, et des accidents du terrain. Les 75 ne tirent pas encore. Selon leur habitude, les Allemands envoient quelques 210, quelques 155 sur les batteries et sur les fermes; quelques fusants au-dessus des routes.

Soudain, quatre détonations sèches, déchirantes.

— Une batterie de 75 qui prend le petit coup de vin blanc du matin.

— Si qu'on l'imitait!

Les bidons sont débouchés; les quarts décrochés; les boîtes de conserves éventrées; on déjeune. Quelqu'un demande :

— Quel jour, aujourd'hui?

— 9 Mai... Dimanche!...

Et Grant fredonne l'air de « Pelléas et Melisande » :

Je suis née un Dimanche.

On est assis à terre; les jambes offertes au soleil qui réchauffe une face du parapet, et le corps dans une ombre encore fraîche.

Les capitaines et leurs lieutenants inspectent, au périscope, les tranchées adverses.

Le commandant passe, la cigarette aux lèvres : tout le monde debout. D'un geste, il fait signe :

— « Repos.. repos!.. »

Nul ne songe à regarder, par les créneaux, ce qu'il a devant lui. Le bombardement intense doit commencer, paraît-il, à quatre heures. Et, à l'heure dite, la fête commence.

Et alors on veut voir. Mais quelques gros projectiles bien pointés et quelques balles conseillent immédiatement la prudence.

De quart d'heure en quart d'heure, le tir de nos pièces s'ac-

célère. Les Allemands ne ripostent que faiblement : pas de 77, rien que des gros obus et des torpilles.

On trouve que l'artillerie française ne tire pas assez.

— Patience !

En attendant, on fait un nouveau déjeuner. Comme dessert, de la gnole, du bon tacco pur.

— Ça, c'est bath !

Et le fracas de l'artillerie devient effroyable. Cependant, on peut encore compter un temps, entre les coups.

— Ce qu'on leur balance !

Les hommes voient, parmi eux, les majors. Leur présence les rassure.

— Vous allez avoir du travail, monsieur le Major ! Evacuez-moi bien vite !

Et M. Chazal, sa bonne figure épanouie par un sourire ému :

— Sois tranquille, mon petit !

Maintenant, les boyaux sont inondés de soleil. Il fait chaud. On s'étire et on bâille. Certains s'approchent des créneaux :

— Regardez donc ! Regardez donc !

Dans les tranchées allemandes, mètre par mètre, nos obus tombent, soulevant des belles gerbes de terre. Au milieu de ces gerbes, jaillissent des choses plus grosses : des madriers, des poutres, des rondins, des corps humains, peut-être ! On voit filer les torpilles. Elles montent presque lentement, et disparaissent, au bout de leur trajectoire, quand elles plongent. Leur éclatement se distingue de celui des obus. Elles ponctuent les lignes ennemies ; elles en dessinent les contours, dans l'air, en une série de points noirs qui s'effacent, dès qu'on les aperçoit, et que d'autres points identiques remplacent.

A la gauche de la Légion, les tirailleurs sont à plat ventre, sous les fils de fer. Ils préfèrent recevoir les obus à découvert que dans les boyaux.

L'intensité du bombardement est telle qu'il devient impossible de marquer un temps, entre les coups de canon. Le bruit est celui d'un roulement de tambour.

Sur le champ plane un brouillard rouge qui voile le soleil. La lumière est celle d'une éclipse. La craie des « Ouvrages blancs » semble plus blafarde.

Les hommes sont au parapet. Certains égratignent la terre avec leurs ongles. Plus une parole, dans les tranchées.

On ne pense plus qu'à une seule chose : attaquer brillamment. L'âme de chacun vit dans un monde inconnu jusqu'alors. Elle se porte aux limites extrêmes du courage tranquille. Plus de plaisanteries ; plus de fanfaronnades ; pas de ces mots magnifiques, — ces mots qui, sans doute, n'ont jamais été prononcés ; ces mots faits à l'arrière par ceux qui gagnent leur vie, en écrivant, le ventre plein, et les pieds au chaud, qu'il est sublime que d'autres se sacrifient. Le soldat ne parle plus, quand il assujettit sa baïonnette au canon de son fusil, ou quand il serre autour de son poignet la boucle de son bracelet de cuir.

On signale les premiers blessés : le capitaine d'état-major Dame, et le caporal téléphoniste Huguenin.

L'artillerie, après avoir émietté les fils de fer, allonge son tir.

Les tranchées d'en face se réveillent. La fusillade crépite. Les crêtes des parapets volent en éclat sous les balles.

Le capitaine Junot, un pied sur la marche d'un escalier creusé à la pelle-pioche, sa cigarette russe à la bouche, cravache en main, son regard froid électrisant sa compagnie, commande d'une voix douce :

— En avant, mes enfants ! Courage !

Ses hommes à sa suite bondissent hors de la tranchée. Certains y retombent, la tête fracassée.

L'attaque est déclanchée !

ALBERT ERLANDE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

PHILOSOPHIE

L'Inconscient, par Georges Dwelshauvers; 1 vol. in-16 de la Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion, 1916). — Cette chose inconnue ou si mal connue que, depuis Leibnitz et Hartmann, on a pris l'habitude d'appeler l'Inconscient a été, par la suite, rebaptisée bien des fois. Elle est devenue successivement le Vouloir-Vivre de Schopenhauer, la Volonté de Puissance de Nietzsche, l'Elan Vital de M. Bergson, la *Libido* de Freud, l'Instinct génésique de M. Léon Daudet, sans parler du polypsychisme de Durand de Gros et du psychisme inférieur ou polygonal du Dr Grasset. M. Dwelshauvers lui restitue son premier nom qui vaut bien les autres. En effet ces diverses appellations ne sont pas beaucoup plus éclairantes que l'ancienne. La plupart impliquent une métaphysique et mettent l'accent, d'une façon plus ou moins arbitraire, sur un des éléments du psychisme humain, au détriment du reste.

L'Inconscient de M. Dwelshauvers est plus compréhensif. Il ne laisse échapper aucun des faits innombrables et si variés qui ont attiré l'attention des chercheurs dans le domaine de la psychologie, de la psychoanalyse, de la psychiatrie, de la cryptopsychie et de la métapsychie. Le caractère synthétique de cette psychologie de l'Inconscient se marque tout de suite dans la magistrale classification par laquelle s'ouvre l'exposé et qui sert de plan au livre. Après avoir mis à part l'Inconscient métaphysique, l'auteur établit dans l'Inconscient psychologique huit catégories que, pour simplifier, nous ramènerons aux quatre suivantes :

1° *L'Inconscient psychophysiologique*. Il comprend tout ce qui entre en composition dans les perceptions sensibles sans être remarqué de la conscience qui perçoit; seul le résultat, la sensation, est conscient. Exemples : les causes du contraste des couleurs (Helmholtz, Delbœuf, Colsenet) et des illusions d'optique; les effets dynamogéniques de la sensation (Féré).

2° *L'Inconscient automatique*, spécialement analysé par M. P. Janet dans son livre : *l'Automatisme psychologique*. Il comprend tout le psychisme mécanisé, automatisé, monté en nous par l'habitude. Les faits analysés par M. P. Janet sont surtout anormaux ; mais il y a également des faits d'automatisme normal, soumis à la synthèse supérieure du Moi.

3° *L'Inconscient dynamique* totalement différent du précédent et qui joue un rôle prépondérant dans la psychologie de M. Dwelshauvers. « Il ne s'agit pas ici des mécanismes moteurs dont l'habitude facilite l'organisation. Nous voulons parler d'éléments inconscients dont les combinaisons ne sont ni mécanisées, ni soumises de la même manière que l'automatisme à l'activité consciente et volontaire. Elles agissent sur celle-ci tout autrement. » Ce qui caractérise les manifestations de cet Inconscient, c'est leur spontanéité, leur nouveauté, leur unicité, leur soudaineté, leur caractère vivant et leur puissance fascinatrice; tous caractères par lesquels elles s'opposent à l'automatisme. « Ainsi la perte d'un ami peut nous remettre en mémoire les heures de l'enfance où notre affection s'est formée, les joies et les peines partagées ensemble. Ces souvenirs ne reviennent pas par un jeu automatique d'associations. Le sentiment de douleur que nous éprouvons fait renaître, par son extraordinaire puissance de suggestion, l'image d'événements passés qui auraient pu ne jamais être remémorés... » Il y a des mouvements, des gestes irréfléchis, irrésistibles, tel jeu de physionomie involontaire, tel mouvement esquissé et aussitôt réprimé, qui n'expriment pas un mécanisme préformé, mais qui, au contraire, crèvent la surface encroûtée des mécanismes et trahissent un état d'âme profond. « Les mouvements qui trahissent notre pensée intime ne sont pas automatiques; ils sont inconscients comme l'est parfois la pensée dont ils émanent. Ils prouvent en nous l'existence d'un inconscient latent actif, toujours prêt à éclater au dehors et réprimé par les nécessités pratiques et l'application de l'attention. Le monde infini des rêves et des songeries nous permet de deviner quelle activité inconsciente, bizarre, capricieuse, illogique et singulièrement mouvante s'agite en nous. Et cela seul suffit à nous faire entendre que l'inconscient ne se ramène pas au subconscient pathologique ni à l'automatisme d'habitude. Nous abordons ici un groupe de faits beaucoup plus important que le précédent et qu'il serait erroné de confondre avec lui; car il n'a rien de mécanique comme lui; il est étonnamment vivant. » (p. 114.) — Les faits d'inconscient dynamique sont rangés par l'auteur dans les quatre subdivisions suivantes : A. Inconscient latent actif (Idées réprimées et tendances inconscientes; rêve et rêvasserie; l'inconscient dans l'invention; l'inconscient et la télépathie); B. Inconscient de mémoire. La mémoire ne comprend pas seulement des faits d'automatisme; à côté de la mémoire mécanisée, il y a la mémoire pure, c'est-à-dire le souvenir de ce que nous avons vécu et éprouvé avec la qualité propre de chacun de ces moments de la vie (p. 184). — C. Inconscient affectif; D. Inconscient héréditaire.

Enfin 4° nous avons *l'Inconscient rationnel* ou *Inconscient dans l'acte de l'esprit :* « c'est cette forme d'activité qui établit de

l'ordre dans notre vie mentale ; elle impose à notre idéation les catégories logiques d'espace, de temps, de causalité, etc.; synthétise les impressions multiples et disparates de nos sens en représentations cohérentes d'objets doublées de concepts, notions logiques qui s'unissent dans des raisonnements. Or cette activité organisatrice et rationnelle s'exerce constamment sans être présente à notre conscience. Celle-ci ne reçoit que le résultat du travail mental et c'est en analysant le résultat que nous remontons à la notion d'activité rationnelle inconsciente » (p. 16).

En somme l'idée maîtresse de cette classification et du livre tout entier est la distinction de l'Inconscient automatique et de l'Inconscient dynamique. Par là la place de M. Dwelshauvers se trouve tout de suite marquée dans la psychologie contemporaine. Les conceptions psychologiques générales, si variées qu'elles soient, peuvent se ramener à deux types : d'une part le type dynamiste à tendance spiritualiste et d'autre part le type associationiste ou mécaniste. Il est inutile de mettre sous ces rubriques des noms qui se présentent d'eux-mêmes à l'esprit. Qu'il nous suffise de dire que M. Dwelshauvers admet, dans l'ensemble et dans le détail, les thèses de la psychologie bergsonienne ; mais il ne les reproduit pas servilement ; il les renouvelle, les élargit et les enrichit à l'aide d'observations personnelles, de notations introspectives très fines qui révèlent en lui un psychographe de race, un ingénieux praticien de l'endoscopie, le digne héritier de la tradition des moralistes français classiques dont il se réclame avec une piété éloquente (p. 110). — Que cette endoscopie tant attaquée ait recouvré une influence que l'on croyait à jamais abolie, il ne faut ni s'en étonner, ni s'en affliger. Les excès des écoles rivales, leur exclusivisme et leur intolérance devaient amener cette réaction. La psychologie de laboratoire a voulu être toute la psychologie. Nous avons vu des disciplines contestables ou bizarres (psycho-physique, psycho-chimie) verser soit dans un matérialisme de carabin, soit dans une métaphysique nouvelle qu'un délicat analyste, M. Raymond Meunier, a justement appelée la métaphysique du Chiffre (1). — Avec M. Meunier, M. Dwelshauvers croit qu'il ne suffit pas d'être mathématicien, chimiste, ou homme d'imagination, pour être psychologue... il faut être psychologue.

Cette éminente qualité de psychologue n'est nullement d'ailleurs le privilège des adeptes de la psychologie dynamiste. — Psychologue, nul ne l'a été plus que l'associationiste Ribot. Tant il est vrai que le don psychologique et les résultats obtenus par les chercheurs sincères sont indépendants des théories et des écoles. — On pourrait comparer au livre de M. Dwlshauvers le dernier et important ouvrage

(1) Raymond Meunier. *Les sciences psychologique, leurs méthodes et leurs applications* ; p. 39.

paru sur ce même sujet et qui est précisément de Ribot : *La vie inconsciente et les mouvements* ; non sans regretter en passant que M. Dwelshauvers ait tenu si peu de compte de ce remarquable livre, si même il l'a mentionné. — En faisant cette comparaison, on constaterait, notamment en ce qui concerne la théorie des *tendances*, de notables divergences entre les deux psychologues. D'après Ribot, on s'en souvient (1), les tendances sont de nature essentiellement motrice. Ribot vérifie cette affirmation par ses remarques sur ces faits dynamiques auxquels on a donné le nom *d'attitudes*, (le doute, la conviction, la surprise, l'attente, etc). « Les attitudes, dit Ribot, sont des formes sans matière, sans contenu ; elles n'ont pas d'existence indépendante ; elles ne peuvent être connues, pensées isolément. Elles ne sont qu'un moule, mais qui impose sa marque aux états de conscience intellectuels et affectifs. Or si l'on examine de près la nature psychologique de l'attitude, on reconnaît qu'elle est un mode de l'activité motrice. L'attitude est une position de l'individu qui s'apprête à recevoir : ce qui suppose une adaptation de mouvements. » De cette analyse on peut rapprocher celle que fait M. Dwelshauvers de ce qu'on pourrait appeler *sentiments de tendance*, lesquels sont de nature essentiellement affective : « Il est aisé de remarquer que souvent nous sentons monter en nous un état affectif dont nous ne saurions dire la cause, un besoin de nous fâcher, une irritation, de la mauvaise humeur ou d'autre part un besoin d'expansion, d'enthousiasme. Ce sentiment éclatera à la moindre occasion et quelle que soit l'occasion. S'il est intense et doit se manifester au dehors, il cherchera même l'occasion d'éclater et s'insérera dans n'importe quel contenu de conscience. Si l'on essaie par des paroles ou en détournant l'attention de la personne, de refouler l'explosion, elle prendra un autre chemin, elle attendra l'occasion, elle éclatera néanmoins. Les « idées réprimées » sont donc moins des idées que des tendances. » Ces tendances sont l'expression de notre « durée » personnelle, de notre caractère profond. — Ces divergences entre psychologues ne sont peut-être pas inconciliables, l'élément moteur et l'élément affectif étant deux aspects complémentaires d'un même fait, bien qu'il soit difficile de saisir le passage de l'un à l'autre. Comment la « durée » pure peut-elle s'insérer dans des mécanismes moteurs, et comment, d'autre part, des mécanismes moteurs peuvent-ils recevoir ou conditionner de la durée, c'est là une difficulté qui n'est pas plus résolue par la métapsychie dynamiste que par la métapsychie associationiste. — A côté de ces divergences, mentionnons une analogie. Ribot et M. Dwelshauvers s'accordent, pour des raisons semblables, quoique exprimées en des langages différents, à recon-

(1) Cf. notre chronique du *Mercure* 1er juillet 1914.

naître la vanité du « Connais-toi toi-même » socratique (v. Ribot, p. 69 ; Dwelshauvers, p. 185).

Nous regrettons de ne pouvoir suivre les analyses de M. Dwelshauvers à travers les applications qu'il fait de ses points de vue soit à l'invention esthétique ou scientifique, soit à la psychologie religieuse, soit à la psychologie sociale. Nous devons nous borner à signaler la direction générale et le haut mérite de ce livre.

G. PALANTE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Edmond Perrier : *A travers le monde vivant*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion, 3 fr. 50. — Eugenio Rignano : *Pour une quadruple entente scientifique*, Revue générale des Sciences, 30 janvier 1917. — Camille Flammarion : *Rêves étoilés*, E. Flammarion, 3 fr. 50.

Sous ce titre : **A travers le Monde Vivant**, M. Edmond Perrier a réuni un certain nombre de ses chroniques scientifiques du journal *Le Temps*. On sait avec quel talent l'éminent directeur du Muséum expose les grands problèmes de la vie. Au premier abord, les questions traitées dans ce nouveau livre paraissent assez disparates ; mais rapidement l'enchaînement apparaît aux yeux du lecteur, qui s'aperçoit que l'auteur s'est laissé guider par une idée fondamentale : les êtres vivants, tout en évoluant, ont été façonnés en quelque sorte par le milieu extérieur ; leurs genres de vie ont été imposés par les conditions du milieu, et ont déterminé les diverses formes et organisations. M. Edmond Perrier, qui a occupé au Muséum la chaire de Lamarck, est un grand admirateur de l'illustre créateur de la théorie transformiste ; aussi attache-t-il la plus grande importance à l'étude des divers milieux dans lesquels les animaux vivent ou ont vécu. Il cherche à s'imaginer quelles sont les conditions de vie à la surface de la planète Mars, et à reconstituer ainsi les conditions de vie à travers les âges géologiques. Un des milieux actuels qui a été le plus étudié par M. Edmond Perrier est *la Mer*.

De tous temps, le monde de la mer a fasciné les imaginations. A cet égard, il y a, dans le livre de M. Perrier, une histoire merveilleuse, qui ressemble quelque peu à un conte de fées, mais qui est intéressante, non seulement au point de vue de la psychologie féminine, mais encore à celui de l'histoire des sciences. L'héroïne, Lilli Villepreux, est d'ailleurs une compatriote de l'auteur du livre.

Née dans un modeste bourg de la Corrèze en 1794, dès qu'elle fut en état de servir, on en fit une bergère qui gardait vaches et moutons. A 16 ans, après un amour malheureux, elle s'enfuit à Paris ; M. Louis de Nussac a raconté ce voyage mouvementé. A force d'errer

parmi les rues, et de s'arrêter, avec une mine candide et émerveillée, aux devantures des modistes, elle finit par attirer l'attention de la patronne d'un magasin à riche clientèle. Apprentie, puis rapidement première, elle fut chargée de créer une toilette splendide destinée au mariage de la fille du roi de Naples. Un riche Irlandais, de passage à Paris, admira cette robe couverte de magnifiques broderies ; il demanda à voir l'artiste et, séduit, il ne tarda pas à l'épouser. Lili Villepreux, devenue mistress James Power, vint s'établir à Messine. La petite bergère, qui maintenant parlait et écrivait plusieurs langues, éblouissait par sa beauté et son esprit l'aristocratie napolitaine.

Or, le détroit de Messine est célèbre parmi les naturalistes. C'est là qu'on recueille les animaux marins les plus extraordinaires de la mer. Successivement il fut visité par Della Chiaje, Milne-Edwards, de Quatrefages, Blanchard, Hæckel, H. Fol. Mme Power, en artiste, se mit à admirer, elle aussi, les Polypes et les Méduses multicolores et chatoyantes qui flottent au gré des flots. Pour les étudier à loisir, elle organisa un véritable laboratoire maritime, muni d'aquariums, de barques, d'engins de pêche. Ce fut le premier établissement de ce genre. Plus tard de nombreux laboratoires ont été créés sur les côtes de France : Roscoff et Banuyuls, par Lacaze Duttiers, Wimereux, par Giard, Tatihou par M. E. Perrier. Les Allemands installèrent un Aquarium à Naples, et lui firent comme d'habitude beaucoup de réclame ; des savants de tous les pays, envoyés aux frais des divers gouvernements, vinrent y travailler ; la discipline y était un peu rude, mais les animaux de cette région sont si merveilleux ; on venait quand même pour les admirer et les étudier. La France seule se montra récalcitrante, et ne donna pas sa subvention.

La guerre a changé cet état de choses ; l'Italie a mis sous séquestre le laboratoire de Naples, et a confié à des savants italiens sa direction. Le Ministère des affaires étrangères de France, pour cimenter l'union avec l'Italie, y a envoyé en mission des zoologistes éminents, les professeurs Joubin, Roule ; M. Gravier, du Muséum, y est actuellement, et doit visiter le détroit de Messine. Il est question d'internationaliser ce laboratoire après la guerre.

§

Bien qu'on conspue l'ancienne Internationale des socialistes, on parle maintenant de plus en plus d'*internationalisation* : internationalisation des détroits ; internationalisation de certains services et établissements scientifiques.

A ce sujet, il faut lire le fort intéressant appel aux savants, de M. Eugenio Rignano, le distingué directeur de la Revue italienne *Scientia* et intitulé : **Pour une quadruple entente scientifique.** La science, comme l'industrie et le commerce, doit échapper

au danger de l'emprise allemande. Avant la guerre l'Allemagne faisait tous ses efforts pour *monopoliser* à son profit la science.

Tous ces innombrables *Archiv*, *Jahrbücher*, *Zeitschriften*, *Centralblætter*, etc. qui, en Allemagne, allaient en augmentant tous les ans de nombre et de volume, monopolisaient peu à peu toute la production scientifique mondiale, en accueillant largement, en sollicitant même instamment la collaboration des savants de tous les pays ; et ils devenaient ainsi, en apparence, des organes scientifiques internationaux, et, en fait, des instruments allemands de contrôle et de monopole scientifiques.

M Rignano n'est pas de ceux qui veulent, après le retour de la paix, chercher à conserver bien vives les haines et les rancœurs soulevées par la guerre ; il désire une coopération entre les divers peuples et le développement du sentiment de la *solidarité internationale*. Dès maintenant les savants de tous les pays de l'Entente devraient songer à collaborer en vue de créer, dans les principales branches de la science, des « Archives », « Annuaires », « Périodiques » internationaux. Il ne faudrait pas imiter servilement les recueils allemands. Il s'agirait surtout de mettre en évidence les résultats les plus intéressants de recherches vraiment importantes, de lancer des idées fécondes, et non de chanter les louanges de la science de tel ou tel peuple, plus ou moins privilégié. Les nouvelles archives annuaires et périodiques devraient donc *publier moins* et *choisir mieux*, et contenir, à côté de relations analytiques, des articles synthétiques. Ces publications devraient être internationales, quant à la collaboration et au contenu.

L'internationalisation de certains laboratoires se rattache au même ordre d'idées.

On aura beau faire : l'*Internationale*, loin de mourir, aura certainement, après la guerre, de nombreuses imitatrices ; mais il sera de toute nécessité d'empêcher l'Allemagne de mettre la main sur elles, de s'en servir comme instruments de propagande.

§

Cette digression m'a éloigné du livre de M. Perrier, dont la lecture est pourtant si attachante. Il me suffira de citer les titres de quelques chapitres pour en montrer tout l'intérêt : *la Conquête du pôle; l'Ancienneté de l'homme; Mouches, Microbes et Maladies; l'Horticulture; l'Intelligence et l'Instinct; le Sens de l'orientation* (d'après Cornetz) ; *la question des Sexes ; Féminisme rationnel.*

Il y a beaucoup de savoir, de philosophie et de charme dans ces pages.

Le charme est aussi une des caractéristiques du livre de M. Camille Flammarion, **Rêves étoilés**. « *Un amour dans les étoiles* », un « *Voyage dans le ciel* » sont des récits tout à fait poétiques. Le grand astronome philosophe s'efforce de ressusciter le passé et de

prévoir l'avenir, en nous transportant successivement cent millions de siècles en arrière et cent millions en avant. Les communications entre les mondes sont présentées comme vraisemblables. Un chapitre est consacré à *Vénus la belle*, la plus radieuse « étoile du soir ». Que de fois, pendant cette guerre, elle nous a trompés, simulant le feu d'un aéroplane. De tous temps, les apparitions de Vénus ont été la cause de mouvements populaires. Ainsi :

En décembre 1797, le jeune général Bonaparte, venant de faire la merveilleuse conquête de l'Italie, rentrait à Paris et allait recevoir du Directoire des honneurs qui présageaient le consulat. Entouré d'un brillant état-major, il se rendait à cheval au Palais du Luxembourg, lorsqu'il fut assez surpris de voir, rue de Tournon, tout le peuple qui se pressait sur son passage et l'acclamait regarder un point du Ciel, au lieu de le contempler lui-même ; il apprit de son aide de camp qu'une étoile brillait au ciel et que le peuple français voyait en elle celle du vainqueur de l'Italie.

C'était Vénus.

Un des chapitres les plus curieux du livre est consacré à *l'Habitabilité des Mondes*. Il y est tout d'abord question de l'opinion de Huygens, le célèbre mathématicien et physicien du XVIIe siècle. Celui-ci considérait comme évident que toutes les planètes soient habitées par des organismes analogues aux organismes terrestres. « Dans quel but le soleil éclairerait-il les autres planètes, si leurs habitants n'avait pas d'yeux ? » On voit que le finalisme florissait à cette époque. On avait fait observer à Huygens que la taille des habitants devait être en raison inverse du volume de la planète, et que par conséquent sur Jupiter les hommes ne devaient pas être plus grands que les souris. Et Huygens se demandait comment des hommes si petits pouvaient être capables de se servir de grands télescopes.

Huygens était fort préoccupé de savoir si l'intelligence des habitants a quelque rapport avec la distance de leur planète au soleil. Il incline à croire que les habitants de Mercure sont de beaucoup plus intelligents que nous, à cause de la vitalité plus grande de leur esprit provoquée par une température élevée. Huygens soupçonnait-il la fameuse loi de Van-t-Hoff, d'après laquelle la vitesse d'un phénomène biologique ou psychique devient 2 ou 3 fois plus grande pour une augmentation de 10 degrés ? Huygens s'attristait à la pensée que les habitants de Jupiter n'étaient peut-être pas assez intelligents pour se livrer aux recherches astronomiques, alors que les satellites de cette planète pouvaient fournir matière à d'avantageuses études.

Un peu plus tard, Fontenelle s'est livré à des méditations sur le même sujet. Grâce au mouvement de rotation rapide de la planète, les habitants de Mercure peuvent se reposer fréquemment des rayons

u soleil ; comme des fous ou des enfants, ils vivraient sans réflexion, e réjouissant dans l'attente de la fraîcheur de la nuit.

Les habitants de Vénus ne s'intéresseraient en rien à la philoso-hie ou aux mathématiques, ne liraient ni livres, ni journaux, et ne 'occuperaient que d'amour, de poésie, de danse...

Dans son livre, M. Flammarion chante souvent l'Amour; il lui onsacre même tout un chapitre. Cela repose l'esprit des récits des trocités de la guerre actuelle.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Le décollement du front occidental. — Dans une chro-ique, écrite dans les premiers jours d'octobre 1916, et qui n'a pu araître ici, la Censure l'ayant réduite à l'état de lambeaux, je vati-inais comme suit : « Le premier recul de l'adversaire sera marqué, ans doute, par la ligne d'Arras à Berry-au-Bac, point où le front ctuel traverse l'Aisne, en passant par Cambrai, Saint-Quentin, la 'ère et Laon. Il est à remarquer que ce recul des lignes ennemies ne ous rendra ni nos charbonnages, ni nos gisements de minerai de er. S'il réussissait ainsi, par degrés insensibles, à s'établir sur cette ouvelle ligne de défense, l'adversaire pourrait arguer d'une habile nanœuvre, qui, en raccourcissant son front défensif d'une cinquan-aine de kilomètres, lui vaudrait l'économie d'environ huit divisions, lont il trouverait ailleurs un meilleur emploi, en l'état d'essoufflement ù il est réduit. J'espère qu'on ne lui permettra pas de s'attribuer 'initiative ainsi que le bénéfice de cette manœuvre de repli, en se arguant dans la suite de compensations obtenues sur d'autres par-ies du théâtre de la guerre. » Ces lignes, sans doute subversives, vaient été échoppées. Aujourd'hui, les Boches font grand bruit utour de la manœuvre du vieil Hindenbourg et voudraient donner croire qu'elle est comparable à la manœuvre d'Austerlitz. Je crois u'il faut penser simplement qu'elle n'est qu'une manœuvre de sû-eté. J'écrivais, dans la même chronique, encore ces lignes, que la ensure a également supprimées, bien qu'il n'y fût question que 'un événement heureux pour nos armes : « Le front allemand se écollera sur la ligne qui va de Péronne au saillant de Roye-Lassi-ny, le jour où l'on fera sur le côté sud de ce saillant un effort sem-lable à celui qui se poursuit depuis trois mois sur les deux rives de a Somme. » Constatation de simple bon sens. Ce saillant que dessi-ait audacieusement le front allemand devant nos lignes constituait ne pointe paradoxalement dangereuse pour notre ennemi. L'inacti-ité des armées alliées, sur cette partie du front, ne se prolongerait as indéfiniment. Le jour, où celles-ci feraient sentir leur menace à

la fois sur les deux côtés du saillant, les troupes allemandes chargées de leur défense se trouveraient dans une situation précaire. Mieux valait, après une occupation aussi prolongée, qui donnait satisfaction à la vanité boche, évacuer le traquenard et se replier sur des positions rationnellement choisies, s'étayant les unes les autres, avec leurs lignes de communications sensiblement parallèles, sans nœuds de croisement. C'est là l'avantage de tout front se développant suivant une ligne droite. Hindenburg s'est attaché à conserver le dispositif du front en ligne droite pendant tout le cours de son offensive de 1915 en Russie. Rien d'étonnant qu'il ait appliqué les mêmes principes sur le front occidental, en présence de nos préparatifs d'offensive.

En annonçant, dès les premiers jours d'octobre, le repli allemand sur une ligne qui irait d'Arras à Laon, mon mérite était mince.

Les journaux allemands, pour préparer l'opinion, avaient fait allusion vers cette époque sans indiquer aucune précision à une rectification possible du front occidental. Je m'appuyais en outre sur la marotte du maréchal Hindenburg. S'il s'y était obstinément attaché au cours d'une offensive, ce qui n'était pas sans entraîner des inconvénients, rien n'était plus naturel que de le voir s'y rallier envers et contre tous, dans une action défensive, où elle ne présente plus que des avantages.

Quoi qu'il en soit, les armées allemandes ont réussi à effectuer ce vaste mouvement de repli, sur une profondeur d'environ cinquante kilomètres (dans la direction de Saint-Quentin), sans être inquiétées que très tardivement. Qu'on se représente la quantité de matériel qu'il a fallu transporter à l'arrière et le temps nécessaire au travail de dévastation systématique du territoire que l'on abandonnait ! Tout cela ne s'est pas fait en 48 heures. C'est le 15 mars, d'après nos communiqués, que pour la première fois des reconnaissances d'infanterie sont envoyées en avant de nos positions. Elles avancent, sur certains points, jusqu'à la troisième lignes de tranchées allemandes, qu'elles trouvent bouleversées et évacuées. Ces reconnaissances ne vont pas, semble-t-il, au delà d'une profondeur de 800 à 1000 mètres. Or, tout le monde a pu lire dans un grand journal illustré les détails suivants. « Un habitant de Noyon, interrogé le lendemain de la délivrance, au sujet de l'exode de l'ennemi, répond : Depuis deux mois à peu près, nous nous en doutions. Ils retiraient du matériel, et voilà qu'ils se sont mis à couper les routes du côté de Lassigny, du côté de Compiègne, à entailler les arbres, à déménager tout ce qui peut servir. Ils nous expliquaient que c'était pour faire une ligne plus forte en arrière. » Un habitant de Chauny raconte de son côté : « L'opération méthodique a duré trois semaines... Les habitants voyaient passer chaque jour des troupes et des voitures qui

s'éloignaient du côté de la Fère. Les Allemands s'en allaient. »

Suivons, maintenant, le mouvement des troupes alliées, dans les jours qui suivent, en nous en tenant à nos seuls communiqués. Le 16, après les rapports des reconnaissances de la veille, nos troupes sont lancées en avant. Entre Bapaume et Péronne, les Anglais occupent 3 km. de tranchées vides ; les Français marchent sur tout le front, entre l'Avre et l'Oise.

Le 17, le mouvement s'accentue. Les Anglais entrent à Bapaume, après un vif combat d'arrière-garde. Les Français font leur entrée à Roye et Lassigny complètement évacués. L'avance porte sur une profondeur de 4 à 5 kilomètres.

Le 18, la progression s'accélère. Le gain réalisé, à la fin de la journée, sera de 16 à 20 km. Les Anglais occupent Péronne dévastée et une soixantaine de villages. A leur extrême droite, ils se joignent à nos troupes à Nesles, où notre cavalerie a fait son apparition depuis quelques heures. Nous occupons Noyon et plus au sud Crouy, au nord-est de Soissons. Le 19, les Anglais progressent sur une bande de terrain de 3 à 12 km. Les Français dépassent Ham sur la route de Saint-Quentin. Dans la journée du 21, nos avant-gardes sont à 7 kilom. de Saint-Quentin. A partir du 21, aux abords des nouvelles lignes allemandes, des réactions se font sentir. Il faut évacuer momentanément quelques villages, où l'on ne s'était pas encore consolidé. Cependant, les jours qui suivent voient les troupes alliées faire la tache d'huile sur tout le pays à l'ouest de la route de Cambrai à Saint-Quentin. Cette occupation méthodique d'un territoire dévasté a lieu sans être accompagnée d'aucun butin. Il semble que c'est assez de la joie que l'on ressent à reprendre possession d'une terre si longtemps souillée par un ignoble ennemi. Mais brusquement les Anglais déclanchent une attaque entre Givenchy (au sud de Lens) et le cours de la Scarpe, au sud d'Arras. En deux jours, ils raflent 11.000 prisonniers, une centaine de canons, un chiffre imposant de mitrailleuses, et ils ont atteint la fameuse crête de Vimy, d'où l'on découvre toute la plaine de Douai. Bénéfice de la surprise. Sans doute l'adversaire les croyait-il trop occupés plus au sud. Cependant, le terrain, si étendu qu'il soit, où une troupe a réussi à enlever en quelques heures 11.000 prisonniers et une centaine de canons, présente, sans nul doute possible, plus d'un point faible. L'intervention de troupes fraîches serait capable, semble-t-il, d'élargir les résultats, pendant les heures qui suivent le désarroi de l'ennemi. On s'est déshabitué du mouvement. Les opérations ont le caractère de rigidité d'une épure, dont les troupes ne doivent pas dépasser les limites, une fois atteint l'objectif assigné. Bornons-nous à ces réflexions. Seul l'historien de l'avenir jouira de toute la liberté désirable pour peser les mobiles qui guident nos directions et juger

leurs méthodes. Je crois que cette guerre permettra de se faire une opinion saine sur les hommes qui, en toute circonstance, restent étroitement confinés dans leur spécialité, si distingués qu'ils soient. On se rendra compte du danger qu'il y a à leur laisser exercer une action prépondérante, hors de leur domaine propre. L'avance de nos troupes continue entre l'Oise et l'Aisne, dans toute la région qui constitue les avancées de Laon, et au delà de Berry-au-Bac, en Champagne, jusqu'aux limites de l'Argonne. En quatre jours, du 16 au 20 avril, nous avons enlevé à l'ennemi une vingtaine de mille prisonniers et une centaine de canons, et notre avance de position en position, si lente, si méthodique qu'elle soit, est partout sensible. Ces opérations, malgré l'ampleur de la ligne de feu, ne sont, à notre avis, que préparatoires à la grande offensive générale, sur tous les fronts, — nous ne voulons pas dire : sur chaque mètre de terrain, sur tous les fronts, — dont nous attendons, non sans un peu de fébrilité, le déclanchement. — Lorsque l'ennemi sera privé de la liberté de déplacer ses réserves, latéralement, parce qu'il aura partout à offrir la résistance maximum, la situation privilégiée où il s'est trouvé jusqu'ici, avec la liberté de manœuvrer sur ses lignes intérieures, se retournera en faveur des Alliés.

A la veille des grandes journées qui se préparent, il est réconfortant de rappeler les déclarations que le nouveau Président du Conseil a fait entendre à la tribune du Parlement, le jour de son arrivée au pouvoir : « La victoire dépend de l'énergie que nous mettrons à rassembler nos forces et à nous en servir, dans un effort bien concerté et conduit sur tous les fronts avec la même vigueur. Nos effectifs, unis à ceux de nos alliés, sont supérieurs à ceux de nos ennemis ; les moyens matériels, qui nous ont fait cruellement défaut au début de la guerre, *nous permettent aujourd'hui de lutter à armes égales et aussi longtemps qu'il le faudra.* » M. Ribot n'a pu prononcer ces paroles sans être exactement renseigné.

Retenons-en, nous qui sommes dans le rang, que nous sommes prêts, archi-prêts au point de vue matériel et qu'il n'y a plus, aujourd'hui, aucun intérêt à s'obstiner dans une guerre d'usure qui use tout le monde, sans exception, si imposant que puisse être demain le nombre de nos nouveaux alliés.

L'entrée des Etats-Unis dans cette guerre, à nos côtés, est avant tout une victoire morale d'une immense portée. Geste qui suffirait à lui seul à stigmatiser définitivement les procédés de guerre de nos ennemis. J'examinerai, dans une prochaine chronique, les avantages matériels qu'une telle coopération peut nous assurer.

Memento. — De M. A. Lumbroso, directeur de la *Rivista de Roma*, vient de paraître, en Italie, un beau livre, *Il Carteggio di un Vinto* (Lettre d'un vaincu) qu'on ne peut feuilleter sans émotion. Il s'agit de la Corres-

pondance inédite de l'Amiral, le vaincu de Lissa, sur qui fut rejeté tout l'opprobre de la défaite. C'est à l'ordinaire l'un des effets de la justice simpliste et sommaire de l'histoire officielle au lendemain des grands revers qui endeuillent une nation : un coupable unique. Tous les autres se liguent contre lui. M. Lumbroso donne comme préface à ces lettres une étude substantielle sur la bataille de Lissa, qu'il tire définitivement de la légende. Poursuivie avec une patience inlassable depuis plusieurs années et accomplie en dépit de mille difficultés, cette œuvre de réparation et de justice mérite toutes les sympathies. Je suis heureux d'avoir l'occasion de la signaler aujourd'hui ; j'y reviendrai, un jour.

JEAN NOREL.

LES JOURNAUX

Profession de foi de l'*Antimerdeux*, journal du front. (s. l. n. d.) — Le Poilu et Bernard Mandin (*Le Poilu*, avril) — *Le Crapouillot* et les croquis de Segonzac et Luc-Albert Moreau.— René Bazin et l'Insomnie (*Echo des Marmites*, février). — Dissociation sur l'idée de Cafard (*Le Progrès Médical*, 7 avril).— Le Tsar a tué le Kaiser (*La Griffe*, 20 avril). — Un hymne à l'Amérique par une Amazone américaine... et française (*New-York Herald*, 26 avril).

Voici un nouveau journal du front, qui n'a pas peur des mots, puisqu'il s'intitule **L'Antimerdeux**. Pardonnez-moi, chers lecteurs, dit-il, dans sa Profession de foi, « le nom quelque peu prétentieux que l'on m'a choisi » :

J'ai été baptisé ainsi parce que je dois, sans fléchir, lutter contre l'envahissement de la merde. C'est là un but que mes confrères provinciaux et métropolitains ne me pardonneront pas, eux qui de tout temps n'ont cessé de souiller ta face naïve et bonne, ô peuple français. Sans prétention on n'arrive à rien.

... Je veux vous découvrir et ce que vous êtes et ce vers quoi vous tendez et ce que vous devez vouloir. Soldats, il est temps que vous sachiez pourquoi vous vous trouvez ici, pourquoi vous y devez demeurer jusqu'au bout, et pourquoi, ayant atteint ce bout, il vous appartiendra d'ouvrir un combat encore plus formidable, car je vais vous préparer à de grandes choses, car vous seuls pouvez accomplir ces grandes choses.

Tous vous attendez peut-être à ce que je sollicite votre appui en vue d'un coup d'État qui servirait un homme ou un système. Erreur. Point tout à fait cependant, car j'ambitionne de vous amener à faire un coup d'état sur vous-mêmes. Pour le reste nous verrons après.

Suivez-moi donc. Je replace sur cette table les valeurs *humanité, égalité, justice, liberté, droit, bonheur, vertu, civilisation*, etc., etc., afin que vous les puissiez soupeser à nouveau, car vos aïeux furent volés au jour de la première estimation et vous portez en naissant non seulement le préjudice de ce vol, mais un penchant à vous faire voler davantage.

Je suis certain que vous m'écouterez. Ces colonnes ne sont pas consacrées à la culture du poirisme ; elles sont consacrées à la défense de vos intérêts et des intérêts de *votre race*. Vous vous apercevrez que jamais on ne vous a parlé avec autant de franchise.

Je vous apprendrai à voir clair entre les lettres qui forment les grands

mots dont nous abusent les fornicateurs officiels. Ne craignez pas de mal faire en me lisant au grand jour; bien au contraire. Plaise au ciel que vos chefs s'élèvent eux-mêmes sur la plante des pieds pour surprendre ce que je vous dévoile. Ils verront vite que le grand but qu'ils poursuivent, je le poursuis dans un plan supérieur, celui de l'esprit.

Le ton de gravité, d'indignation et de certitude dans l'avenir de notre race que marquent ces lignes mérite que l'on suive avec un vif intérêt cette publication imprimée ou plus exactement polycopiée sous les obus.

Je trouve encore, dans ce même premier numéro, un *Salut à la Presse* qui est un acte d'accusation d'une singulière virulence. Et puis une page intitulée *Paraphrase sur le viol*, qui est d'une émouvante beauté.

... Mon cri, à moi, n'est pas un cri de souffrance, c'est un cri de rage Je ne demande pas justice, j'appelle la vengeance. Je ne m'en réfère pas. au passé, je veux reprendre le dessus, écraser et m'étendre. Je ne suis pas le Droit qui se défend, je suis la vie qui se réveille, la vie qui reprend, la vie qui attaque, la vraie vie.

. . . .

En vérité, je te le dis : celui qui, comme nous, ne crie pas « guerre à mort » mérite qu'on lui arrache une langue dont il n'a que faire.

Un autre article s'intitule la Victoire :

... Elle est comme une jeune fille que l'on voudrait marier à un vieillard Celui-ci s'avance, le Code en main, armé de tous ses droits. Hélas! l'amant surgit, enlève la belle et plante là notre vieillard, les pieds dans ses pantoufles, pétrifié d'indignation.

La Victoire est une fille rebelle.Elle ne se livre qu'à celui qui la viole... Nous voulions appliquer des règles que nous avions été les seuls à formuler. Tout est là. Nous, le peuple libre, nous nous empêtrons dans la servitude, et nous tirons gloire de ce fâcheux état. D'ailleurs, si par malheur nous étions vaincus, nous ne serions pas embarrassés, nous mépriserions la Victoire. Ne nous a-t-on pas enseigné à la mépriser, à la couvrir de ridicule, à la métamorphoser en bluff lorsqu'elle nous tournerait casaque? Ne nous a-t-on pas appris à mépriser l'adversaire avant de nous apprendre à le combattre?

Soyez certains, chers camarades, que nos immondes journalistes et nos gouvernants effrontés quoique sans hardiesse, ayant mis de côté leurs gros sous, nous diraient alors : « Honte à ces nouveaux maîtres qui ont mené le combat en dehors des rites si reposants prescrits par nos respectables aïeux. Et ils s'en iraient jouir de leurs rentes de l'autre côté de l'Océan, vous laissant le soin de payer les impôts et de solder la contribution de guerre. Et ils dormiraient d'un sommeil égal, non troublé par le remords : il ne nous auraient fait casser la gueule, et ils n'auraient perdu la Patrie que pour l'amour du Droit ! !

O soldats, désavouez les desseins de ces meneurs stupides ou infâmes. Dites que vous ne vous battez pas davantage pour la possession des clefs de

saint Pierre que pour sauvegarder l'honneur de la Serbie, que pour défendre une civilisation corrompue qui se fiche pas mal de vous. Dites que vous vous battez pour vous-mêmes et vos descendants. Dites que vous vous battez pour que votre race ait une plus grande part de soleil et soit comptée au premier rang sur la terre, car vous prévoyez que vous ferez beaucoup d'enfants, des légitimes et des illégitimes. Dites que vous vous battez pour recueillir les fruits de la Victoire qui sont la richesse matérielle et la prépondérance morale. Dites que vous vous battez parce que, si le monde organisé demande des esclaves, ces esclaves doivent être pris ailleurs que chez nous, ils ne doivent pas être de sang français.

On n'est plus guère habitué à ce ton de vérité, sans métaphores ; mais l'auteur de ces lignes, — une personnalité avec laquelle il faudra compter demain, — s'adresse à des soldats, à des hommes qui n'ont peur ni des mots ni des idées, et qui croient que les idées sont faites pour entrer dans la vie.

J'ai reçu d'autres journaux du front : le **Poilu**, qui publie de très beaux dessins de Naudin, le **Crapouillot**, remarquable par ses croquis de Segonzac et de Luc-Albert Moreau, **l'Echo des Marmites**, dont j'extrais cette formule pour les cas d'insomnie désespérée :

Extrait d'opium (du Codex) 0.05 centigr.

Prose de René Bazin (de l'Académie) XX lignes.

A prendre en deux fois le soir avant de se coucher.

N. B. La prose de René Bazin n'étant pas toxique, on peut élever la dose dans les cas désespérés jusqu'à XL et même L lignes.

Voilà de la bonne thérapeutique, et même de l'excellente critique littéraire.

Comme critique littéraire, je recommande aussi la lecture de **La Griffe**, petit recueil satirique qui ose dire tout haut ce que tout le monde pense tout bas. Mme Vera Straskoff y fait le procès des diplomates et cite cette phrase du philosophe Bertrand Russell : « Ces hommes si distants des véritables besoins et des aspirations réelles des peuples décident de la vie et, pour une querelle de vanité ou de prestige national, poussent des masses humaines à la besogne aveugle de la boucherie. » Mais l'auteur se console, philosophiquement, en songeant que le « Tsar a tué le Kaiser ».

§

C'est du front, encore, que je reçois cette dissociation de l'idée de « Cafard » du Dr Paul Voivenel, qu'a publiée **le Progrès médical** :

LE CAFARD

A la place de mes idées,
Que dans ma coupe j'ai vidées,

A les y noyer résolu,
J'ai dans ma tête une araignée,
A tapisser embesognée,
Ayant longs bras et corps velu

Armand Renaut : *L'araignée.*

Cafard ou araignée, les deux bêtes se valent,— avec une préférence cependant pour l'araignée, dont une touchante histoire de prisonnier nous a montré les dispositions musicales et dont les amours si curieuses ont passionné les philosophes biologistes.

Le malheureux cafard n'a aucune légende dans son passé, ses amours sentent le moisi et la guerre actuelle en fait un triste individu à la solde de nos ennemis.

Il y a quelques jours, dans un groupe d'artillerie où j'avais été invité, j'ai été fait sur le champ chevalier de l'ordre du cafard. Le capitaine X..., commandeur de l'ordre, m'octroya la décoration : un beau cafard en aluminium, ocellé de cuivre, et dont les yeux ronds étaient faits de deux vitraux de la cathédrale de Reims.

J'ai dû jurer sur le grand Cafard de l'ordre que :

1° Je n'avais jamais été vaincu par l'horrifique bête.

2° Que, où que désormais je la trouve, je la poursuivrai par tous les moyens, — fussent-ils boches, — jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Le cafard est, en effet, à l'esprit du soldat ce qu'il est aux vieilles murailles.

C'est une des rares choses d'étiologie indiscutablement guerrière que l'on connaisse en psychiatrie.

La guerre le crée de toutes pièces alors qu'elle ne crée aucune vésanie nouvelle et qu'elle sert simplement de cause occasionnelle aux psychoses classiques.

Quelques psychiatres jeunes — ou un peu amateurs — ont bien donné des noms modern-style à des confusions mentales observées chez des poilus, mais si, alléché, vous entriez dans l'article pour en vérifier la nouveauté, vous vous apercevriez que, comme dans les banquets, derrière le nom poétique du menu, se cachent le vulgaire bifteck ou le prosaïque ragoût aux pommes.

En revanche, l'*état de guerre*, — non pas la crise paroxystique qu'est la bataille, — donne lieu au syndrome bien spécial, résumé par les poilus dans le mot imagé de *cafard*, aussi exact comme nom que comme adjectif.

Cela vous prend insidieusement, se cache hypocritement sous une façade physique très présentable.

La série continue des petits chocs émotifs vide le système nerveux sans qu'il soit nécessaire qu'il y ait eu des combats ou des alertes.

Tous ceux qui ont vécu dans des régiments d'infanterie ayant tenu longtemps les tranchées, ont constaté que la vie de première ligne, — même dans le plus calme des secteurs, — fatigue et use l'organisme psychique.

Les centres nerveux sont en effet les dépositaires de l'énergie vitale. C'est le système nerveux qui *éclaire* en quelque sorte nos muscles.

C'est lui qui est le premier *épuisé*. Lagrange a comparé l'homme qui travaille à une machine actionnée par l'électricité. Cette comparaison

exacte nous permet de ne pas insister sur la nécessité qu'il y a à ne pas déduire la tonalité nerveuse d'un organisme de son aspect extérieur.

Le public se fait une illusion, d'autant plus difficile à détruire *qu'elle tranquillise sans égoisme.*

Le soldat ne va pas à l'arrière sans qu'on ne l'excède de félicitations sur sa bonne mine. Le premier clerc de notaire de la place, le chef de rayon du magasin de nouveautés, le secrétaire d'Etat-Major de la Région, le bon bourgeois qui se plaint de la fermeture précoce des cafés, s'extasient sur sa figure pleine, avec une abondance dont le manque de tact ne va pas sans énerver le poilu.

— « Ah ! quelle bonne mine, mon cher ! Le bien que cela vous fait, cette vie de tranchées ! Ah ! Le grand air ! Il n'y a que ça. »

Et, votre interlocuteur, après s'être — tel Tartarin, dont tous les hommes sont les collatéraux — persuadé que « cette vie des tranchées » lui manque réellement, l'estomac lesté d'un « mazagran » parfumé et l'esprit libéré par la manille facile ou le bridge distingué, va se glisser patriotiquement dans son lit enrichi d'une bouillotte et préalablement réchauffé par un « moine » qui n'a rien de frère Jean des Entomeures.

Bienheureux le poilu, quand, avec cet égoïsme naïf qu'on rencontre à tout instant, le « civil » ou le « militaire » ne démontre pas au « soldat » que la vie du *pays* est intenable, qu'il est lui-même exténué de travail et que le surmenage le tuera plus sûrement que là-bas les crapouillots, les obus et les balles ne tueront le soldat.

En réalité, dans les périodes un peu longues de vie aux tranchées de première ligne, le soldat et l'officier, sous une façade physique d'une tenue superbe, voient leur système nerveux peu à peu s'effilocher sous la succession des petites émotions continuellement répétées.

Il se crée insensiblement un état de dépression qu'on peut différencier nettement d'une neurasthénie commune, en ce sens que *c'est un état plutôt psychique que neuro-organique.*

D'avoir vécu, en 1914-15-16, la vie du bataillon d'infanterie, nous nous croyons autorisé à dire que c'est là un accident de guerre *créé* par la guerre.

Il serait curieux de rechercher des exemples de cette neurasthénie psychique dans la guerre précédente. Et peut-être pourrait-on poser la question aux curieux de l'*Intermédiaire des chercheurs.* Il était bon de noter au passage ces observations d'un jeune maître de la psychiatrie qui a pu étudier sur lui-même les attaques de l'horrible bête, sans avoir jamais été vaincu par elle.

§

L'Amérique est entrée dans la noble coalition. Comment la saluer mieux que par cet hymne d'*une Amazone Américaine*, que publie le *New-York Herald :*

Pacifistes ! La paix a levé sa main nue
Pour repousser le meurtre — il est temps qu'elle tue.
— Il n'est pas vrai, Caïn, que ton frère soit mort,
Car, n'avons-nous pas vu dans plus d'un « civil war »

Qu'Abel toujours renaît et fort du droit décide
Si Caïn doit périr de son coup fratricide. —
Sans merci, ce combat est pur comme l'acier.
Qu'il nous fût dur d'attendre un ordre justicier!
Attendre le moment, attendre quand on aime !
Notre siècle a porté plus d'un lourd diadème.
— Le testament est fait, président de nos lois. —
Pire que « dix fléaux » le règne de tels rois !
Pareil à l'océan le sang des peuples bouge,
Son flux monte à nouveau. Craignez cette mer rouge !

Vous avez mal joué des pouvoirs infinis...
Des provinces de France à nos Etats-Unis
Monte un cri de révolte, — un grand cri de naguère :
Pour qui veut rester libre, un seul moyen : la Guerre.
— La guerre défensive immolant l'agresseur
Nous allie à jamais, démocratique sœur !
La tyrannie abjecte et pourrie en ses moelles
Chancelle — et tous les cieux arborent nos étoiles!

Que ma race athlétique affronte le vieux sport
Chéri des nations : jeu d'armes — jeu de mort.
En unissant la voix des canons aux cantiques,
De l'enfer sous-marin libérons l'Atlantique.
Aux armes, citoyens des pays d'outre-mer !
Et délivrez les flots plus dangereux que l'air.
Que la croisade ailée annonce la victoire.
La face illuminée et serrant leur mâchoire,
Des hommes de chez nous sont déjà dans vos rangs.
— Atavique mélange, orgueil de notre sang,
Volontaires virils et l'âme décidée,
Ils sont venus mourir pour une même idée :
Tuer la guerre avant de croire aux temps meilleurs.
Qu'ils fassent triompher l'union des couleurs.

La patrie est un sol que trop de sang abreuve.
Donc pour n'en plus répandre après la grande épreuve,
Républiques, ouvrez à cent peuples amis
Vos frontières, vos ports, désarmez l'Insoumis.

Français qu'on voulait vaincre, en vous tout recommence.
D'avoir bu votre sang, héroïque semence,
La terre est terre sainte, ô petits soldats bleus,
Sous vos croix, inconnus, morts pourtant comme Dieu !
Que la paix soit au monde après la délivrance.
Sauvons ce cœur sacré de l'univers ; la France.

Ces vers cornéliens sont signés des initiales N. C. B. sous lesquelles se cache trop discrètement notre Amazone amie et maintenant alliée : Miss Nathalie Clifford-Sainey. A l'appel émouvant du Président Wilson, l'Amazone a laissé le champ de violettes où elle *éparpillait* ses ironies, et s'est armée de l'arc sacré, pour lancer à l'ennemie cette flèche de noble style.

R. DE BURY.

THÉATRE

Théâtre-Antoine : *Le Marchand de Venise*, de William Shakespeare. Adaptation de M. Lucien Nepoty.

Shakespeare expie-t-il son manque total de respect pour la propriété littéraire d'autrui ? Tout semble le prouver. Car si le grand Will,

par le privilège que lui conférait son génie, a utilisé, refondu, ranimé ce qui lui paraissait digne d'être pillé dans les productions de ses précurseurs ou contemporains, son œuvre, à lui, a subi à son tour les pires mutilations et d'inconcevables bouleversements. C'est à croire que tout se pèse en ce monde. Des médiocrités d'autrefois ayant souffert de la grandeur de Shakespeare, ce sont d'autres médiocrités qui se chargent en des temps plus rapprochés de se venger de l'ancien affront. Et ceci est un touchant exemple de solidarité entre nullités, non pas d'une même époque, mais de tous les âges.

Je ne pense pas particulièrement, en brossant cette courte préface, à l'adaptation du *Marchand de Venise* par M. Lucien Nepoty, adaptation que M. Gémier a eu l'idée de monter tout récemment au Théâtre-Antoine pour commémorer le 301e anniversaire de Shakespeare. Je pense à toutes les adaptations d'œuvres shakespeariennes à la fois et dont pas une ne peut rivaliser avec le texte original. Après cette condamnation collective, rien ne m'empêche plus de reconnaître que l'adaptation du *Marchand de Venise* par M. Lucien Nepoty n'est pas des plus mauvaises, qu'elle est même passable par moments et qu'elle est vraiment parfaite chaque fois qu'elle se contente d'être une version fidèle et colorée... Car il y a aussi du Shakespeare dans le *Marchand de Venise* de M. Nepoty. Il y en a sûrement et on peut évaluer la dose jusqu'à près de 60 o/o. Quant au reste, ce n'est qu'une sorte de « à la manière de... » ou, si vous aimez mieux, c'est encore du Shakespeare, mais écrit par un Shakespeare qui aurait pris des leçons particulières chez M. Nepoty. Au deuxième acte par exemple, c'est de la bouche du jeune vénitien Solanio que nous apprenons, d'après le texte, quelle tête fit Shylock au su de l'enlèvement de Iessica, sa fille.

SOLANIO. — Je n'ai jamais vu une colère confuse, étrange, violente, variable, comme celle que le Juif faisait éclater dans les rues : *Ma fille ! — O mes ducats ! — O ma fille ! Enfuie avec un chrétien ! — O mes ducats chrétiens ! Justice ! La loi ! Mes ducats et ma fille !* etc.

Au Théâtre-Antoine les choses se sont passées un petit peu différemment. Ce n'est plus Solanio qui rapporte les paroles de Shylock, mais c'est bien Shylock lui-même qui dit tout ce qu'il a à dire. Au point de vue ficelle, la version de M. Nepoty est plus habile que la scène originale. Mais au point de vue de la beauté intrinsèque du drame dans son ensemble, n'est-il peut-être pas inutile de nous faire éprouver un sentiment de commisération aussi marqué pour Shylock ? Quand on nous répète : Shylock a fait ceci ou cela en constatant que sa fille l'avait abandonné, nous nous sentons un petit peu émus et nous passons outre. Mais quand nous avons vu Shylock en personne, pleurer, hurler, se tordre de douleur, le Juif devient à nos yeux presque sympathique et nous sommes enclins à excuser sa

haine contre le chrétien. Et ceci, croyons-nous, n'était pas absolument, d'après l'évolution du drame, dans l'intention de Shakespeare.

Evidemment la transposition tentée par M. Nepoty à la fin du deuxième acte nous offre une occasion de plus d'admirer le jeu de M. Gémier. Mais est-ce vraiment une raison suffisante pour traiter quelque peu cavalièrement un chef-d'œuvre? Obéissant à une préoccupation analogue M. Nepoty a également modifié la fin du dernier acte. Shylock-Gémier arrive sur la scène on ne sait pas pourquoi et crie, d'une manière d'ailleurs déchirante : « Jessica ! Jessica ! » Un de mes voisins chuchotait : « C'est pour qu'on applaudisse encore Gémier !... » Je veux croire que ce n'est pas du tout cela et qu'il s'agit simplement d'un excès de népotisme.

J'ai dit plus haut qu'il y a près de 60 o/o de Shakespeare dans la nouvelle adaptation du *Marchand de Venise*. Comme on ne joue que rarement des pièces shakespeariennes, même adaptées, et qu'on ne trouve même pas 1 o/o de génie dramatique dans les pièces qu'on nous invite à voir habituellement, la représentation du *Marchand de Venise* peut être qualifiée d'exceptionnelle. D'ailleurs l'ensemble du jeu est impressionnant. Gémier s'affirme réellement grand acteur, et Mme Andrée Megard est aussi divine que Portia, c'est-à-dire un petit peu plus que Mme Bartet. Et puis, il y a cet aménagement de la scène qui fait qu'elle n'est plus qu'un prolongement de la salle ou enfin qu'il n'y a qu'une salle où acteurs et spectateurs se mêlent à l'envi. Les acteurs entrent par les portes destinées habituellement au public et on ne peut imaginer rien de plus grouillant que la scène du tribunal exécutée d'après cette conception ingénieuse de M. Gémier.

Des fragments d'ancienne musique anglaise, adroitement intercalée, réveillent les facultés de rêverie du public. Et malgré l'arbitraire de l'adaptation et le poncif de certains décors, la représentation du *Marchand de Venise* est un enchantement, quand même... On en jouit au cours du spectacle et c'est à la réflexion seulement qu'on trouve que cela aurait pu être beaucoup mieux.

INTÉRIM.

MUSIQUE

Le « Mur » de M. Saint-Saëns. — M. Saint-Saëns persévère, et même en voyage. Il envoya récemment de Rome au *Gaulois* un article que ce vénérable journal « s'est fait un honneur de publier ». On sait que les articles de M. Saint-Saëns défient désormais et depuis pas mal de temps toute analyse, car il s'y contredit généralement toutes les dix lignes et d'un bout à l'autre ; ce qui n'a d'ailleurs pas grande importance. Dans celui-ci, intitulé *le Mur*, il est, en effet, question d'un mur qui, outre « les marchandises, jouets, meubles,

littérature et philosophie » d'outre-Rhin, doit empêcher dorénavant et à jamais « la musique allemande » de parvenir jusqu'à nous. M. Saint-Saëns semble proscrire ici, comme on voit, « Haydn, Mozart, Beethoven et Weber », qu'il acceptait naguère. Il déclare même à présent : « On a bien essayé de faire croire que Beethoven n'était pas Allemand, sous prétexte que son grand-père était Hollandais ! » Bref, son ostracisme aujourd'hui apparaît plus intransigeant et, sinon absolu, du moins presque. Il a l'air de le baser, autant qu'on peut comprendre, sur les actes de barbarie inutile et de vandalisme stupide auxquels se sont livrés nos ennemis. M. Saint-Saëns serait bien aimable de dire en quoi les Allemands seraient vexés et pâtiraient de ce qu'on ne jouerait plus chez nous de la musique tombée pour la plupart, y compris celle de Wagner, dans le domaine public, et sur l'exécution de laquelle ils n'ont par conséquent plus un centime à percevoir. Mais, avant tout, M. Saint-Saëns mélange des choses qui n'ont aucun rapport. Ce que les Allemands ont fait et font chez nous et ailleurs, on le leur rendra, du moins il faut l'espérer ; et on devra le leur rendre aussi froidement qu'exactement. Il n'est pas de plus juste loi que celle du talion. On conçoit que des cerveaux imbus de religiosité spiritualiste, qui les induit à croire au libre arbitre, répugnent à ce qu'ils qualifient des représailles, et préfèrent ramener leurs frères égarés par de bonnes paroles et des exemples généreux ; encore qu'ils méconnaissent illogiquement là un expédient de « détermination » véritable, quoique d'efficacité aléatoire parce que moins puissant que les motifs qu'il veut combattre. On s'explique, d'autre part, aisément que les esprits religieux se refusent à « punir » des actes que les coupables ne pouvaient pas ne point commettre, puisque ces actes étaient connus de toute éternité, permis ou ordonnés d'avance, par un Dieu tout-puissant, omniscient et prescient de tout avenir. Mais la loi du talion ne croit pas plus en Dieu qu'au libre arbitre : elle est tout simplement *déterministe*. Elle estime que tout effet est « déterminé » par une cause et, afin d'éviter les effets regrettables, elle décide et prononce : « Ce que tu as fait à autrui, on va te le faire à toi-même. Ce n'est pas plus un châtiment qu'une vengeance, mais uniquement une démonstration expérimentale et un argument préventif destinés à « déterminer » chez soi une volition qui t'enlève l'envie de recommencer ». C'est évidemment le langage que nous aurons à tenir à l'Allemagne (*16 lignes censurées*). Tout cela est équitable et logique. Le plus noble attribut de la justice est de rendre et distribuer à chacun strictement selon ses œuvres. A l'agression perlée d'une « guerre scientifique », il convient que corresponde une « justice scientifique » ; c'est bien le moins. Mais la loi du talion a une portée plus profonde. Elle incarne vraiment la Justice idéale,

ignorante de responsabilité comme de personnalité même, épurée de pénalité et de vindicte. Elle est un poids indifférent qui égalise les plateaux et fixe le fléau de la balance. Car ce qu'on a baptisé « morale » est du ressort de l'esthétique et pas d'un autre. Il n'y a ni bien ni mal, mais rien que beauté ou laideur. Ce qu'on nomme « justice » est une nécessité d'harmonieux équilibre, de symétrie apollinienne. On est blessé de ce qu'on ressent « injuste » comme d'une discordance qui appelle un redressement, une conclusion de consonance réparatrice. La chimère d'une autre vie est née de ce sentiment *esthétique*. Mais les religions ont fait couler dans celle-ci plus de sang et de larmes qu'elles n'y ont allégé de douleurs, et leurs « sanctions » arbitraires demeurent dévolues au « grand peut-être » où Rabelais mourant s'en allait ironique. Leurs promesses illusoires ne leurrent que d'un insuffisant simulacre. La loi du talion réalise dès en ce monde — et c'est plus sûr et mieux — le geste qui restaure l'eurythmie nécessaire. Aussi doit-il être accompli sereinement, sans haine, avec une implacable et pieuse gravité, comme un rite en l'honneur du dieu à l'arc d'argent, à l'auréole de lumière, qui préside à l'infuse harmonie de la forme parfaite et à la rythmopée des justes proportions. M. Saint-Saëns a donc bien tort de se fâcher. Les récriminations et jérémiades n'atteignent que ceux qui s'y abaissent. Quant à, pendant comme après cette guerre, nous dépouiller nous-mêmes et nous priver des bénéfices de l'intelligence, de la science et de l'art allemands ; renoncer gratuitement à la jouissance et au profit de chefs-d'œuvre, voire à la curiosité d'attrayants ouvrages, dont les auteurs sont morts et enterrés ou même aussi vivants, ce n'est plus que niaiserie ou petitesse. M. Saint-Saëns souhaiterait-il qu'on supprimât la radiographie dans nos ambulances à cause de Rœntgen ? Qu'on verse à MM. Strauss, Schœnberg, Bartok et Kodaly les tantièmes auxquels ils ont droit. Il est juste de payer ce qu'on reçoit, bon, mauvais ou pire, et en monnaie corrélative.

M. Saint-Saëns, d'ailleurs, — toujours autant qu'on peut comprendre, — tolère et prescrit même dans son « mur » des « fissures » à l'usage de ceux des Teutons auxquels il conserve inébranlablement sa tendresse. Le premier qu'il désigne est encore Meyerbeer, car M. Saint-Saëns est entêté. Il s'irrite et se scandalise qu'on « n'en veuille pas » chez nous, et il s'écrie en soulignant lui-même :

Et savez-vous qui a commencé, il y a longtemps déjà, la guerre contre Meyerbeer ? Robert Schumann. Il lui reprochait d'être Italien, d'être Français, *de ne pas être Allemand*.

Mais M. Saint-Saëns se trompe. Schumann savait fort bien que Meyerbeer était un Berlinois, et il nous a laissé, dans le deuxième

volume de ses écrits sur la musique, une critique des *Huguenots* d'une impartialité qui paraît aujourd'hui indulgente à l'excès. Néanmoins, malgré le talent qu'il accordait à Meyerbeer, son art le dégoûtait invinciblement. Il lui reprochait son esbroufe, son insincérité instinctive et aussi, en effet, son exploitation artificielle et truquée des styles italien, français et allemand. Et il n'y a plus guère actuellement parmi les musiciens que M. Saint-Saëns qui soit d'un autre avis. Le second de ses benjamins est Mendelssohn, naturellement, duquel il proclame les œuvres « aussi peu allemandes que possible ». Voilà qui fera certes loucher, au Walhall wotanien où doctement il siègent, sans doute aucun, les spectres de Brahms, de Reinecke, de Max Bruch, de Reger et de « M. le Professeur Joachim », c'est-à dire la crême de l'école mendelssohnienne, sans compter le grouillant fretin de la *Kapellmeister-Musik*. M. Saint-Saëns en a vraiment de bonnes. Lui dont c'est le dada, il oublie cependant ou néglige, à moins que peut-être il ne cèle, l'aversion de Mendelssohn pour tout ce qui était Français, laquelle fut infiniment plus profonde que l'animosité superficielle de Wagner entraîné, en réalité, vers nous par une attirance inconsciente et toujours déçue. Mendelssohn comprenait si peu notre art et notre génie national que, étant notre hôte en pleine effervescence romantique, il écrivait de Paris : « Je me réjouis de rentrer en Allemagne, dans un pays où vivent des gens qui savent ce que c'est que l'art, qui ne louent et n'admirent, ni surtout ne jugent, mais créent ». Ceci aux alentours de 1830 ! Par contre, Schumann, lui, vers la même époque, admirait et défendait Berlioz. Enfin M. Saint-Saëns nous révèle un secret :

Savez-vous pourquoi Mendelssohn est à l'index? Uniquement pour ceci, qu'il y a quelques ressemblances entre certains passages de ses œuvres et d'autres qui se rencontrent dans les ouvrages de Richard Wagner, et qu'on ne veut pas que le public s'en aperçoive.

En vérité, M. Saint-Saëns a des trouvailles originales. On joue de moins en moins du Mendelssohn très probablement parce que son art néo-classique indiffère de plus en plus les musiciens et mélomanes. C'est et sera pareillement le sort de M. Saint-Saëns, comme il advint à tous les épigones. Il y a en tout et pour tout dans l'œuvre de Wagner deux passages rappelant Mendelssohn. L'un d'eux est un thème de *la Valkyrie* que les commentateurs ont étiqueté « la Mort », qui apparaît au moment de l'annonciation fatale de Brunhilde à Siegmund et reproduit, en effet, mais sur des harmonies différentes, la mélodie des trois premières mesures de la *Symphonie écossaise*. Il y a là évidemment, sinon peut-être réminiscence, à tout le moins rencontre, dans laquelle toutefois Wagner n'aurait guère à souffrir de la comparaison si on songeait à la faire. Mais ce fragment de mélodie subit chez lui une transfiguration si

complète et splendide que, même pour les connaisseurs, l'évocation du prétendu modèle est impossible. Pour mon humble part, quoique dûment averti, j'avoue que jamais à la représentation ou en jouant cette phrase au piano le souvenir de Mendelssohn ne me hanta. L'autre passage est celui qui ressemble au début de l'Ouverture de *Mélusine*. Mais ici, il n'y a nullement réminiscence. Chez Mendelssohn, ce dessin ondulant a un caractère autonome et nettement thématique; il est l'exorde d'un thème dont la suite et la péroraison se développent subséquement dans une indissoluble cohérence; tandis que, chez Wagner, il n'est qu'une variation, par ses harmoniques naturels, du motif symbolisant *le Rhin* dès la première mesure de la Tétralogie. En revanche, on pourrait beaucoup mieux accuser Mendelssohn d'avoir chipé cette inspiration à Bach, qui en est le vrai propriétaire et l'emploie thématiquement lui aussi tout au long, textuelle et réitérée, à partir de la soixante-deuxième mesure du dernier mouvement de la sonate en trio de *l'Offrande musicale*. S'il y eut réminiscence ou plagiat, en l'espèce, ce serait assurément du fait de Mendelssohn dont l'ombre, en l'occurrence, doit se murmurer *in petto* : « Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami. » M. Saint-Saëns est un ami terrible. Enfin M. Saint-Saëns termine en rompant une troisième lance en faveur... du *compositeur* Rubinstein, sans qu'on puisse deviner ce que ce pianiste bessarabien vient faire à propos d'un « mur » de protectionnisme antiteutonique :

Rubinstein trouvait les opéras de Wagner ennuyeux et avait l'imprudence de le dire à tout venant. Il l'a payé cher : on n'a pas le droit d'exécuter ses œuvres. On prétend qu'elles ne sont pas russes, mais allemandes, tandis qu'elles sont essentiellement russes et rien autre.

Il n'est pas étonnant que la musique de Wagner ennuyât Rubinstein, s'il trouvait la sienne amusante et intéressante. Mais il était le seul, à bien peu près, avec M. Saint-Saëns. Et où celui-ci a-t-il pêché qu'on « n'a pas le droit d'exécuter les œuvres » de Rubinstein ? Si, on en a le droit ; seulement on n'en use pas, et personne ne s'en plaint — et tout le monde se plaindrait du contraire — sauf M. Saint Saëns. Rubinstein était Russe par la naissance ; quant à sa musique elle est certainement allemande si celle de Mendelssohn est allemande, et celle de Mendelssohn est russe si la musique de Rubinstein est russe. Toutes deux sont de la même et néo-classique farine, encore que celle de Mendelssohn en soit de la fleur extra-fine auprès de l'autre. A lire les cocasseries qu'écrit M. Saint-Saëns, on finit par se demander s'il ne se paie pas tout bonnement la bobine de son public. Se figure-t-il vraiment que les gens sont si bêtes que ça ? Quoi qu'il en soit, on ne peut guère, en la circonstance, ne pas remarquer une particularité assez curieuse : c'est que les personnages pour lesquels M. Saint-Saëns réclame avec tant d'ardeur furent tous

trois de confession ou d'origine hébraïque. Cette coïncidence remet irrésistiblement en mémoire la « lettre piquante » que *Paris-Midi* reçut et publia jadis et que voici :

Monsieur,

Votre écho « X... contre Bach », est bien amusant, mais il a besoin d'être complété de ceci :

Avant de devenir Français, X... était compatriote de Bach. Le vrai nom de X... est K..n, dont il a fait un gentil prénom : C.....e, (ce qui l'oblige sans doute à des imprécations continuelles). Son nom actuel est tiré d'un village de la Seine-Inférieure où il a possédé une propriété.

Mais ce qui est encore plus drôle, c'est de voir X... reprocher à Z... de vouloir introduire une musique de protestant dans une église, et lui proposer sa musique à lui, X... Or, si Bach était protestant, il n'en était pas moins chrétien, tandis que X.., lui, n'est ni catholique ni protestant : il est d'une autre confession.

Le septième jour de sa naissance, X... a dû, comme tous ses coreligionnaires, subir la ... censure à l'endroit que vous savez. Si une bonne fée avait eu l'idée de retourner le petit X... au moment de l'opération et de présenter au ... censeur le bout de la langue au lieu de l'autre bout, on n'aurait pas aujourd'hui à enregistrer toutes les sottises débitées depuis dix-huit mois.

Salutations empressées.

Y

Coreligionnaire de X... et admirateur de sa musique.

Et *Paris-Midi* ajoutait l'observation suivante :

Il serait regrettable de ne pas préciser. Voici : K..n, c'est, tout germaniquement, Kohn. Quant au village de la Seine-Inférieure où ledit Kohn a possédé une propriété, il s'appelle Saint-Saëns.

M. Saint-Saëns n'a jamais démenti ces assertions pittoresques, ce qui ne prouve pas qu'elles soient l'expression de la vérité absolue. Si je les réimprime aujourd'hui, c'est d'abord que, M. Saint-Saëns n'ayant point protesté, leur publication semble lui avoir été au moins indifférente ; ensuite que, M. Saint-Saëns étant coutumier des ragots, racontant tranquillement, entre autres, dans sa *Germanophilie*, que « Pasdeloup était d'origine allemande, à ce qu'on lui a dit », il ne saurait trouver incongru qu'on agisse de même à son égard en rapportant un « on dit » qui le concerne ; enfin parce que cette « lettre piquante » contient à tout le moins une part de vérité. Il est de fait, selon le mot d'un israëlite de mes amis, que M. Saint-Saëns a pris avec l'âge « une bonne tête de youpin », et pour cause. Il n'est pas douteux que, par le côté paternel, M. Saint-Saëns ne se rattache à la descendance d'Abraham et de Jacob. Le relater, ce n'est certes aucunement l'en vitupérer, loin de là. Mais, si cette affinité raciale intervenait peut-être inconsciemment dans l'incoërcible affection qu'il voue aux trois musiciens sus-

nommés, il en est un autre qui aurait quelque droit à y participer. Wagner, en effet, fut très vraisemblablement dans le cas de M. Saint-Saëns. Il n'était pas le fils du greffier de police dont il porta le nom et qui mourut six mois jour pour jour après sa naissance ; il n'était pas le rejeton de l'honnête lignée de maîtres d'école allemands qu'énumère complaisamment son biographe Glasenapp. Richard Wagner fut un enfant de l'amour. Son véritable père était Geyer, jeune homme alors de trente-deux ans, beau, sympathique, enthousiaste et talentueux, peintre, acteur et même auteur dramatique, qui devint le second mari de sa mère, née Rosina Bertz, peu de mois après la mort du premier. On en possède de Richard l'aveu à peine déguisé dans une lettre à sa sœur cadette Cécile, fille, elle, légitime dudit Ludwig Geyer et de la veuve de Karl-Friedrich-Wilhelm Wagner, et sa ressemblance frappante avec Geyer et Cécile en constituerait à soi seule un témoignage irrécusable. Or, certains ont avancé que ce Geyer était d'origine sémitique, opinion que confirmerait volontiers, non seulement son nom et sa physionomie, mais aussi, et non moins fortement, la personnalité et l'œuvre de Wagner lui-même. Il y a, en effet, quelque chose d'oriental dans la musique de Wagner, quelque chose, pour parler comme M. Saint-Saëns, « d'aussi peu allemand que possible » en dépit de ses germanismes. Il en émane une volupté subtile et capiteuse, et comme des effluves d'encens, de myrrhe et de santal. L'humanité s'y revêt d'une pourpre éclatante et constellée de gemmes. Les métaphores de ce genre, à son endroit, naissent spontanément sous la plume. Par ailleurs, la sensualité propre de Wagner, son goût pour un luxe violent, asiatique, sa vie nomade, sa combativité, son besoin de discuter, de convaincre, sa ténacité indomptable, sont des traits évidents de sémitisme congénital, — et dont plusieurs précisément lui sont communs avec M. Saint-Saëns. Le concept de « race » s'est tendancieusement obscurci avec l'enchevêtrement graduel des peuples. S'il peut sembler pourtant licite de se servir du terme, c'est assurément à l'égard des deux groupes ethniques dénommés, l'un indo européen ou « aryen » et l'autre « sémite », car leur origine distincte et leur primitive évolution longtemps séparées sont démontrées péremptoirement par deux familles de langues dont les racines, issues des onomatopées primordiales, s'avèrent irréductibles à une souche unique. Ces deux familles de langues, en outre, ont seules abouti à la « flexion », c'est-à-dire à la possibilité de modifier la forme de la racine pour exprimer une certaine modification du sens, encore que la flexion aryenne soit plus souple et plus féconde que la sémitique. La préexcellence des langues à flexion sur les langues isolantes et agglutinantes implique la supériorité des races aryenne et sémitique sur toutes les autres branches du tronc humain. Il apparaît donc

naturel et très scientifiquement logique que le croisement heureux de ces deux races supérieures puisse être idoine à la production d'individus remarquablement doués, favorisés de facultés exceptionnelles, grâce à l'hérédité plus complexe de sensations acquises plus diverses et plus nombreuses parce qu'additionnées. Un pareil croisement nous valut autrefois Montaigne. M. Saint-Saëns en fut jadis lui-même, en somme, un appréciable résultat. Malheureusement, il ne se consolera sans doute jamais que Wagner s'en atteste le fruit le plus extraordinaire. Il est dommage que Glasenapp, cependant informé, au lieu de la généalogie de Friedrich Wagner ou, du moins, en même temps, ne nous ait point donné celles de Rosina Bertz et de Geyer. Pourquoi donc ne le fit-il pas ? C'est seulement quand on les connaîtra qu'on pourra peut-être évaluer la dose de sang allemand authentique qui coula dans les veines de Richard Wagner. Et, si *Paris-Midi* avait dit vrai, il serait tout de même plutôt drôle qu'il n'y en ait pas eu beaucoup plus que de bile française autochtone dans le foie de M. Saint-Saëns.

JEAN MARNOLD.

LETTRES ALLEMANDES

Arthur Schnitzler : *Doktor Graesler, Badearzt*; Berlin, S. Fischer, M. 3, — Theodor Reik : *Arthur Schnitzler als Psycholog ;* Minden, J. C. C. Bruns, M. 4. — Otto Flake : *Horns Ring ;* Berlin, S. Fischer, M. 3.50.— Annette Kolb : *Briefe einer Deutsch-Franzœsin;* Berlin, Erich Reiss.

M. Arthur Schnitzler est un des rares écrivains de langue allemande que, depuis le début de la guerre, nous n'ayons pas surpris en flagrant délit de pangermanisme. C'est vrai qu'il appartient à l'Autriche. Mais, beaucoup de ses compatriotes, dont nous avions pu vanter naguère la souplesse d'esprit doublée d'un goût très vif pour les choses de l'Occident, se sont mis à la remorque de Berlin, pour prêcher la guerre sainte du germanisme. Le plus connu d'entre eux, M. Hermann Bahr, par une volte-face lamentable, n'a-t-il pas renié tout son passé, en annonçant la fin de cette « Europe de l'esprit » dont il s'était fait pendant vingt-cinq ans le champion? « Bénie soit cette guerre qui nous a délivrés de toutes nos tares héréditaire ! » s'écrie-t-il dans une brochure qui s'intitule *Kriegssegen* et dont Mlle Geneviève Bianquis nous a donné récemment une intéressante analyse (*Grande Revue*, novembre 1916). Il n'y a pas si longtemps que le vieux bohème étalait encore avec complaisance son patriotisme autrichien. « C'est seulement par hasard que nous nous exprimons en allemand », disait Bahr, et il ne voulait rien avoir de commun avec la littérature qui florissait sur les bords de la Sprée. Maintenant il annonce avec grandiloquence que « la Prusse fera l'Europe nouvelle ».

On pourrait citer d'autres exemples de l'abdication autrichienne devant le Moloch prussien. Si Schaukal rime des sonnets pour saluer la « grande époque qui commence », Hugo von Hofmannsthal du moins s'est contenté de prendre les armes pour défendre son pays. De Schnitzler nous ne savons pas grand chose. Il fait probablement son devoir comme médecin-major dans une formation sanitaire. En tous les cas, sa production littéraire est restée pareille à ce qu'elle était avant la guerre. Son dernier roman nous apporte un de ces épisodes de la vie contemporaine, où tout l'intérêt réside dans l'analyse des types qu'il met en présence. Ses héros vivent en dehors des grands événements et la recherche du bonheur individuel est leur seule préoccupation. La peinture de la vie viennoise a fait la réputation solide de M. Arthur Schnitzler. A ses débuts il se plaisait surtout à raconter des histoires d'amour qui se déroulent dans le milieu des grisettes et des fils de famille. Mais les aventures qui agrémentent la vie d'un jeune homme de vingt ans ont moins de saveur, quand elles troublent l'esprit d'un homme de cinquante ans dont les cheveux grisonnent.

Cette fois-ci son héros est précisément un de ces êtres entre deux âges qui a vieilli, tandis que l'auteur lui-même vieillissait. Ses impressions n'ont plus la fraîcheur de la jeunesse et dans ses préoccupations sentimentales il y a quelque chose de douloureusement puéril. L'auteur de **Doktor Graesler, Badearzt** a dû se souvenir avec mélancolie qu'il est aussi le poète de *Liebeleien*. Ce docteur a été pendant vingt ans médecin sur les grands paquebots. Depuis quelques années il fait les stations balnéaires, consciencieusement, méthodiquement, sans y trouver un plaisir particulier, l'hiver dans une île méridionale, l'été dans un petit bain de l'Allemagne du Sud. Une sœur lui tient compagnie pendant ses déplacements. Cette vieille fille se suicide, du reste, dès le premier chapitre du roman et il apprend plus tard par une indiscrétion assez déplaisante, mais dont l'auteur ne semble pas s'être embarrassé, qu'après avoir eu secrètement de nombreux amants, elle s'est décidée à mourir parce qu'elle n'en trouvait plus. Pendant les mois qu'il passe dans sa station estivale, le docteur s'amourache d'une jeune fille installée avec sa famille dans une maison forestière voisine. Le père est un ancien chanteur d'opéra qui s'ennuie de son isolement et Sabine (c'est le nom de la jeune fille) se laisse doucement faire la cour. Comme le vieil épouseur, après quelques semaines de flirt discret, ne se décide pas, elle lui écrit pour « se jeter à sa tête ». Il avait rêvé d'une existence idyllique comme directeur d'un sanatorium qu'il se proposait d'acquérir. Mais l'audace de Sabine le fait hésiter et il part pour sa ville natale, où à peine arrivé il s'engage dans une aventure avec une petite gantière. Comme il soigne en même temps la fillette d'une

voisine, aguichante veuve aux allures assez libre, la gantière prend la scarlatine et en meurt. Nous apprenons ensuite que Sabine, irritée par ses hésitations, se refuse avec fierté, mais qu'il se console en épousant la veuve qui l'accompagnera à sa station hivernale qu'il est précisément temps de rejoindre.

On a vanté la subtilité des analyses psychologiques de l'auteur viennois. M. Theodor Reik a même écrit en 1914 un gros volume sur **Arthur Schnitzler als Psycholog**, où avec une terminologie pédante il s'efforce de démêler les « problèmes » épars dans l'œuvre considérable de l'écrivain. Ici, il n'y a guère de problèmes. Les aventures du bon docteur sont décrites avec humour, mais M. Schnitzler n'est parvenu à expliquer par aucune raison profonde les déterminations qu'il prête à son héros. Il faut dire que le *Docteur Graesler* a paru dans le *Berliner Tageblatt*, ce qui obligeait l'auteur à s'écarter d'un sujet spécifiquement viennois. Mais la complaisance qu'il a mise à s'étendre sur la passade avec la petite marchande de gants montre qu'il n'a pas oublié les histoires un peu légères qui lui valurent ses premiers succès.

§

L'éditeur berlinois de M. Otto Flake a tiré à 10.000 exemplaires le nouveau roman de ce jeune écrivain qui fit ses premières armes à Strasbourg. Au bout de quelques jours à peine un nouveau tirage à 6.000 exemplaires a été nécessaire. **Horns Ring** est donc un gros succès. Une habile publicité présente le roman comme l'image exacte de cette « chasse aux jouissances et aux succès » qui « avec son allure vertigineuse » caractérise les années qui ont précédé la guerre. Voici trois ans déjà que le livre est composé. Peu de semaines après la conclusion abominable de l'affaire de Saverne, l'auteur m'en avait communiqué les épreuves, car le problème alsacien, tel qu'il se présentait alors, y est incidemment soulevé à plusieurs reprises et j'avais cru devoir m'intéresser, non sans un certain scepticisme, à l'effort de l'auteur en vue d'une démocratisation de l'Allemagne. Ayant lu l'*Anneau de Stephane Horn* avec beaucoup d'attention, j'avais trouvé ce livre, malgré son ingéniosité un peu puérile, d'une lecture infiniment agréable. Si je m'en explique facilement le succès auprès d'un public inquiet et désorbité, enclin à admettre l'intervention du surnaturel, tel que je me figure aujourd'hui le public allemand, je n'en avais cependant pas compris alors toute la portée.

C'est la façon dont nos ennemis font la guerre qui fournit la clef du personnage imaginé par M. Otto Flake. Et, en même temps, on s'explique aisément pourquoi tant d'Allemands, d'esprits complètement libres, animés d'une haine instinctive pour la caste militaire, sont entrés de plain-pied dans les desseins abominables de leurs dirigeants. Il y a au fond de tout Allemand un instinct brutal et crapuleux qui

demande à être satisfait. Les plus raffinés mêlent à leur danse du scalp une vague teinture esthétique et tirent de leurs abominations une jouissance intellectuelle. Horn, le héros de M. Flake, alors qu'il est encore simple professeur de collège, trouve un plaisir sadique à décrire devant ses élèves le sac de Constantinople par les Turcs :

La poussée sauvage et irrésistible qui jetait ces hordes de l'Asie mineure en Europe et en Afrique avait quelque chose d'enivrant. A ce moment ma sympathie n'allait pas aux chrétiens assassinés et violés, mais à l'avidité des conquérants (*sic*).

En un autre endroit du livre, le même personnage se monte l'imagination, en songeant à l'invasion des barbares détruisant la civilisation romaine. Il faut souligner que ceci est écrit quelques mois avant la guerre, mais que, par ailleurs, l'une des principales ambitions du héros, dont toutes les sympathies vont à la France, c'est la destruction de l'impérialisme allemand. Il faudrait nous efforcer de discerner ces sentiments contradictoires, pour comprendre comment l'idée de la guerre « fraîche et joyeuse » a accompli tant de ravages dans les cerveaux allemands les mieux équilibrés.

L'intrigue de *Horns Ring* est difficile à résumer en quelques lignes. M. Otto Flake a imaginé de refaire l'*Homme invisible* de Wells et l'intervention d'un homme, doué de pouvoirs extra-humains, dans la marche habituelle du monde lui fournit l'occasion de développer les péripéties qu'il tire de sa féconde imagination. Comment Horn s'approprie l'anneau d'acier qui confère le pouvoir de l'invisibilité, comment il utilise cette faculté nouvelle pour s'approprier la richesse qui confère le pouvoir, c'est ce qui nous est expliqué dans les détails les plus minutieux. L'auteur laisse parler son héros lui-même, qu'il suppose écrivant ses mémoires vers 1945 et les épisodes qui sont relatés se placent en 1916 et 1917. Il en était du moins ainsi dans la première version que j'ai sous les yeux, car il faut supposer que la guerre a fait modifier certaines données avant la publication définitive. M. Flake anticipe sur des événements qui se sont déroulés tout autrement qu'il l'avait prévu. Il met en scène un patriote alsacien qu'il appelle Lucius, et qui, après l'affaire de Saverne, crée un mouvement en faveur de la libération de son pays et agite l'opinion en Allemagne au point que le Reichstag refuse le budget. Avec l'argent de Horn, Lucius fonde une grande revue qui poursuit à la fois le but de démocratiser et de civiliser l'Allemagne. Mais ce n'est là qu'une des tâches à quoi s'emploie le détenteur du mystérieux anneau. Il crée à Berlin un club de grand style, subventionne un magasin de mode et s'efforce de relever le niveau intellectuel et artistique de son pays. Pendant un séjour à Paris, il fait dans les salons d'un sénateur pacifique une conférence sur le rapprochement franco-allemand. Enfin, il mène une vie de luxe et de plaisir, épouse la petite maîtresse qu'il

avait avant de posséder son talisman et en fait une grande dame, sans négliger bien entendu d'autres femmes vers lesquelles vont ses désirs.

Il y a là un tableau assez exact du Berlin moderne avec ses appétits de lucre et de joies faciles. L'Allemagne d'avant la guerre et qui explique la guerre est saisie sur le vif dans toute sa bassesse. Des trucs de roman policier permettent au héros d'acquérir facilement une fortune considérable, jusqu'au moment où un rival envieux qui a deviné le secret de Horn lui dérobe le magique anneau. Un second volume devait être consacré aux efforts qu'il fait pour le reconquérir. Les événements ont empêché l'auteur de l'écrire. Mais il trouvera certainement un moyen pour amalgamer son thème avec les épisodes de la guerre qui ont permis aux convoitises allemandes de s'étaler toutes nues. On peut donc attendre avec curiosité la suite des aventures du mystérieux personnage imaginé par M. Flake.

C'est encore M. Otto Flake qui a introduit le dernier livre de Mlle Annette Kolb auprès du grand public d'outre-Rhin. Il a publié dans la *Gazette de Francfort* (10 décembre 1916) un long article sur les **Briefe einer Deutsch-Franzœsin** et il l'a fait en termes si élogieux que la rédaction de la feuille chauvine a cru que c'était pour elle un devoir patriotique de faire des réserves. Mlle Annette Kolb est cette femme de lettre munichoise qui, née d'un père allemand et d'une mère française, s'est imaginé naïvement qu'elle pourrait mener de front son admiration pour les deux pays. Il y a dix ans elle publiait un volume qui, écrit en allemand, portait le titre français de : *l'Ame aux deux Patries*. Se sentant à l'étroit dans son milieu germanique, elle y ajoutait des éléments que la France seule pouvait lui apporter. Son cas, aujourd'hui, est évidemment tragique, et comme elle est douée d'une grande honnêteté intellectuelle, elle a voulu le soumettre au jugement de ses concitoyens. Ce fut un beau tapage. Ayant fait, dans une ville de l'Allemagne du Nord, une conférence pour expliquer qu'elle se sentait aussi Française qu'Allemande, elle fut huée. Maintenant elle a jugé nécessaire de s'adresser à l'opinion européenne, dans ces *Lettres d'une Franco-Allemande*, au cours desquelles elle étale son âme gorgée d'amertume. Dans une situation navrante comme la sienne, peut-être eût-il mieux valu se taire. Nous lui devons évidemment de la gratitude de ce qu'elle persiste à aimer la France ; mais comme il lui est impossible de détester l'Allemagne, elle voudrait nous faire croire que tous les Allemands « laborieux et raisonnables » renient les ambitions des « bravaches du patriotisme ». Ceci mériterait d'être démontré.

Dans une lettre qu'elle écrit au *Journal de Genève* (6 avril), Mlle Kolb accentue encore son point de vue. Elle y parle du « joug infâme » que les Boches imposent à l'Allemagne. « Les *Boches* sont

aujourd'hui à l'apogée de leur pouvoir, dit-elle, et ils occupent si bien l'avant-scène en Allemagne qu'on n'aperçoit plus qu'eux. Je vous les abandonne. » Mais, quoi qu'en dise cette Franco-Allemande, ces Allemands « anti-boches » nous ne les voyons pas encore à l'œuvre et surtout nous savons trop bien qu'ils n'ont aucune influence sur les destinées de leur pays. Tant qu'ils se cachent, ignorons-les. Quand ils commenceront à tirer des coups de revolver dans les rues, on pourra voir.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Joseph Conrad : *The Shadow Line*, Dent, 5 s. — Gilbert Cannan : *Mendel*, T. Fisher Unwin, 6 s. — Mrs Lyttelton : *Alfred Lyttelton, An Account of his Life*, Longmans Green, 12 s. 6 d. — C. F. Keary : *Religious Hours*, Constable, 2 s. 6 d.

L'un des plus beaux livres de Mr. Joseph Conrad, *le Nègre du Narcisse*, n'a guère été lu en France, malgré qu'il ait été traduit avec un soin parfait par le regretté Robert d'Humières. Pourtant la renommée du romancier s'est assez solidement établie chez nous et le *Mercure de France* a publié jadis, outre de nombreux comptes rendus de ses livres, une étude d'ensemble sur son œuvre. Pour le public français, Mr. Wells restera l'auteur de romans fantastiques, et il est probable que Mr. Conrad, — lorsqu'on aura publié les versions existantes de ses livres, — demeurera le romancier de la mer. C'est un roman de la mer qu'il vient encore de faire paraître récemment. **The Shadow Line** compte assurément parmi les meilleurs récits de l'auteur ou, tout au moins, parmi les plus typiques. L'histoire qu'il relate est faite de peu de chose. Un jeune officier de la marine marchande prend le commandement d'un voilier « hanté » à la suite de la mort en mer de son précédent commandant. Du moins, le second et l'équipage sont-ils persuadés que le navire a reçu la malédiction du défunt ; et ce sera la lutte entre ce jeune commandant (dont nous ne saurons même pas le nom) et le mauvais sort attaché à ce bateau qui restera anonyme lui aussi ; ce sera la lutte de la peur instinctive contre la raison qui dissipe les craintes superstitieuses. De ce conflit, Mr Conrad a fait un drame poignant, un drame qui va jusqu'à la racine des émotions humaines, car la crainte est l'une des armes les plus redoutables que la nature emploie contre l'âme de l'homme. C'est la peur de ce qu'il ne connaît pas, de ce qu'il n'arrive pas à comprendre qui pousse l'homme à toutes les superstitions, qui l'a amené à créer les religions, à établir des croyances qui ne sont durables qu'autant que le mystère persiste. L'humanité est en lutte contre les forces de la nature, et la nature a employé contre lui des armes qu'il a lui-même trop souvent forgées. Mais l'âme humaine dispose d'une raison au contact de laquelle les mystères s'éclairent

et la peur disparaît. Le voyage avorté du bateau sans nom est tout le symbole de la lutte de l'homme et de la nature. La crainte aveugle de l'équipage provient de la crédulité qui provoque toutes les impulsions religieuses, et l'énergie avec laquelle le jeune chef résiste à la contagion de la peur représente l'âme humaine, obstinée à comprendre. Le navire ne franchit pas le point fatal où son capitaine défunt a été immergé, mais il triomphe des obstacles et des dangers et il rentre dans un port voisin de celui d'où il est parti, vingt-et-un jours auparavant, dans le golfe de Siam ; et pour accomplir sans encombres de nouveaux voyages, il lui faudra trouver un nouvel équipage dont l'esprit libre de superstition désensorcellera le navire.

§

Mr Gilbert Cannan avait publié, avant la guerre, plusieurs romans qui l'avaient fait saluer comme un des écrivains d'avenir. Il avait des qualités qui faisaient augurer d'une carrière pleine de promesses, et la guerre est survenue qui a bouleversé, momentanément au moins, les plans et les projets du jeune romancier. Néanmoins, il a publié un livre d'avant-guerre, **Mendel**, dans lequel il dépeint certains aspects de la vie de Londres, d'un Londres qui semble actuellement s'effacer dans le passé pour ne plus jamais revenir. Le héros du livre, Mendel, est un peintre juif que l'auteur prend au berceau et mène jusqu'à un mariage que l'on peut croire certain. Les passages les plus frappants du livre sont ceux qui décrivent le sordide quartier juif de Whitechapel et ses intérieurs de misère. Les quelques tableaux où l'auteur dépeint les lieux de plaisir où se réunissent les jeunes artistes de Londres sont intéressants, mais donnent une triste idée de ce que cette jeunesse artistique est obligée d'endurer comme distractions et comme amusements. Immanquablement, il y a un voyage à Paris, où les personnages transportent leur âme londonienne et restent imperméables au charme parisien pendant le trop court séjour qu'ils y font. Le fait qu'ils sont un peu dépaysés se remarque lorsque l'auteur les transporte à Enghien « by the river » et les en ramène par l'autobus. Ce roman déplaira certainement à beaucoup de lecteurs ; il a une force amère, un implacable accent de vérité dont l'excès passerait aisément pour du parti-pris ; mais il s'y manifeste un amour et un sens de la beauté qui sont des plus captivants. Il faut souhaiter que Mr Gilbert Cannan soit, actuellement, le spectateur avisé des événements, qu'il démêle le jeu des causes et des conséquences pour pouvoir, la guerre finie, reprendre son œuvre de peintre des mœurs actuelles.

§

Pour comprendre un grand pays, il ne suffit pas de connaître ses institutions, son histoire, le développement des idées, de la littératu-

re, des arts et de l'activité économique, dans le présent comme dans le passé, il faut aussi connaître les individus de toutes les classes sociales, à toutes les époques de la vie de la nation. Les biographies présentent cette utilité de nous montrer comment certaines personnalités se forment et quel rôle elles jouent dans la vie publique. Sans doute, elles ont parfois le travers de laisser de côté certains aspects de leur sujet. A en croire les biographes, les personnes dont ils relatent les faits et gestes auraient été dépourvues de ces défauts sans lesquels la nature humaine reste incomplète. Le portrait qu'on nous peint représente un personnage à qui il manque parfois ses traits les plus distincts. Trop souvent, le biographe est un parent, veuve, fils, fille, frère ou sœur, qui s'imagine que son principal devoir est de présenter le cher défunt en une image aussi flattée et, malheureusement, aussi édulcorée que possible. Dans la biographie qu'elle a écrite de son mari : **Alfred Lyttelton : An Account of His Life**, Mrs. Lyttelton semble avoir exercé, avec une extrême réserve et une grande délicatesse de touche, un talent remarquable d'écrivain. Il faut lui rendre cette justice que, sans idéaliser son sujet, elle met en valeur les qualités de l'homme ; ses dons et ses talents, elle le fait aimer pour sa droiture, sa véracité, sa distinction chevaleresque, son dévouement à ses amis. Alfred Lyttelton eut une carrière brillante : la carrière habituellement réservée au jeune homme appartenant à certaines familles aristocratiques qui semblent avoir dans leurs attributions le gouvernement de l'Empire. Il était le neveu de Gladstone et le beau-frère de Mr. Asquith, qui a dit de lui « qu'il était l'idéal auquel tout père anglais désire voir aspirer son fils ». Bien qu'il eût été nourri des plus pures doctrines libérales, il se sépara de son oncle, en 1894, sur la question du Home Rule, et, en 1903, il entra dans le ministère Balfour comme ministre des colonies. En juillet 1913, à l'âge de cinquante-six ans, il mourait des suites d'une contusion provoquée par une balle de cricket.

La carrière d'Alfred Lyttelton offre le type d'existence auquel semblent destinés les fils de cette petite oligarchie qui, jusqu'ici, a assumé la direction politique du Royaume-Uni. Ils forment une classe quelque peu exclusive, recrutée dans les grandes écoles publiques, comme Eton ; ils se parfont à Oxford ou à Cambridge pour devenir ensuite une caste impénétrable dans l'organisation des grands partis parlementaires. Pourtant, certains indices permettent de croire que des éléments nouveaux ont déjà bouleversé les arrangements de l'oligarchie politique.

[*Censuré*]

§

Pour éviter tout malentendu, Mr. C. F. Keary fait précéder d'une brève explication le recueil de poèmes qu'il a intitulé *Religious Hours*. C'est un choix, dit-il, fait dans un amas de vers qui devaient paraître au moment où la guerre a éclaté, et la composition de ce petit volume s'adapte à la gravité du moment. Le poète déclare qu'il emploie le terme « religieux » dans le sens littéraire, à l'exemple de Herrick et de Collins. Un premier poème consacre le livre « To Artemis », et les *Psalms and Hymns* qui suivent s'adressent à Apollon et à Bacchus, à la terre et à la mer, à Hespérus et à la planète Jupiter, à une barque et à un navire, à une rivière et à une colline, à la pluie et au feu, au blé, à un cyprès, à un chêne, à un peuplier, à un bois, à un moulin et à une éponge. C'en est assez pour voir que Mr. Keary est un païen et que sa religion est celle que pratiquaient les civilisations antiques avant la venue du christianisme. Mr. Keary pratique une religion beaucoup plus imaginative et esthétique que la religion chrétienne, une religion qui émane de l'intimité même de la vie humaine et qui ne saurait se satisfaire d'une foi dogmatique, d'un code moral imposé, d'un rituel formaliste, de toute une routine liturgique qui prétend régler immuablement les relations entre l'homme et un Dieu strictement défini. La vie religieuse du chrétien consiste surtout en une série d'actes d'adoration, de présence à des cérémonies cultuelles, de l'observation plus ou moins rigoureuse de préceptes moraux ; Mr Keary s'est affranchi de toutes ces entraves. Il est profondément religieux sans s'inféoder à des dogmes, à des théologies, à des ritualismes laborieusement échafaudés par des Eglises ; il est religieux comme l'étaient les Athéniens lorsqu'ils élevaient un autel au dieu inconnu dans la répartition de leurs hommages. Pour le poète religieux, au sens où il veut que nous entendions ce terme, le Divin est visible ou invisible dans toutes les choses de ce monde. C'est devant lui qu'il s'incline avec cette joie émerveillée, cette admiration émue et ce respect étonné qui font le charme des délicats poèmes assemblés sous ce titre si bien choisi : *Heures Religieuses*.

HENRY-D. DAVRAY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Emile Zavie : *Prisonniers en Allemagne*, avec préface de Henry Céard, Librairie Chapelot. — *Au Front de France, Lettres d'un officier anglais*, Armand Colin, 3 fr. 50. — V. S. Ruelens-Martier : *Le Rhin libre*, Attinger, 31 Boulevard Saint-Michel, 3 fr. 50. — Comte Goblet d'Alviella : *Le vrai et le faux pacifisme*, Alcan, 1 fr. 20. — Hugues Le Roux : *La France et la Monde*, Plon, 3 fr. 50. — R. Thamin : *L'Université et la Guerre*, Hachette 3.50. — Aramaïs : *Les Massacres et la lutte de Mousch-Sassoun (1915)*; Genève, Edition de la Revue Dvorak. — *La Question juive en Pologne*, enquête précédée d'une introduction par Gabriel

Séailles, Fischbacher, 2 fr.— S. Schiffer : *La Fondation d'un État Juif en Palestine*, Jouve, 0.75.— Th. Ruyssen : *La Responsabilité de l'Autriche*, Bureaux de « La Paix par le Droit », 0.60.

Prisonniers en Allemagne, c'est — que s'en souviennent les lecteurs du *Mercure*, où ces pages ont été publiées d'octobre 1915 à janvier 1916 — moins un récit d'aventures guerrières que le simple bulletin d'un séjour forcé en Allemagne, dans un camp de prisonniers. L'auteur, brièvement, décrit le combat où, avec son détachement, il fut capturé ; le long, pénible voyage qu'il lui fallut subir depuis Ham jusqu'auprès de Cassel ; et le voici enfin à son sujet principal, qui est de noter ses impressions sur la vie quotidienne des captifs, avec des incidents particuliers et soudains, des bouleversements plus prolongés, douloureux et lamentables quand éclate et s'appesantit l'effroyable calamité d'une épidémie typhique.

M. Emile Zavie qui, avant la guerre, avait publié un roman et une étude, en collaboration avec M. Léon Deffoux, sur *J.-K. Huysmans, converti littéraire*, discerne les caractéristiques les plus momentanées d'un paysage aussi aisément que les mobiles des actions humaines ; son livre, clair, alerte et vivant, évoque, sans emphase, sans insistance comme sans aucun artifice intentionnel ni professionnel, les heures monotones ou redoutables de ce long emprisonnement. Le milieu est fixé ; on voit agir les gens ; le contraste des caractères français et tudesques, — russes également, — se dégage par soi-même du récit ; M. Zavie ne pose pas au moraliste, ni à l'historien. Il voit, il écoute, il fixe des impressions. Au besoin, et peut-être de si menues défaillances viennent-elles à l'appui de sa sincérité en révélant qu'il ne s'est pas trop relu, trop contrôlé, dans la rédaction de ses notes, — au besoin sa plume laisse échapper une phrase étourdie qui dit le contraire de ce qu'elle voudrait dire (page 183, quand le printemps arrive : « l'herbe fait place à la neige »), ou des plaisanteries d'un goût douteux, ou tout au moins déplacées puisqu'y détonne, au milieu d'un récit ingénu, une velléité de critique littéraire (p. 196, ce que contient la bibliothèque : « ... des *romans* de Michelet, des *livres d'histoire* d'Alexandre Dumas, Anatole France.. etc...)

Ces taches occupent dans l'ensemble une importance moindre que les blancs imposés par la censure. Le texte supprimé avait du reste été autorisé dans le *Mercure*. Ce qui était inoffensif à la fin de 1915 est devenu dangereux pour la sauvegarde de la Patrie : j'y consens volontiers, mais j'ai eu beau chercher et rêver, je n'ai pu découvrir par quels secrets motifs : le texte des passages censurés continuera à me paraître le plus anodin du monde.

L'essentiel du livre n'est pas là.

Bien que sincèrement M. Zavie n'aime, certes ! pas les Allemands,

il a fait effort pour les voir tels qu'ils se montraient envers lui-même et envers les autres prisonniers. Il ne déclame jamais. Il déclare avec simplicité, avec sincérité : en telle circonstance ils ont fait ceci, en telle autre cela ; au lecteur d'apprécier et de juger, s'il lui convient.

L'auteur fait parfaitement ressortir que la différenciation qui existe entre Français et Allemands provient de la diversité des lignes directrices primordiales. L'Allemand est, à tous les échelons sociaux, d'esprit soumis, discipliné et, suivant son grade, l'agent d'une autorité grave qui ne se discute et qu'on ne discute jamais, ou l'humble rouage destiné mécaniquement à remplir une fonction qu'il remplit sans jamais en être las ni dégoûté. Le Français échappe toujours à la discipline quand il n'en sent pas profondément la nécessité actuelle ; il travaille pour sa satisfaction, à son heure, selon sa conscience, avec un grain de fantaisie, c'est-à-dire de personnalité : c'est un homme toujours.

Les officiers du camp de Oberzwehren ont beau multiplier les injonctions et les menaces ; rien n'y fait. Les soldats français subissent ce qu'ils ne sauraient éviter de peines, mais, au delà, ils déjouent par ruse et subtilité d'esprit les exigences les plus impérieuses. Les officiers en sont tout déconcertés, et ne se risquent qu'avec prudence à manifester leur déception.

Mais leur surprise est à son comble lorsque, survenue l'épouvantable épidémie de typhus qui multiplie ses victimes parmi les Russes, les Français et aussi parmi leurs gardiens, ces soldats dont on ne pouvait rien obtenir, trouvant toute tâche fatigante parce qu'ils ne se trouvaient pas assez nourris, se mirent à accomplir des prodiges pour accélérer l'achèvement des lazarets, pour en aménager au mieux l'intérieur, pour soigner les camarades atteints et soulager un peu leurs souffrances.

Ceux qui, comme M. Zavie, se transforment alors en *sanitaires* imposent aux médecins allemands une juste considération, et ce n'est pas sans motifs que l'auteur se trouve, enfin, au bout de dix mois, si bien regardé comme un sanitaire *régulier* qu'on l'englobe dans un contingent d'infirmiers qui, par la Suisse, sont rendus à la France en échange d'un nombre égal d'infirmiers allemands. Il n'insiste pas sur son rôle personnel ; on le sent, à coup sûr, égal à celui des camarades qu'il met en scène si vivement.

Et devant ces prodiges d'endurance et de spontanéité intelligente, on ne peut s'empêcher d'accueillir avec quelque scepticisme la conclusion de M. Zavie, lorsqu'il s'écrie, aux dernières lignes de son livre, qu'il est tant de qualités que nous devrions « hériter » d'eux, des Allemands, faute de quoi la guerre ne nous aurait rien appris !

Le goût de l'ordre, l'amour de l'organisation ne doivent pas être

poussés à l'excès, et, quant à la patience des Allemands, ceux des nôtres qui ont subi, comme M. Zavie, des mois de captivité chez eux, ont montré suffisamment que, quand l'exigent les circonstances, les Français savent montrer une patience qui n'est pas moindre que la leur.

ANDRÉ FONTAINAS.

§

La librairie Armand Colin a publié un intéressant recueil de lettres émanant d'un officier anglais : **au Front de France**, où se trouve racontée la guerre de siège, de tranchées qu'il a fallu organiser, — en Belgique peut-être, ou plus probablement sur le front d'Artois, comme il appert d'une rapide description d'église massacrée par l'artillerie allemande, au clocher portant la Vierge qui présente son fils, mais que les obus ont « étendue horizontalement sur la rue », — tant qu'elle reste ainsi, dominant une petite ville qui doit bien être Albert dans la Somme. Ces lettres, qui n'indiquent aucun lieu de départ, ne sont pas davantage datées ; mais nous les situons sans peine comme temps et lieux, et les restrictions qui ont été apportées à leur publication semblent plutôt puériles. — L'auteur qui se donne pour un « gentleman temporaire » est un des nombreux engagés dont le tempérament militaire s'est révélé avec les circonstances spéciales qui ont fait entrer toute l'Angleterre dans la lutte, et il apporte dans ses jugements l'humour qui caractérise en général les hommes de sa race. C'est en quelque sorte le type de la « nouvelle armée ». Devenu rapidement officier il a beaucoup appris en instruisant les autres. Arrivé en France, après avoir noté la précision quasi-mécanique des mouvements de troupes lors de l'embarquement, il commence ses récits du front. Pour ses débuts, il passe ainsi la nuit dans un village où le matin on répartit parmi les siens « des pains d'un mètre de long et des bols de café larges comme des cuvettes ». La plupart des choses qu'il voit autour de lui le surprennent et l'amusent, du reste, — les maisons du village, la chaussure des femmes, l'habitation du maire chez lequel il se trouve logé et où il finit par dénicher un « antique récipient qui lui sert à prendre son *tub* », tandis que ses hôtes se tiennent respectueusement dans une pièce voisine. Mais bientôt il peut donner son impression des tranchées : une mer de boue, des trous de glaise puante, avec des couloirs qui portent des noms comme les rues des villes : Manchester avenue, Prince's Street, etc. Toutefois on n'y circule guère que sur des « grilles », des lattes de bois clouées sur des cadres et qui évitent de plonger dans la marmelade. Il décrit de ces tranchées où l'on ne circule qu'à travers une mélasse jaunâtre ; ailleurs, c'est « un filon de colle » qui engloutit chaussures, munitions, outils, — « de quoi remplir l'arche de Noë ». — Les lettres donnent ensuite une pittoresque

description des abris souterrains et de leur aménagement, racontent des surprises et combats à la grenade, le travail des patrouilles, des explorations à quatre pattes dans la boue et les fils barbelés, la vie au cantonnement, les attaques enragées des tommies. Un curieux chapitre parle également de l'état d'esprit des troupes installées dans les villages de la région et qui « aident les femmes à laver, à tirer de l'eau, à nourrir le bétail, à rentrer les bêtes et ramasser le bois », — en somme la plupart des travaux que faisaient les habitants envoyés sur le front. Mais l'auteur veut rire sans doute lorsqu'il vient affirmer non seulement que le bombardement ne l'effraye plus, mais qu'on « se sent alors plus vivant que d'habitude, tonifié comme à l'audition d'un bel orchestre », et que c'est « une impression plutôt agréable, ressemblant à l'excitation causée par le champagne ou par un beau discours ». — Sur le front, il finit du reste par changer de secteur et se trouva blessé dans une attaque, tant qu'il dut être ramené en Angleterre ; mais la moitié de sa compagnie était tombée.

Ce curieux volume, qui se lit d'une haleine, méritait d'être signalé, car il apporte dit très bien la « prière », une note inédite et, surtout précieuse, montrant que nos voisins d'outre-Manche ont enfin compris qu'en venant nous défendre contre l'agression allemande, ils se trouvaient par le fait se défendre eux-mêmes.

Un curieux travail encore de M. V.-S. Ruelens-Marlier a été donné chez Attinger, **le Rhin libre**, où nous trouvons exposé avec de multiples détails un projet d'ailleurs excessif, et qui, dans les arrangements divers qui peuvent se produire après le conflit, développe tout un système. Il s'agit en somme de faire un sort que l'auteur veut croire définitif aux provinces et pays que traverse le Rhin. Si le fleuve était internationalisé, pense M. Ruelens-Marlier, on verrait s'évanouir le rêve d'hégémonie sur l'Europe Centrale caressé par l'Empire allemand, car c'est surtout le bassin du Rhin qui fournit les armes du militarisme prussien et du pangermanisme. On peut également prédire l'union dans le futur des divers pays arrosés par le fleuve et ses affluents, — pays qui ont l'avantage de posséder du charbon, du fer, du cuivre, du zinc, du plomb, du nickel..., les industries chimiques du Rhin et des industries textiles — et cela, pour toutes sortes de bonnes raisons, mais qui ne se fera pas sans doute pour des raisons encore meilleures. Toujours est-il que l'auteur de ce travail se plaît à voir le bassin du Rhin constitué en Etat, — en une sorte de fédération, d'agrégat de pays, — en une unité économique de 40 millions d'habitants — et qui se trouverait « le boulevard industriel du continent européen », la clef de voûte de la paix universelle. Il ressusciterait en somme l'ancienne Confédération du Rhin, mais avec quelques accroissements, et au lieu de remettre à la France les provinces perdues en 1871, il les attribue-

rait au nouvel Etat. Le fleuve serait neutralisé et la région qu'il traverse constituée en une zone-tampon qui se trouverait interposée entre la France et l'Allemagne, comme dans l'Est la Pologne entre l'Allemagne et la Russie. Cet Etat nouveau pourrait comprendre la Suisse, la Belgique, la Hollande et l'ancienne Prusse rhénane avec l'Alsace-Lorraine. M. Ruelens-Marlier va ensuite jusqu'à discuter la constitution politique du nouvel Etat, dont la souveraineté, dit-il, — concession évidemment aux idées du jour, — pourrait être offerte au roi Albert de Belgique. Là-dessus, il pérore, discute, accumule des chiffres, consacre un chapitre à parler de la navigation sur le Rhin et des conventions qui l'entravent, et somme toute se donne beaucoup de mal pour échafauder son système. Le malheur, c'est que nous ne voyons pas qu'il ait grande chance d'arriver un jour à la réalisation. Le livre sans doute indique d'excellentes intentions et ce qu'il raconte paraît logiquement déduit ; le projet appliqué donnerait des résultats surprenants, nous voulons le croire. Toutefois, dans cet arrangement merveilleux et avant de se demander s'il est possible, on aurait pu songer, M. Ruelens-Marlier le reconnaît lui-même, à consulter les intéressés, — les Etats en cause, dont l'indépendance a bien sa valeur sans doute ; enfin il y a celui que l'on dépouille et qui n'a pas été prévenu, — et il faut bien le redire pour calmer un peu les faiseurs de systèmes, ce n'est pas quand l'ours est encore en vie, debout et combattant, qu'il en faut vendre la peau.

M. Goblet d'Alviella qui eut, — en 1870 ! — un mémoire primé au concours organisé par la *Ligue Internationale de la Paix* — et que nous connaissons heureusement pour d'autres travaux, — a publié à propos du conflit actuel un petit volume : **Le vrai et le faux pacifisme**, dont il sied de dire au moins quelques mots. M. Goblet d'Alviella étudie d'abord la façon dont la guerre fut déclarée, — ce que nous résumions dernièrement à propos d'un travail de M. Paul Giraud, — et la différence qui peut être faite entre la civilisation et la Kultur. Il établit ensuite ce qu'est le Pangermanisme et montre que l'Allemagne avec ses idées sur la subordination de l'individu à l'Etat, — qui doit étendre la Kultur même pas la force, — devait aboutir à l'agression de 1914. Le génie allemand a surtout absorbé dans les diverses philosophies, comme dans les sciences exactes, ce qui était susceptible de fortifier ses prétentions à l'hégémonie du Monde. Dès lors toute tentative pour s'opposer à ses exigences, et surtout par les armes, devient une impiété, un acte de révolte qui mérite d'être puni. C'est toute l'Allemagne d'ailleurs qui se croit appelée, élue, choisie par Dieu ; donc elle ne peut rien faire de répréhensible, elle n'est jamais coupable. — M. Goblet d'Alviella étudie ensuite les visées et progrès du militarisme allemand, sa folie de

conquêtes, d'annexions ; il donne l'historique des efforts faits pour établir un tribunal d'arbitrage entre les nations et des Congrès pour le désarmement, qui avec d'excellentes intentions ne furent que bavardage. L'Allemagne en réalité ne voulait pas la paix ; de même elle a approuvé implicitement toutes les atrocités de la guerre actuelle, — afin « d'organiser l'Europe, qui ne l'a pas été jusqu'ici ». En terminant et après avoir parlé des conférences de Kienthal, où la responsabilité du conflit fut rejetée « sur les intrigues du capitalisme, avec la complicité de tous les gouvernements », il se demande si dans l'avenir la guerre sera encore possible. — Hélas ! le pacifisme, selon le mot de cet autre, paraît bien n'être jamais que « le rêve d'un honnête homme » et M. Goblet d'Alviella nous semble avoir conservé encore quelques illusions.

Chez Plon, M. Hugues Le Roux réunit en volumes qui ont pour titre : **La France et le Monde**, des articles écrits pour le *Matin* au cours de laborieuses randonnées en Angleterre, aux Etats-Unis, au Japon, en Chine, en Russie, dans les pays Scandinaves, où il a été envoyé à la fois pour recueillir des impressions et « combattre par la plume et la parole les excès de la propagande allemande ». Il a fait ainsi, au service de la cause française, un voyage à travers le monde — et surtout la mentalité générale ; il a cherché à combattre l'influence de l'Allemagne, de l'esprit allemand, — qui s'impose depuis 1870 et dont on a fini par souhaiter la faillite. — Le premier volume publié concerne l'Angleterre où il avait été envoyé d'abord, et ensuite les Etats-Unis par lesquels il a commencé sa grande tournée. En Angleterre, il donne des conversations avec des hommes politiques, des choses intéressantes sur la femme anglaise, la propagande militariste et l'organisation de la nouvelle armée aux îles Britanniques où tout dut être improvisé et cependant capable de répondre aux désirs du pays, une curieuse conversation avec Lord Kitchener, etc. Aux Etats-Unis qu'il gagna ensuite, ce sont des chapitres sur la population allemande, — qui a commencé à s'agiter et surtout s'organiser après la guerre de 1870-71 ; sur l'attitude de la presse, l'Université d'Harvard, la femme américaine, l'impression donnée par le torpillage du *Lusitania* sur lequel l'auteur avait fait la traversée, les business-man et la guerre, le pacifisme américain, le démocrate Bryan, les hommes politiques : Wilson, Elihu Root, Théodore Roosevelt, le secrétaire d'Etat Robert Lansing, etc. Il est enfin question d'Edison et de ses inventions mirobolantes, — mais sur lesquelles il n'apporte aucun renseignement nouveau, — de la bizarre population des Cow-boys, et le volume s'achève avec un chapitre sur San-Francisco et le triomphe de l'idée latine, — à propos des architectures de son Exposition. — Mais tout cela remonte à l'époque qui a précédé l'entrée en guerre

des Etats-Unis. Nous aurons sans doute bien d'autres publications curieuses pour nous raconter la période actuelle.

CHARLES MERKI.

§

C'est à la mémoire de son fils mort au champ d'honneur que M. Thamin, recteur de l'Université de Bordeaux, dédie son livre **L'Université et la Guerre**. Livre louable! Il convenait en effet que fût mise en pleine lumière la part prise à cette guerre sacrée par notre corps professoral ; les instituteurs mobilisés représentent à eux seuls un corps d'armée de 30 000 hommes, et il y a aussi plus de 3000 professeurs de lycées et plus de 300 professeurs de facultés. La première victime de la guerre a été un instituteur, le caporal Peugeot, tombé le dimanche 2 août à 10 heures du matin à Joncherey, près Belfort, à 12 kilomètres de la frontière; il eut l'énergie, quoique blessé mortellement, d'épauler et d'abattre son meurtrier, on aurait droit de dire son assassin puisque la guerre n'était pas encore déclarée. Tous ces professeurs et instituteurs mobilisés se sont admirablement conduits; les anciens normaliens, au nombre de 292, ont eu 86 citations. Et à l'héroïsme militaire a correspondu l'héroïsme civil; les vieux instituteurs ont continué à faire la classe sous les bombes dans les pays envahis; les instituteurs blessés et réformés ont repris immédiatement leur service professionnel; les professeurs prisonniers en Allemagne ont enseigné le français à leurs camarades de captivité russes ou anglais. En outre l'Université a combattu non moins efficacement par ses armes à elle; au manifeste d'arrogants mensonges des 93 intellectuels allemands, elle a répondu par une proclamation collective de ses Universités et par une réponse des Instituteurs français à leurs collègues allemands; elle a organisé tout un système de publications de propagande, *Bulletin de guerre de l'Alliance française*, *Etudes et documents de guerre*, *Lettres à tous les Français*, pour répondre à la campagne de calomnies et d'injures d'outre-Rhin; elle a enfin envoyé à l'étranger de nombreux conférenciers pour rétablir la vérité et prêcher la liberté. Le capitaine Merlant et le sergent Coville en particulier ont parlé avec succès à l'Exposition de San-Francisco; leurs conférences étaient données dans la Bibliothèque française, présent de nos Universités, où l'on avait réuni les œuvres les plus représentatives de la science et de la littérature de notre pays, et il paraît que les Américains, qui gardent volontiers le chapeau sur la tête, se découvraient toujours en entrant dans ce qu'ils appelaient le salon de la Pensée française. Cette bibliothèque a été donnée à l'Université de San-Francisco, et une autre semblable sera donnée, sur sa demande, à la ville de Barcelone.

Le journal arménien Arev, de Bakou, a consacré aux malheurs de ses compatriotes deux études dont la traduction par Aramaïs a paru à Genève sous le titre **Les Massacres et la lutte de Mousch-Sassoun (Arménie) 1915**. Les massacres ont été atroces, comme on pouvait s'y attendre de la part de Turcs et d'Allemands, et la résistance de Sassoun a été héroïque, les montagnards de cette région étant les plus guerriers des Arméniens. Ce fut la retraite des Russes en juin 1915 après leur pointe sur Bitlis qui décida le massacre, et maintenant qu'on instruit le procès de l'ancien régime tsariste on cherchera sans doute à savoir si cette retraite n'était pas voulue pour amener le massacre ; la bureaucratie russe a eu toujours horreur de tous les « allogènes » et elle est responsable de bien du sang versé en Arménie, en Pologne, en Bessarabie et ailleurs. Les épreuves par lesquelles a passé la race arménienne depuis vingt ans ont été terribles, mais cette race prolifique, intelligente et laborieuse a pour elle l'avenir ; on peut avoir confiance en elle, et aussi compter sur elle pour le développement économique de l'Asie mineure.

L'autocratie russe, comme tous les despotismes, se croyait géniale en divisant pour régner, et elle attisait partout les dissensions entre éléments ethniques. En Pologne notamment, elle s'efforçait de semer la haine entre Polonais et Juifs qui, au temps de l'indépendance, avaient toujours vécu en bon accord. De là l'intérêt du livre que M. Séailles a consacré à **la Question Juive en Pologne** et qui consiste d'ailleurs surtout en opinions et dépositions de Polonais. Toutes sont favorables aux Juifs, mais on eût aimé qu'un autre son de cloche se fit entendre, et que Dmowski par exemple exposât ce que lui et ses amis reprochent aux Israélites de Pologne ; éclaircir des griefs, c'est presque les résoudre ; il est probable que dans ces dissentiments il y avait beaucoup de malentendus, et beaucoup de machiavélisme russe-allemand (j'ai eu déjà l'occasion de noter ici que tout le haut personnel russe de Pologne était porteur de noms allemands) et que maintenant que l'ancien régime est détruit, la concorde va renaître à la fois entre Polonais et Russes, et en Pologne même entre Polonais et Israélites ; avec un peu de tact de la part de ceux-ci, et un peu de confiance de la part de ceux-là, toutes les vieilles causes de discorde seront oubliées.

Au surplus, les Israélites, tout en s'étant montrés d'excellents patriotes dans leurs divers pays respectifs, n'en gardent pas moins, au moins certains, l'espoir de se refaire une patrie bien à eux, et c'est ainsi que M. S. Schiffer propose **La Fondation d'un Etat juif en Palestine**, et y voit un des articles de la paix prochaine. Cet Etat placé, nous dit-on, sous l'égide de la France, serait aussi hospitalier au pèlerin chrétien qu'au hadji musulman et recevrait ceux qui veulent renoncer à souffrir dans leurs pays moralement ou éco-

nomiquement à cause de leur nationalité juive. Soit! Mais si toutes les anciennes défaveurs disparaissent, l'Etat juif palestinien devient inutile.

Dans son étude critique **La Responsabilité de l'Autriche**, M. Th. Ruyssen revient sur la manœuvre énigmatique du 30 juillet 1914 dont j'ai parlé ici même (16 février, p. 735) : l'Allemagne invitant énergiquement l'Autriche à échanger des vues avec la Russie, et l'Autriche se déclarant prête à cet échange. La dépêche de l'Allemagne n'a-t-elle pas été forgée après coup? M. Ernest Denis le croirait volontiers, et aussi M. Pierre Bertrand, auteur d'un gros ouvrage documenté : *L'Autriche a voulu la grande guerre*. J'ai, au contraire, admis l'authenticité de la dépêche, et je vois que M. Ruyssen est de cet avis; mais cette manœuvre, qui voudrait être habile, ne fait à mes yeux que confirmer la responsabilité de l'Allemagne sans atténuer celle de l'Autriche. En un sens, même on peut soutenir que la guerre actuelle est plus une guerre autrichienne qu'une guerre allemande, et que si les Kaisers avaient été vainqueurs, c'est Berlin qui aurait fini par se trouver dépossédé au profit de Vienne, car le Hohenzollern, se souvenant de ses origines souabes, aurait abandonné sa sablonnière du Brandebourg pour venir s'installer dans la délicieuse cité du Danube. C'est même parce que la future capitale de l'Europe ne peut être que Vienne qu'il faudrait profiter de la guerre pour lui donner un statut international; M. Ruyssen désapprouve ceux qui, pour motifs archéologiques ou théologiques, voudraient conserver un vaste et puissant empire d'Autriche, et il a raison; l'Europe centrale devrait être plutôt une confédération de petits Etats égaux, Pologne, Bohême, Hongrie, Autriche, Croatie, etc., mais justement alors Vienne devrait d'abord se trouver situé dans une sorte de district fédéral internationalisé et ensuite devenir une ville cosmopolite avec un cinquième de sa population tchèque, un cinquième yougo-slave, un cinquième magyar, un cinquième polonais ou italien, et un cinquième seulement allemand. A ce prix Vienne pourra devenir le cœur de l'Europe, sinon non.

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Balkans.

La question grecque a été soumise à un nouvel examen, paraît-il, par les hommes d'Etat alliés au cours de leur récente conférence à Saint-Jean de Maurienne. Les puissances de l'Entente seraient tombées pleinement d'accord sur tous les points, et si je me rappelle exactement une phrase d'un grand journal du matin, il n'y aurait pas « une contrée sur terre » au sujet de laquelle pourraient surgir

des divergences d'opinion entre alliés. Cette contrée sur terre, vous la la devinez sans peine. Elle se trouve en Orient et a fait beaucoup parler d'elle... Et si nous nous en tenons aux commentaires de la presse à l'occasion de la dernière conférence interalliée, le point de vue de l'Italie serait désormais le même que celui des puissances protectrices concernant l'attitude commune à adopter à l'égard de la Grèce. Mais s'agit-il uniquement des mesures à prendre pour garantir la sécurité de l'armée Sarrail contre les bandes de comitadjis, organisées par le gouvernement d'Athènes, ou bien un rapprochement italo-vénizeliste serait-il en train de se réaliser sous les auspices de la France, de l'Angleterre et de la Russie ? Des données précises nous manquent à ce sujet et ce qu'on pourrait à peine avancer, c'est que les tendances antivenizelistes sont quelque peu en baisse en Italie. Par contre rien n'est plus évident aujourd'hui que la diplomatie venizeliste déploie la plus grande activité pour se concilier les sympathies de la péninsule transalpine. Le chef du gouvernement provisoire multiplie ses efforts pour convaincre le peuple italien que les revendications nationales grecques ne sont nullement incompatibles avec les intérêts vitaux de la grande puissance latine, dont le but principal est la maîtrise de l'Adriatique. Interviewé par des journaux anglais, Venizelos avait déjà donné, il n'y a pas longtemps, des assurances formelles que son désir était de pratiquer une politique italophile. Mais jamais jusqu'à présent le chef du gouvernement provisoire de Salonique ne s'était exprimé avec autant de précision qu'au cours d'une interview accordée par lui au correspondant de la *Gazzetta Ticinese*, journal de langue italienne paraissant à Lugano.

Les généralités y occupent une place infime. Interrogé par le correspondant en question sur les possibilités d'un accord entre l'Italie et la Grèce libérée, M. Venizelos répondit comme il suit :

— Je réponds avec beaucoup de franchise à votre question. Vous m'avez demandé les bases solides d'un accord italo-grec. Eh bien ! un accord italo-grec doit se baser sur le respect du principe des nationalités. Je comprends parfaitement qu'une grande puissance puisse, pour des raisons supérieures, et pour protéger et défendre ses intérêts vitaux, être contrainte à faire un accroc audit principe. Mais, pour que cet accroc puisse être justifié, il ne s'agit pas d'une justification juridique, entendons-nous, mais politique, il faut que les intérêts, pour cette grande puissance, soient réellement vitaux.

Je considère que la reconnaissance de nos revendications nationales, basées sur le principe des nationalités, ne sont pas incompatibles avec les intérêts d'une grande puissance méditerranéenne comme l'Italie. Nous avons déjà parlé de l'Epire du Nord, et j'ai démontré que ses intérêts vitaux n'empêchent pas l'Italie de nous voir rester à Argyrocastro, Delvino, Coritza.

Pour la question du Dodécanèse, elle est de celles qui touchent au cœur du peuple grec, mais non pas parce qu'il faut penser que la possession du

Dodécanèse puisse lui donner plus de développement. Le Dodécanèse occupe le cœur de notre peuple parce que ses îles sont profondément grecques d'origine, de sentiments, de culture. Notre intérêt est donc purement moral. Ce n'est pas pour posséder d'autres ports ; nous avons assez de ports en Grèce. Moi aussi, je comprends très bien malgré tout qu'un intérêt vital pourrait être invoqué par l'Italie, à l'égard du Dodécanèse.

Il est tel que durant la guerre balkanique nous avons entrepris avec le comte Bosdari, votre ministre à Athènes, des conversations tendant à un arrangement en ce sens.

Comme l'Ile de Stampalia possède deux magnifiques ports, qui seraient pour l'Italie d'un grand intérêt stratégique, j'ai dit à Bosdari : Si Stampalia a un si grand intérêt pour l'Italie, eh bien ! prenez-la ! Et j'ai dit aussi à Bosdari : Si, encore, vous voyez une autre île à laquelle tienne l'Italie, veuillez me le dire ! En général je peux dire que tous les points sur lesquels l'Italie et la Grèce seraient en opposition d'intérêts ne pourraient être que des points sur lesquels l'intérêt grec, surtout moral et national, serait un intérêt respectable et qui se puisse concilier avec les intérêts supérieurs vitaux de l'Italie, sans y voir un risque de mauvaise entente.

L'Italie, croyez-moi, peut bien sacrifier quelques petites choses, pour nous donner un minimum de satisfaction.

Je ne parviens pas à comprendre, — continua M. Venizelos, colorant et accompagnant sa phrase d'un large geste de la main, — pourquoi la politique italienne doive être si difficile envers nous. A l'Italie, qui sortira de la guerre plus forte et plus grande, à l'Italie qui, dans cinquante ans, pourra avoir 60 millions d'habitants, quel mal pourrait faire la Grèce, qui n'aurait alors que six millions d'habitants au lieu de cinq ? Nous serons toujours une petite nation, avec laquelle, de toute façon, toutefois, pourront s'engager des négociations économiques de la plus haute importance.

Nous nous attendions à un peu plus de sympathie de la part de la grande nation sœur.

Nous, au point de vue extérieur, nous luttons pour notre unité nationale ; à l'intérieur, pour le principe démocratique. Nous combattons le même combat contre l'ennemi commun à côté de la grande sœur qui nous a précédés dans le chemin, et nous l'a montré.

Comment admettre que la grande sœur puisse voir avec peu de sympathie la sœur plus jeune luttant pour conquérir sa place dans le monde ? Nous ne demandons même pas ce qui, pour nous, serait vital, tandis que, pour vous, cette même chose est de peu d'importance. Seule l'Allemagne n'admet point que dans le monde il y ait de la place pour tous.

Je suis convaincu que les malentendus existant entre les deux pays se dissiperont et cela se produira au plus tôt, si la presse impartiale veut bien y apporter son concours. Je suis de toute façon très satisfait que vous m'ayez offert l'occasion de parler directement, comme je le désirais depuis si longtemps, au peuple italien.

Voilà donc de quelle manière Venizelos envisage un rapprochement avec l'Italie. Il n'use pas de périphrases pour dire ce qu'il pense et c'est la carte de l'Europe orientale à la main qu'il parle d'un accord prochain avec Rome. Malheureusement le gouvernement provisoire

de Salonique n'a pas le moyen de communiquer directement avec le gouvernement italien, et est contraint d'avoir recours aux bons services d'intermédiaires. Comme la conversation aurait infiniment plus de chances d'aboutir à un résultat si une Légation venizeliste était officiellement reconnue à Rome par le gouvernement italien. Que de temps épargné, que de détours évités, quel grand pas vers un accord italo-grec si nécessaire pour l'équilibre méditerranéen! Ce serait là une preuve éclatante qu'il n'y a plus la moindre divergence d'opinion entre alliés au sujet de n'importe quelle « contrée sur terre ».

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Norvège.

Ce qui a le plus contribué à l'évolution des esprits dans un sens favorable aux Alliés chez les neutres, c'est la manière atroce dont les Allemands mènent la guerre. Les neutres n'aiment pas, ou n'osent pas parler des atrocités. Leur tendance est de ne pas y croire, ou d'y croire seulement dans la mesure où elles sont le résultat inévitable, et pareil dans toutes les armées, de la brutalité déchaînée par la guerre. Mais les Allemands en ont trop fait pour que les neutres les plus bienveillants à leur égard aient pu continuer à ne pas voir, et rien n'a aidé davantage à leur révéler l'effroyable danger du militarisme allemand. Ce n'est pourtant pas essentiellement en cela que consiste ce danger. Les atrocités n'en sont qu'une manifestation. Mais c'est par l'émotion qu'elles produisent que beaucoup de gens ont été amenés à réfléchir.

Pas en Allemagne, toutefois. Même dans le *Vorwärts*, c'est d'un ton de triomphe que l'on décrit la dévastation systématique du terrain abandonné par les armées allemandes dans leur « recul génial ». Et le journal socialiste conclut :

Heureusement, nous menons la guerre en pays ennemi. La direction de nos armées a ainsi une liberté de résolution que ne possède pas l'adversaire.

Le *Social-Demokraten* de Kristiania, du 27 mars, a cité cet article, en l'accompagnant d'un commentaire assez sévère pour les « camarades » de la majorité socialiste allemande :

Voilà qui est bien caractéristique de l'esprit qui pénètre du haut en bas la société guerrière allemande. Esprit et conception qui, à tel point, vont de soi, qu'ils s'expriment dans l'article rédactionnel d'un journal social-démocrate sans la moindre réserve.........

En Allemagne, en dehors de la minorité socialiste, on trouve juste et naturelle cette manière de mener la guerre.

Quand le général allemand Terreur transforme en « pays de la mort »

les plus belles villes et les régions les plus riches, le journal allemand qui devrait être avant tout un journal de paix, dit : Heureusement, nous menons la guerre en pays ennemi !

On dira que le rédacteur exprime seulement le bonheur de voir les horreurs de la guerre épargnées à son propre pays. Mais il y a plus que cela. Les mots trahissent la joie de nuire du vainqueur, par des destructions qui, en grande partie, sont même sans but. Chez soi, on n'aurait pas la « liberté d'action » qui permet d'exercer ces ravages, mais en pays ennemi on ne se refuse rien. Là, on a la « liberté d'action ».

Il y a des chauvins et des fanatiques de guerre en France, qui, à chaque destruction et atrocité allemande pendant la guerre, ont crié aux représailles, à la vengeance. Nous avons encore entendu ce cri après les destructions de la Somme.

Mais l'opinion française a réagi contre cet appel, et pas un journal socialiste en France n'y a fait écho. Ils ont combattu, au contraire, tout acte de vengeance. Et il est habituel d'entendre les citoyens français dire, et les journaux français, — la presse chauvine provocatrice mise à part, — écrire qu'il ne faut se livrer à aucun acte de destruction pour le plaisir de détruire, ni commettre aucune atrocité par vengeance ou pour inspirer la terreur.

On objectera que dans la situation actuelle les différences de position expliquent les différences de raisonnement. Evidemment. L'une des parties est en « pays ennemi », l'autre, non. Mais il y a aussi une énorme différence entre les mentalités française et allemande. Les actes, aussi bien que les paroles, de part et d'autre, le montrent.

Après bientôt trois ans de guerre, on soupire après la paix, dans le monde entier. Mais, au *Vorwærts*, on est encore heureux, malgré tout, de mener la guerre en « pays ennemi ».

Nous savons bien que le *Vorwærts* aussi souhaite la paix, et même la paix sans annexions. Mais comment peut-on hâter la paix avec un hommage joyeux à la pire morale de guerre ?

Cela nous est incompréhensible. Du moins si ce n'est pas la paix du triomphateur militariste que l'on désire.

Cet article est très probablement de M. Jacob Vidnes lui-même, directeur du journal socialiste norvégien. On voit qu'il ne rend pas seulement justice aux socialistes français et à leurs journaux, mais à l'ensemble du peuple français, dont il met la mentalité en opposition avec celle de la majorité socialiste allemande.

Mais on voit aussi quel tort font à la cause de la France et de ses alliés les quelques chauvins bruyants qui tiennent trop de place dans une certaine partie de la presse. En citant des atrocités allemandes non contrôlées, ils aident les neutres à douter de celles qui sont malheureusement trop vraies. En prêchant les représailles, leurs vaines paroles provoquent contre eux-mêmes, et par suite contre la France, la même réprobation que se sont attirée les Allemands. S'ils étaient nombreux, nous n'aurions pas gagné d'amis depuis le commence-

ment de la guerre. M. Vidnes, heureusement, a su se rendre compte qu'ils ne représentent presque rien dans ce pays.

P. G. LA CHESNAIS.

§

Suisse.

LA CENSURE, LA RÉVOLUTION RUSSE ET LA DÉCLARATION DE GUERRE AMÉRICAINE. — Périodiquement nous nous posons cette question : La Suisse est-elle toujours aussi germanophile? Deux ou trois fois par an, surtout après quelque transformation importante survenue dans la situation internationale ou le cours des hostilités, nous procédons à cet examen. Et chaque fois, à notre extrême surprise comme à notre insurmontable indignation, nous sommes obligé de nous répondre : Oui.

La Suisse romande, bien entendu, n'est pas ici en cause. Quelle que soit la souplesse ou, pour rééditer un vieux mot de 1915, l'élasticité de ses neutralistes, la Suisse romande est et demeure plus que jamais réfractaire aux beautés de la Kultur. Mais la Suisse romande compte si peu ! Elle accepte si docilement les injonctions de la dictature fédérale, se plie avec tant de bonne grâce à ses oukazes anticonstitutionnels, se laisse si humblement berner à Berne, lorsqu'elle tente de grouper une innocente minorité autour de motions pourtant bien anodines de ses Grands Conseils ! Elle subit tout, consent à tout, encaisse tout. La seule velléité d'insoumission qui se soit jusqu'ici produite est le refus de l'Etat de Genève d'« assumer la responsabilité de l'exécution sur le territoire du canton » d'une ordonnance fédérale, en date du 23 février dernier, instituant deux jours sans viande, « les recensements du bétail prouvant, dit la lettre du Conseil d'Etat genevois, que nous pouvons, dans les circonstances actuelles, couvrir tous nos besoins de viande » et cette interdiction n'ayant pour objet (ce que le gouvernement genevois n'ose formuler, mais ce qui est au fond de sa protestation) que de permettre l'exportation d'une plus grande quantité de bétail suisse en Allemagne. C'est là tout, et c'est peu. Nous n'avons d'ailleurs pas encore appris que le Conseil fédéral ait mobilisé quelques bataillons bernois pour aller réfréner cette tentative d'insubordination d'un gouvernement cantonal.

La Suisse allemande existe seule donc. C'est elle qui décide, elle qui gouverne, elle qui est la Suisse, aux yeux de l'étranger, qui ne voit naturellement qu'elle seule, puisque ce n'est qu'à elle seule qu'il a à faire. Or, cette Suisse-là, cette seule Suisse, n'est et ne continue à être que trop « allemande », pour rappeler l'expression d'un de ses rares citoyens clairvoyants qui l'ait sincèrement jugée, le professeur Ragaz, de Zurich.

Nous l'avons vue, pendant ces six derniers mois, seconder, dans sa politique extérieure, tous les desseins secrets ou avoués de Berlin. A l'intérieur, sa censure, bien que devenue plus circonspecte, continue à s'exercer à peu près exclusivement en faveur de l'Allemagne. Dans le relevé d'un seul mois de ses déprédations (décembre 1916) on trouve : trois numéros du *Journal*, un supplément illustré du *Petit Journal*, deux numéros de la *Revue hebdomadaire*, un numéro des *Annales*, un de l'*Image de la guerre*, un du *Rire*, deux de la *Domenica del Corriere*, un de l'*Uomo di Pietra*, un du *Corriere mercantile*, l'*Almanaco popolare Sonzogno*, etc., etc. On interdit le numéro de janvier 1917 du *Bulletin protestant français*, qui a le malheur de contenir un article signé d'un nom depuis longtemps suspect, celui de M. Ernest Denis, professeur à la Sorbonne.

A chaque instant, dit la *Semaine Littéraire* du 14 avril, arrivent chez les libraires des listes noires interdisant la vente ou l'exposition d'une kyrielle de livres, revues, journaux, quotidiens. Dans une de ces dernières listes je relève avec stupeur le titre suivant : *Chiffons de papier. Proclamations allemandes affichées en Belgique et en France,* Hachette et Cie, Paris. Que peut-on bien avoir à reprocher à cette publication qui n'est hélas ! que trop documentaire et composée uniquement de fac-similés ?

Par contre, on voit s'étaler librement aux devantures des libraires les libelles des *Stimmen im Sturm* ou les publications suspectes de l'éditeur Wyss, de Berne, telles que la fameuse *Vérité*, de Joseph Bertourieux, dirigée contre la France, *la Russie et les peuples allogènes,* par Inorodetz, destinée à compromettre la Russie, le *Calais sous la domination anglaise,* de Jean Lulvès, ou le pamphlet *la Débâcle serbe*, signé d'un pseudonyme russe cachant un agent bulgare.

On s'attaque même aux œuvres d'art. Le 12 avril, M. Charles Vuille, ancien bâtonnier du barreau de Genève, adressait aux journaux la lettre suivante :

Au retour d'une absence de quelques jours, j'apprends par un communiqué du département de Justice et Police que, sur l'ordre du ministère public fédéral, il a été saisi et supprimé neuf planches sur cent de l'exposition organisée par moi de l'œuvre du peintre hollandais Louis Raemaekers.

Je proteste avec la dernière énergie contre ce procédé.

A Madrid, l'exposition Raemaekers, interdite un jour, a été rouverte le lendemain.

Je constate, avec une douleur qui sera partagée par d'autres, que nous jouissons à Genève, actuellement, de moins de liberté que dans un pays monarchique ; il est vrai que nous avons à Genève, pour nous consoler, *l'Indépendance Helvétique* [organe subventionné par l'Allemagne]...

Ce qui n'empêche pas l'honorable avocat de réprouver énergique-

ment ma campagne et de venir faire, en France, des conférences applaudies où il célèbre avec éloquence et chaleur la Suisse héroïque, fière, démocratique, libre et francophile.

M. Ch. Vuille terminait ainsi sa lettre :

Au surplus, la censure, avec sa perspicacité et son intelligence habituelles, a choisi au petit bonheur les dessins qu'elle voulait soustraire à l'attention du public ; les 91 planches qui restent n'en constituent pas moins la plus implacable satire, la plus sanglante flétrissure des crimes allemands.

Malheureusement, prévenu peut-être par cette lettre même que l'œuvre de sa censure était restée incomplète, le Conseil fédéral faisait, quinze jours plus tard, saisir par le commissaire de police Sessler quarante-six autres planches, ainsi que les catalogues de l'exposition, avec ordre d'expédier le tout à Berne.

Il faut croire que cette aventure a quelque peu modifié les idées de M. Ch. Vuille, car voici en quels termes il se serait exprimé devant un reporter de *la Tribune de Genève* qui l'interviewait :

Je proteste de la façon la plus énergique contre la façon de faire du Conseil fédéral. Je me propose d'écrire une brochure au sujet de ce scandale.

J'avais acheté cette collection à Grenoble, où j'avais été conférencier sur la Suisse et où j'avais parlé en termes élogieux du Conseil fédéral. On m'y reprendra !!!

Ces innombrables méfaits d'une censure plus ridicule encore qu'odieuse ne vaudraient plus la peine d'être signalés, depuis bientôt trois ans qu'ils se répètent quotidiennement, s'ils ne témoignaient pas, précisément, de la constance des sentiments qui florissent au doux pays des Bochimanes.

Au reste, de quoi s'étonnerait-on, quand on voit une institution officielle comme la « Commission pour l'avancement de l'*instruction civique* » de la ville de Zurich organiser, le 10 avril, pour la jeunesse suisse une conférence avec projections lumineuses sur *Hindenburg et Mackensen ?*

Mais des faits beaucoup plus graves, d'ordre international, viennent corroborer l'impression pessimiste que nous conservions sur la mentalité générale actuelle de la Suisse. Il s'agit de l'attitude helvétique devant deux événements considérables : la Révolution russe et la déclaration de guerre des Etats-Unis.

Nous avons déjà exposé que le Conseil national avait refusé à une énorme majorité d'envoyer le salut de la Suisse à la Russie libre. Il n'y a pas de doute qu'il répondait en cela au sentiment de la population, car il faut renoncer, comme j'en ai donné plusieurs fois les raisons, à la légende de députés qui ne seraient pas d'accord avec la majorité de leurs électeurs. Toute la presse alémanique a

d'ailleurs enregistré ce vote avec satisfaction, à l'exception des organes du parti socialiste, d'où provenait la motion repoussée.

Au moment de son vote, le Conseil national ne pouvait pas savoir que la motion socialiste n'était en réalité qu'une maneuvre pacifiste allemande; autrement il l'eût sans doute acceptée avec empressement. Si, contrairement à ce que j'avance et pour faire la preuve par l'absurde, le Conseil national a rejeté la motion socialiste parce qu'il pouvait y soupçonner une manœuvre, comment n'en a-t-il pas produit une autre, issue de sa majorité et qu'il eût votée sans tremper dans la machination kienthalienne? Dans les deux cas, le fait subsiste, phénoménal, et révoltant : la plus vieille démocratie de l'Europe refusant d'envoyer son message de bienvenue à la jeune liberté russe. La patrie de Guillaume Tell qui, en 1890, expulsait Plekhanoff, qui, en 1906, arrêtait Bourtzeff, qui, en 1908, avait l'infamie de livrer Wassilieff au tsarisme, tenait évidemment à compléter, en 1917, ce cycle héroïque.

Le conseiller national Grimm, député de Zurich, chef du parti socialiste et directeur de la *Berner Tagwacht*, était l'auteur de la motion rejetée. Son intention, comme il apparut clairement peu après, n'était autre que de se conférer l'honneur, aux yeux du peuple russe, d'avoir fait voter l'hommage de l'Helvétie à la révolution moscovite, pour aller ensuite à Pétrograd, tout nimbé de cette précieuse auréole, travailler victorieusement à la perpétration de la paix séparée. Tel était l'ingénieux complot, ourdi d'intelligence avec la Sozial allemande pour le salut du *Deutschtum*. L'échec de la première partie du programme n'arrêta pas la réalisation du grand dessein. Il s'agissait d'expédier le plus rapidement possible en Russie, à travers l'Allemagne, le chef maximaliste Lénine et une trentaine d'autres Zimmerwaldiens russes, tous partisans d'une paix immédiate à tout prix, fût-ce par la paix séparée et la trahison à l'égard des Alliés. Si la route par l'Allemagne était choisie, c'est parce qu'elle était la plus courte et qu'elle évitait tout contact avec les socialistes français et anglais (1). On s'y employa avec activité. Le socialiste Platten, secrétaire de Grimm, s'entremettait à cet effet auprès du Conseil fédéral. Celui-ci répondit qu'il ne pouvait guère s'occuper officiellement de cette affaire; mais un de ses membres, le conseiller fédéral Muller, se chargea « à titre privé » de faire les démarches nécessaires auprès du gouvernement allemand. Il se portait d'un élan auprès de M. de Romberg, ministre d'Allemagne, qui vit aussitôt le parti à tirer de cette miraculeuse intervention; le télégraphe de jouer

(1) Les réfugiés russes en Suisse ont fait courir le bruit que des passeports avaient été refusés à Lénine et à ses compagnons par la légation de Russie à Berne, ce qui est faux, comme il appert d'une déclaration formelle de cette dernière en date du 27 avril.

entre Berne et Berlin, et peu après, le conseiller fédéral Muller avait la satisfaction d'annoncer à Platten et à Grimm qu'un train impérial allemand allait être mis à la frontière à la disposition des Russes pour les transporter sans autre délai ni formalité à Swinemünde. Comme une culture de dangereux microbes, le brelan de défaitistes russes allait ainsi s'épandre, par les soins conjugués de la Suisse et de l'Allemagne, sur la Révolution qui venait d'éclater, aux fins de la faire pitoyablement avorter dans l'anarchie pour le plus grand bonheur de l'Allemagne. On sait l'œuvre de désorganisation et de folie que Lénine et ses léninistes se mirent, dès leur arrivée, en devoir d'accomplir à Pétrograd.

Que le conseiller national Grimm ait tramé cette conspiration et qu'après avoir saboté la protestation romande contre les déportations de Belgique au profit de Constantin, il ait entrepris de saboter la Révolution russe au profit de Guillaume ou de la Sozial-demokratie prussienne, ce qui est tout un, cela le regarde. Mais qu'un conseiller fédéral, un membre du gouvernement, ait trempé dans cette manœuvre, voilà qui est inadmissible, par trop hoffmannesque et indubitablement contraire à la neutralité.

Platten accompagna les Russes, mais se vit interdire, à la frontière suédoise, l'accès du territoire russe. Quant à Grimm, il vient de se transporter en personne à Stockholm, d'où il ira (si on le lui permet) rejoindre Lénine à Pétrograd, pour s'y livrer à de nouvelles intrigues non moins bernerlinoises et non moins répugnantes.

Pas plus que la Révolution russe, l'entrée en guerre des Etats-Unis n'a reçu bon accueil en Suisse allemande (la seule Suisse). Les journaux s'y sont en général montrés très irrités, à la fois pleins de craintes et de menaces. La *Züricher Post*, les *Neue Zürcher Nachrichten*, la *Solothurner Zeitung*, le *Berner Tagblatt* ont fulminé. La *Thurgauer Zeitung*, extrêmement scandalisée, écrivait :

La déclaration de guerre de l'Amérique nous a profondément attristés, parce qu'il lui manque toute justification morale et parce qu'elle engage le droit des gens, déjà si maltraité, dans les voies desquelles il ne pourra sortir que diminué encore.

Les *Emmenthaler Nachrichten* insultent M. Wilson, le traitant de « Tsar des Etats-Unis » et de « Dieu Dollar ».

Un peu émus de cette tempête et voulant en atténuer les éclats, les journaux modérés, surtout en Suisse romande, essaient de diminuer l'importance de ces feuilles excitées. Presse germanophile! excusent-ils, comme si, par ce mot « germanophile », on voulait tout expliquer, tout couvrir par le dédain et le silence et, partant, tout permettre, sans admettre l'étranger à s'en offusquer. Ces journaux « germanophiles » sont d'ailleurs très importants et correspondent à une immense clientèle dont ils expriment l'opinion. C'est précisément cela qui est

caractéristique. Et c'est ce dont précisément nous nous plaignons, c'est qu'il y ait en Suisse une presse pareillement « germanophile ». Il n'y aurait qu'à le regretter et se borner à le constater si la liberté de la presse existait. Mais il y a la censure! Nous vivons sous le régime de la censure! Que fait donc la censure? Si elle tolère, c'est qu'elle consent. Tout ce qui s'imprime en Suisse revêt, du fait de l'existence de la censure, un caractère particulier, et la germanophilie aiguë d'une forte portion de la presse alémanique prouve tout au moins la germanophilie même du gouvernement.

On saisit les tableaux de Raemaeckers, mais on laisse outrager le président des Etats-Unis. Et l'on s'étonne ensuite des dispositions fâcheuses de la presse américaine à l'égard de notre pays, on l'accuse d'être « injuste » pour la Suisse!

LOUIS DUMUR.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Le Japon est le seul de tous les États de l'Entente qui ait économiquement bénéficié de la guerre, et la prospérité des Japonais est telle que, de débiteurs qu'ils étaient, ils sont devenus créanciers. Mais qu'en adviendra-t-il demain? M. Toyosaki-Zennosouke essaie de nous le faire comprendre, dans l'*Information d'Extrême-Orient,* qui se publie à Tokyo.

Que sera l'avenir économique? C'est là une question brûlante qui se pose aussi bien pour le Japon que pour l'Amérique. Quand une brillante situation a été une fois acquise, il n'est personne qui n'en souhaite la durée. Mais dans la circonstance actuelle, on se demande si cette situation des affaires doit finir avec la guerre, à laquelle elle doit sa naissance.

Un fâcheux pronostic là-dessus s'est déjà manifesté aux Bourses d'effets publics : l'on y voyait une hausse excessive des valeurs cotées, et les transactions qui s'y opéraient étaient telles qu'on n'en avait jamais vu de pareilles, lorsque, tout d'un coup, le 13 décembre dernier, la proposition allemande de paix survint, qui jeta une panique aux bourses de Tokyo et d'Osaka et y occasionna brusquement, sous la forte commotion donnée, une baisse des valeurs, baisse si significative que, plusieurs jours durant, les séances durent y être suspendues.

Cet incident ne prouve-t-il pas suffisamment le caractère précaire de notre prospérité actuelle, factice, passagère, et dépendant de la guerre? Une prospérité qui a été, en quelque sorte, subie plutôt que provoquée est sujette à disparaître avec cette même cause. Cette grave question devrait solliciter nos mûres réflexions et nos combinaisons les plus ingénieuses en vue de conjurer les effets malheureux d'une réaction.

Quelle que soit la cause de notre prospérité, nous ne devrions pas l'abandonner à son propre mouvement, à sa destinée fatale, mais nous devrions faire tous nos efforts pour empoigner et tenir ferme l'excellente et l'unique occasion qui s'est offerte à nous et pour trouver le moyen de con-

server la possession des avantages que nous avons une fois acquis. Il faudrait donc savoir nous appuyer sur les avantages acquis pour combiner le futur développement de notre activité économique.

A cet effet, une précaution et une résolution peu ordinaires s'imposent à nous.

En Amérique, où, par la réaction possible de la prospérité actuelle, une crise est redoutée, toutes les mesures de prévoyance ont été prises dans le but d'empêcher une imprudente multiplication de nouvelles entreprises et de prévenir la pléthore des monnaies circulantes, à laquelle d'ailleurs on oppose des placements judicieux.

Il va sans dire que pareilles mesures de prévoyance sont de rigueur pour nous aussi. Mais sur ce chapitre au moins, j'ai lieu d'être plutôt optimiste et voici pourquoi :

La cruelle expérience par laquelle les Japonais avaient passé, pendant la crise qui suivit la guerre russo-japonaise, à la suite de l'apparition simultanée de trop d'entreprises nouvelles, avait été pour eux une excellente leçon, dont ils avaient su profiter et qui les avait assagis. Ils semblent donc cette fois se tenir beaucoup mieux sur leur garde : les nouvelles entreprises qu'ils ont créées sont moins nombreuses que pendant la courte période de prospérité qui a suivi la guerre russo-japonaise et, par contre, les entreprises existantes qu'ils ont développées sont en plus grand nombre. Ils ont préféré perfectionner les anciennes que d'en créer de nouvelles, ce qui est fort sage. Et encore les nouvelles entreprises qui ont vu le jour, ont-elles été fondées, pour la plupart, sur une base plus solide que celles d'après la guerre russo-japonaise. C'est un exemple que je cite entre beaucoup d'autres pour prouver combien on se montre prudent cette fois et je suis convaincu qu'après la guerre européenne, notre prospérité ne sera point suivie d'une réaction aussi désastreuse qu'après la guerre russo-japonaise.

Etant donné cependant le caractère international de l'économie d'aujourd'hui, s'abstenir de créer un trop grand nombre d'entreprises nouvelles ne garantirait pas le maintien des avantages obtenus grâce à la guerre, si l'on ne disposait pas des moyens de sortir victorieux des concurrences internationales. Aussi devrait-on d'urgence penser, non seulement à améliorer nos industries, à accroître notre force productive et à perfectionner nos produits manufacturés, mais encore songer à refréner l'enchérissement des denrées, consécutif à la prospérité des affaires, et enfin à augmenter nos exportations contre nos importations, de manière à maintenir la balance favorable à notre commerce.

Voilà comment il faudrait, me semble-t-il, mettre à profit la prospérité dont nous jouissons actuellement.

LA PRESSE ENNEMIE. — Dans un des derniers numéros de la *Zukunft*, M. Maximilian Harden, qui aime tant donner des preuves de son savoir, encombre neuf pages de l'histoire du Califat de Bagdad, pour, en deux pages, faire un rapprochement entre les procédés de police en usage chez les Osmanlis et ceux mis récemment en honneur en Allemagne :

Est-ce que le droit des Califes, dont le Sultan des Turcs s'est ceint il y a juste quatre cents ans, serait parvenu à Berlin par la route des Croisés ? Jadis, à l'époque où il était encore permis aux ministres russes de plaisanter à la Douma d'Empire, M. Sasonow aimait à égayer les hôtes du Palais de Tauride par la description du Califat berlinois qui devait rassembler ce qu'il reste du pouvoir des Ommiades, des Abbassides et des Osmanlis. Les procédés nouveaux que nous voyons essayer d'introduire ici nous contraignent à une réplique très sérieuse. Dans le monde de l'Islam, il est toujours loisible au Commandeur des Croyants, représentant du Prophète, de dépêcher sa garde, laquelle, est comme ses yeux et ses oreilles, au plus obscur des abîmes de la vie et de la volonté musulmanes, de traîner devant son tribunal tout projet, toute velléité d'effort, et, si cela lui semble d'utilité, de châtier l'esprit que l'ivresse ou l'erreur a détourné de l'étroit sentier de la vertu religieuse. Les autorités établies par le Pape ont semblables droits et semblables devoirs. Jusqu'à hier, celles-ci étaient étrangères dans l'empire allemand, et il faut qu'elles le redeviennent demain. Trente-deux mois d'un état de siège qui a brisé comme un fétu le plus important des droits civiques, celui-là qui est indispensable à la dignité humaine et, comme chaque jour nous l'enseigne, à la santé de l'Etat — trente-deux mois d'état de siège impriment profondément leur marque aux mœurs, à la physionomie, à l'ensemble des volontés, à ce qui est pour nous le caractère de l'époque. Malheur au pays auquel, par surcroît, ils apportèrent la résurrection des sycophantes athéniens, des délateurs romains, des inquisiteurs et indicateurs vénitiens ! Nous ne pouvons éviter que ne soit reniflée ou la demeure d'un individu qu'un inconnu appelle au téléphone pour lui offrir soit du café, soit un rôti de porc, ou la valise de celui ayant fait emplette, entre Berlin et Bernau, de six œufs frais ou d'une petite langue de veau. Mais, au moins, que l'empire joyeux de la pensée demeure fermé par sept serrures et sept verrous à la meute des chiens flaireurs. Lorsque trois ou trente individus louent une chambre d'hôtel et y discutent sur ce qui, à leur avis et d'après leur majorité et leur minorité, est nuisible à l'empire et sur ce qui peut lui être utile, nul écrivain ou orateur n'a le droit de porter sur le marché leur propos et l'ébauche de leur requête. Que ce soit la sagesse politique ou une âme puérile qui parle en eux, qu'ils veuillent soutenir ou faire tomber de son siège quelque dignitaire, nul ne doit s'en soucier, qui n'a pas été invité à faire partie de leur clique. Jadis, il n'était pas nécessaire de crier ces vérités, alors que la confusion actuelle de tout sentiment politique n'existait pas, alors que la notion des convenances n'avait pas commencé à s'évaporer. Mais il faut que ces choses soient dites, après la puanteur qui empesta, aux premiers jours de mars, le Reichstag et la presse. Quelques hommes qui, d'après ma conviction, ignorent ce qui est et ne peuvent avec sobriété examiner ce qui peut advenir, mais dont la volonté pure ne doit pas être salie, avaient, dans un hôtel, débattu le projet de demander à l'Empereur qu'il choisît un autre Chancelier. C'était leur droit, un droit que, dans la capitale aux deux cents ministères de la guerre, ne devait leur interdire aucun chancelier ni aucun laquais travesti en parlementaire. Et, justement parce que leur politique a poussé sur une autre planète que la mienne, je puis souligner fortement qu'ils étaient pleinement dans leur droit, alors que

les indicateurs avaient pour eux le tort le plus honteux. Est-ce que tout Allemand, sacrebleu ! n'a pas la liberté de souhaiter d'autres conseillers au Chef de l'Empire et de chercher le chemin qui mène à la réalisation d'un pareil désir? Que ce soit contre M. de Tirpitz ou contre M. de Bethmann, contre le ministre de l'Agriculture ou seulement contre le Secrétaire d'Etat responsable de l'embrouillamini dans la question des vivres, peu importe : c'est jaquette et pantalon. Il est probable que quelqu'un a parlé, qui fut un des invités ou engagé comme garçon d'hôtel ; alors, certains gaillards, qui, dans la pénombre, s'étaient fait passer pour démocrates, ont bombé la poitrine sous la pourpre du Grand Inquisiteur. Riez d'eux cruellement, quand le jour viendra où ils gémiront après la liberté de la pensée. Et ne tardez pas davantage, avant que l'esprit d'oppression ait empoisonné des âmes plus vigoureuses, de délivrer l'Allemagne du joug qui paralyse tout écrit ou discours courageux sur les valeurs supérieures de l'humanité et du peuple, et qui transforme le Parlement en une potinière et la Presse en abécédaire à l'usage des jeunes ours.

LA PRESSE NEUTRE. — La *Revue de Hollande* continue son enquête sur l'influence de l'esprit français en Hollande. C'est un hommage incessant au génie français. Mais, dans leurs réponses, les personnalités interrogées laissent paraître une certaine tristesse, à constater les reproches injustes que nous avons faits souventes fois à la nation et au gouvernement néerlandais.

De M. P. Lotsy, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

Vous me posez les trois questions suivantes :

1° Veuillez nous dire quelle est l'œuvre ou l'ensemble d'œuvres françaises du domaine littéraire, artistique, scientifique ou social qui a eu la plus grande influence sur la pensée hollandaise et ce qu'il importe de souhaiter dans cet ordre d'idées ?

2° Quelle est l'impression que vos séjours en France vous ont laissée ?

3° Que pensez-vous enfin de l'opinion que les Français ont de la Hollande en ces derniers temps ? Est-elle juste selon vous ?

Permettez-moi, Monsieur, de vous répondre par une autre question. Ne craignez-vous pas que l'on pourrait méconnaître vos intentions et les miennes ?

Je dois avouer, Monsieur, que je n'ose pas répondre aux deux premières de vos questions par crainte de blesser.

Ne pourrait-on pas considérer votre questionnaire indigne de ce moment suprême, ne serait-il pas à craindre que les Français m'accuseraient de prendre la superbe lutte qui les engage pour un spectacle auquel on peut applaudir ?

Vous direz, Monsieur, que vous et moi sommes à l'abri de tels soupçons ; c'est vrai pour autant qu'il s'agit de vous, mais pour moi, Monsieur, qui suis étranger, il s'agit d'être très prudent, de ne pas blesser les susceptibilités d'un peuple que j'aime et que j'admire par des réponses banales.

Ce sont ces sentiments d'amour et d'admiration qui me dictent la réponse à votre dernière question.

S'il y a des Français qui, à l'heure actuelle, seraient injustes dans leur

opinion sur ma patrie, je leur pardonne de tout mon cœur. Rien ne m'est plus facile d'ailleurs, parce que la Hollande n'est pas coupable d'une seule action ou d'un seul sentiment contraire aux intérêts de la France, compatibles avec la stricte neutralité, qui, pour la Hollande, est le devoir.

De Me Vaillant, avocat.

... Ce que je pense de l'opinion que les Français ont de la Hollande ? Voilà une question embarrassante, car comment voulez-vous que je le sache ? Il faudrait pour cela connaître les opinions de tous ceux de vos compatriotes qui ont consacré une étude à notre pays ; il faudrait encore avoir fréquenté régulièrement un grand nombre de Français qui se sont prononcés sur ce sujet. Toutefois certaines manifestations de récente date me portent à admettre que le jugement des Français sur mon pays n'est pas toujours équitable, et c'est pour cette raison que j'applaudis de grand cœur aux efforts qui ont été faits dernièrement, notamment par les comités France-Hollande et Holland-Frankrijk, et qui se proposent d'élargir les relations intellectuelles entre les deux pays. Plus on apprendra à se connaître, plus on verra les liens se resserrer entre la France et la Hollande. Le moment est propice à cette action, car jamais les sympathies de mon pays n'ont été plus profondès pour la France. La guerre actuelle a donné lieu à diverses manifestations de mes compatriotes pour et contre tel ou tel belligérant ; si, en grande partie, les sympathies hollandaises se trouvent du côté des Alliés, et si en tout cas les Allemands (qui s'en rendent parfaitement compte) ont de la peine à trouver beaucoup d'amis parmi nous, les Anglais ne sont pas sympathiques à tout le monde, encore moins les Italiens, et les Russes nous laissent plutôt froids. Mais je voudrais connaître le phénomène qui fût anti-français ! Vous pouvez vous en rendre compte au cinématographe ; lorsque l'apparition de Joffre sur la toile suffit pour provoquer une explosion d'enthousiasme qui se répète tous les soirs. La phrase fameuse : « Tout homme a deux pays, le sien propre et la France » est parfaitement applicable aux Hollandais.

De M. P. Valkhoff, homme de lettres.

...A vrai dire, je ne la connais pas très bien, cette opinion, mais, comme, pour tout bon Français, « neutre » doit rimer avec « pleutre », je puis la deviner. Il y a autre chose encore. La Hollande est un des pays qui nourrissent l'Allemagne et contribuent, en faisant cela, à affaiblir le système d'affamement des Alliés. Je crois qu'au début de la guerre notre gouvernement aurait pu prendre des mesures plus énergiques pour empêcher l'excès d'exportation en Allemagne, et qu'il aurait dû enrayer plus tôt la contrebande à nos frontières d'est. Mais je ne veux pas être sévère pour le gouvernement hollandais. Je ne sais que trop bien que la situation de ce pays entre les puissances belligérantes est extrêmement délicate, et que, si nous voulons rester hors de la guerre — ce qui est le désir de tous les Hollandais — il faut faire des concessions de part et d'autre. Si nous fermions nos frontières d'est à toute exportation, ce serait la brouille immédiate avec l'Allemagne. Quant à la contrebande, elle a diminué de beaucoup, grâce à l'armée de douaniers et de soldats qui gardent les frontières, mais quiconque s'est donné la peine de suivre, ne fût-ce que sur quelques kilomètres, la

ligne de démarcation entre la Hollande et l'Allemagne, sait combien il est facile d'introduire en fraude des marchandises dans un pays qui commence au milieu d'un fossé, d'un sentier ou d'une maison, ou dans quelque bosquet cher aux contrebandiers. Heureusement beaucoup de Français commencent à comprendre que la sympathie que la majorité des Hollandais éprouvent pour la France n'est pas à dédaigner. C'est une sympathie traditionnelle, devenue plus vive après les victoires de la Marne, de la Somme et de Verdun. Vous savez, cher M. de Solpray, que notre admiration n'est pas restée purement platonique, mais qu'elle s'est manifestée largement en œuvres pratiques de bienfaisance en faveur des mutilés français, des enfants français victimes de la guerre, etc.

La France n'a presque rien fait pour contrebalancer ici la pénétration pacifique des Allemands dans tous les domaines.

Certes, l'*Alliance Française* nous envoyait des conférenciers; qui n'apportaient pas toujours ici le meilleur esprit français, mais les éditeurs français ne nous envoyaient ni leur catalogues, ni leurs livres, ni leur musique. Les fabricants d'instruments de physique et de médecine montraient une rare indolence à nous faire connaître leurs produits. Vous savez ce que signifie l'obstinée persévérance des Allemands. La France l'a éprouvée à son dam, et comment voulez-vous que nous autres Hollandais ne l'éprouvions pas, nous qui voyons chaque jour entrer dans notre pays des rivières et des chemins de fer venant d'Allemagne et qui parlons et lisons facilement l'allemand, branché de la même souche que le néerlandais? Est-il surprenant que nos étudiant se servent surtout de manuels allemands et d'encyclopédies allemandes, que la musique allemande prédomine dans nos concerts ?... C'est la guerre qui nous a montré clairement l'étendue du « danger allemand » dans tous les domaines : politique, économique, scientifique.

Le Comité « Hollande-France », récemment transformé en Société scientifique, littéraire et artistique, été fondé au commencement de cette année pour réagir contre la trop exclusive influence allemande, en renforçant les échanges intellectuels entre la France et la Hollande. Et la France a accepté la main que nous lui avons tendue. Elle nous a envoyé déjà son plus beau sourire : une magnifique collection de tableaux, surtout d'impressionnistes, de gobelins, de médailles, de sculptures, collection qui prouve une fois de plus que, dans l'éternelle jeunesse de l'art français, la grâce et la lumière n'excluent aucunement la profondeur.

Est-ce que d'autres vœux seront également exaucés? Est-ce que les éditeurs français se montreront moins indifférents à l'égard de notre pays? Est-ce qu'il se fondera à Amsterdam une « Centrale » de la librairie française, vaste magasin de livres français, d'où seront répandus sur tout le pays des catalogues, des prospectus et surtout... des livres? Car le livre français, s'il veut être connu en Hollande, doit être envoyé « en dépôt », comme c'est le cas du livre allemand. L'idée de la Centrale, énorme réservoir de toutes les manifestations de la pensée française, je la trouve dans un excellent article du *Telegraaf*. Inutile de dire que j'y applaudis des deux mains.

Ces souhaits, M. P. Valkhoff ne doute pas qu'ils se réalisent. J'en ai l'espoir, mais non la foi.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Delacroix raconté par lui-même. — C'est compter ses aïeux de la jolie manière que de pouvoir dire : Mon Père a donné au Louvre, *La barque du don Juan*. Les enfants de M. Moreau-Nélaton peuvent à leur tour avoir quelque fierté du don de leur Père au Musée des Arts décoratifs ; se priver d'une collection pour le patrimoine commun est déjà rare, mais détacher de son mur l'esquisse des *Croisés à Constantinople* et *Le Prisonnier de Chillon*, cela est d'un très grand seigneur. De leur côté, les liseurs et les curieux d'Art moderne peuvent être redevables à M. Moreau-Nélaton du livre qu'il vient de publier sur Delacroix. Qui devait le mieux parler du peintre, si ce n'est l'écrivain qui en a possédé les œuvres, ses yeux d'enfant s'ouvrant à la beauté devant ces choses dont il a l'amour comme il en a le respect, par tradition familiale autant que par goût personnel ? Les mêmes raisons lui firent écrire un livre sur Corot, puis l'histoire intime et captivante de son pays de Fère-en-Tardenois ; des raisons semblables lui feront donner un jour, — quand nous serons redevenus des civilisés, — un travail définitif sur Millet, le grand douloureux dont il a des dessins et possède des lettres déchirantes.

Même des crayonnages sont reproduits dans ce livre Delacroix, chaque œuvre du Maître y est décrite, certaines révélées, ainsi que pour les décorations de la Chambre et du Sénat, que l'on voit mal et dont on ne connaissait encore de bonnes reproductions. Dans ces deux volumes le grand peintre est présent par ses écrits autant que par ses tableaux, on le voit, on marche à son côté ; de ses premiers essais à la Chapelle de Saint-Sulpice ou au plafond de la galerie d'Apollon, on le suit dans son ascension, et, si cela peut se dire, on monte avec lui. Rien de plus complet n'avait encore été dit sur le peintre et l'époque ardente du Romantisme, passée en revue par les tableaux reproduits du plus romantique des peintres. Le don des images qui expriment bien leur temps est d'emporter l'esprit ; avec elles, il court sur le cadran des heures où elles furent faites ; en les regardant, les idées s'évadent pour revenir à leur geôle ; on rapproche *Le massacre de Chio* de l'attentat commis sur nos marins à Athènes ; on voit une Grèce délivrée du Turc pour y retourner accouplée à l'Allemand, comme les chiens de l'Ecriture retournaient à leur vomissement ; on revoit Missolonghi, avec Biron et son *Child Harold*, son *Lara* et son *Manfred* reparaissant avec les reproductions des *Giaours*. Par certaines pages on sait où demeurait le grand artiste ; on entre dans son atelier, on peut avec lui suivre les rues d'un Paris disparu dans lequel évoluait un Delacroix, mondain quand le tilbury de Lucien de Rubempré éclaboussait les passants de la Chaussée d'Antin, et que le porteur d'eau montait les escaliers des maisons du temps de Balzac.

La Barricade est le plus évocateur de tous ces tableaux. Avec la prodigieuse œuvre apparaît l'endroit de la ville cher aux revendications. Delacroix, parisien de ce Paris passionné, l'a su magnifiquement peindre. Jamais ne sera mieux rendue l'atmosphère de la grande ville aux heures de ses convulsions, si elle doit encore en avoir ; jamais le ciel de Juillet ne sera plus profond, ni le beffroi de de l'Hôtel de Ville plus frémissant de son tocsin ; les pavés sont vivants, la poudre se respire en regardant ce tableau, il est chef-d'œuvre. Est-il plus belle figure d'insurgé que celle de l'homme au chapeau haut de forme ? Cet homme est vraiment le citoyen qui combat pour la liberté. Ce n'est pas l'envahisseur étranger que l'on repousse de cette façon, c'est la Charte dont l'homme au chapeau veut l'observance ; naïveté quand on sait pourquoi on peut se battre !... Quant au gamin affublé de la buffleterie trop grande, dont la cartouchière fleurdelysée encombre ses genoux de faubourien, il est la géniale trouvaille qui aura plus immortalisé la race des gamins de Paris que le peintre lui-même. Delacroix est le père de Gavroche, Hugo ne fut que son parrain. Le tableau de 1832 précède les *Misérables* d'environ trente années. Ce n'est point l'heure de ces rapprochements. Pour l'instant il suffit de dire que M. Moreau-Nélaton a fait un beau livre, et que, par son chef-d'œuvre, Delacroix a donné une forme au génie de la rue ; ce qui est le charme des mansardes et l'esprit des ruisseaux, le peintre a su les mettre dans l'homunculus né de l'émeute et surgi des pavés ; son Gavroche va brandissant ses pistolets ainsi qu'Eros brandit sa flèche... mais les pistolets ne sont pas chargés, le gamin, dont il semble entendre l'accent de faubourg sortir de sa bouche ouverte, a sûrement dû se contenter de crier : « *A bas Polignac !* »

La virago qui, derrière lui, sur les pavés tient un drapeau tricolore retrouvé pour les journées de Juillet, pourrait être la sœur de ce chéri de vaurien, venue aussi on ne sait d'où, et qui, avant les trois glorieuses, et avant que le peintre n'en fasse une liberté symbolique, devait, aux quatre saisons, vendre des pommes ou des harengs dans une petite voiture, au hasard des carrefours. Elle est la faubourienne, grande sœur du Gavroche audacieux et charmant, la veille jouant encore sur ces pavés devenus la forteresse contre laquelle ricochent les biscayens, piédestal à de la graine d'insurgés, son pavoi d'une heure. Car, le calme revenu, les libertés encore une fois reconquises, il retournera traîner sur ces pavés remis à leur place, gamin sans souci de sa gloire ni de l'immortalité que le grand Poète a, pour lui, empruntées au grand Peintre. Pour la Postérité, il est dans le livre et sur le beau tableau, dans la buée de ses apothéoses, lui et sa sœur la virago, tous deux auréolés du ciel si bleu et si profond que, par l'esprit, l'on y pourrait entrevoir la liberté derrière sa figuration, si

l'on ne savait le décevant de ce symbole ressassé. Peu importe. La Liberté sera toujours de ce qu'elle ne sera jamais. Aussi, est-elle belle ainsi que l'espérance. Delacroix, en la coiffant du bonnet de Phrygie, lui a voulu le visage impersonnel convenant aux allégories ; n'ayant pas d'expression, le fidèle y saura discerner ce dont il a besoin. L'important est que le peintre ait fait une belle chose, qu'il ait transfiguré la virago en une image supérieure, dépassant ce qui aurait pu n'être que la réalité puissante d'une vendeuse de pommes. Qu'elle soit devenue la Liberté, c'est cela qui est beau !... Miracle du peintre, avec de la vie faire le symbole qu'adore la rue, et pour lequel elle a dressé ses pavés en barricade.

AMAN-JEAN.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

René Pinon : *François-Joseph, 1830-1916 ;* Perrin. 1 »

Littérature

F.-R. de Chateaubriand : *René*, texte réimprimé sur l'édition de MDCCCV, avec une préface par Ad. van Bever ; Crès. 5 »

Charles Grolleau : *Guido Gazelle, prêtre et poète (1830-1899) ;* Crès, 1 75

Musique

Camille Bellaigue : *Propos de musique et de guerre ;* Nouv. libr. Nat. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Ruy Barbosa : *Le Devoir des neutres.* Avant-propos de M. Graça Aranha. Avec un portrait ; Alcan. 2 »

Albert Bessières : *Ames nouvelles ;* Crès. 3 50

G. Blanchon : *Aux heures d'angoisse ;* Boccard. 3 50

Léopold Chauveau : *Derrière la bataille ;* Payot. 3 »

Lieut. Colonel Bourguet : *L'aube sanglante.* Préface du général Percin ; Berger-Levrault. 3 »

Jacques Civray : *Journal d'un officier de liaison ;* Jouve. 3 50

Les Communiqués officiels ; Berger-Levrault. XXVII, janvier 1917. 0 60

Divers : *La Réparation des dommages de guerre.* Avant-propos de M. H. Berthélemy ; Alcan 3 50

Georges Ducquois : *Nos émotions pendant la guerre :* Albin Michel. 3 50

Jean Massart : *La presse clandestine dans la Belgique occupée.* Avec 26 facsimilés ; Berger-Levrault. 6 »

Albert Milhaud : *La guerre qui venait ;* Boivin. 3 50

Jules Poirier : *Reims, 1er août-31 décembre 1914 ;* Payot. 3 50

Pour avoir la paix : La Manœuvre allemande : Préface de George Reynald ; Berger-Levrault. 1 »

René Puaux : *La course à la mer et la bataille des Flandres.* Avec 10 cartes ; Berger-Levrault. 0 75

Joseph Reinach : *Histoire de douze jours,* 23 juillet-3 août 1914 ; Alcan. 12 »

Sédir : *Le martyre de la Pologne ;* Crès. 0 50

Philosophie

G. Papillault : *Science française, scolastique allemande ;* Alcan. 2 50

Poésie

Georges Champenois : *Le Miracle français.* Préface d'Anatole Le Braz ; Jouve. 2 75

Paul Valéry : *La Jeune Parque ;* Nouv. Revue française. 6 »

Publications d'art

Gustave Coquiot : *Rodin à l'Hotel Biron et à Meudon*. Nombreuses illust ; Ollendorff. 20 »

Questions coloniales

Georges Hardy : *Une Conquête morale*. Préface de M. F. Clozel ; Colin. 6 »

Victor Piquet : *Le Maroc*. Avec plusieurs cartes ; Colin. 6 »

Roman

Jean d'Abrecey : *Le chemin tournant* ; Jouve. 2 50

François d'Arsyl : *Marie Champfoin* ; Perrin. 3 50

Frédéric Boutet : *Celles qui les attendent* ; Flammarion. 3 50

G.-T. Franconi : *Bisbur ou Démocratie-Palace* ; Maison franç. d'art et édition. 1 »

Gyp : *Les Flanchards* ; Fayard. 3 50

Ian Hay : *Les Premiers cent mille*. Trad. de G. Richet et F. Herzog ; Nelson. 1 25

Prosper Dor : *Le feu qui couve* ; Boccard. 3 50

Jeanne Landre : *L'Ecole des marraines* ; Albin Michel. 3 50

Jérôme et Jean Tharaud : *L'Ombre de la Croix* ; Emile-Paul. 3 50

G. Timmory : *La Colonelle von Schnick et ses amis*. Préface de M. Adolphe Brisson ; Flammarion. 3 50

André Toulemon : *Mobilisés* ; Perrin. 3 50

Sociologie

Daniel Bellet : *L'alimentation de la France et les ressources coloniales ou étrangères* ; Alcan. 3 50

Henry Cellerier : *La politique fédéraliste*. Avec un avertissement de R. de M. ; Nouv. libr. Nat. 3 »

Divers : *La Réorganisation de la France* ; Alcan. 3 50

L. d'Ervieux : *Le Maudit, comme il aurait été béni* ; Lib. de l'art indépendant. 1 25

Louis Polac : *Notre commerce extérieur d'après-guerre*. Préface de M. Charles Chaumet ; Demod et Pinat. 4 50

Théâtre

Marivaux : *Théâtre*, II ; Nelson. 1 25

Varia

Les livres de la guerre.— (août 1914-août 1916). Catalogue. Préface en vers d'Edmond Rostand ; Cercle de la librairie. 1 50

Voyages

Okakura : *Les Idéaux de l'Orient. Le Réveil du Japon*. Trad. par Jenny Serruys. Préface de M. Auguste Gérard ; Payot. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Ernest La Jeunesse. — L'Origine du Symbolisme. — Polyto. — Autographes napoléoniens. — Au sujet de l'argot militaire. — A l'Ombre de la Croix. — Café littéraire. — Les Remèdes chinois.— Superstitions de guerre allemandes. — « Les Mamelles de Tirésias ».— La Grande Bretagne forestière. — L'Art français à Barcelone. — « Punch » et Sir Francis Burnand. — Fusion de deux grandes maisons d'édition anglaises. — L'Art et la Guerre. — Caricaturistes pro-Alliés en Hollande. — En Bois ou en Cuivre. — Orchestres sous marins. — L'Ecole de sous-marins allemands. — L'Affaire Donizetti. — La « Tache d'Encre » ou M. Barrès et les jeux d'esprit. — Les Langages de l'Afrique du Sud. — La « Ligue des femmes de professions libérales ».

Mort d'Ernest La Jeunesse. — Ernest La Jeunesse est mort le 2 mai d'un cancer à la gorge, chez les sœurs de Bon-Secours, rue des Plantes, à l'âge de 43 ans.

Né en 1874, ce Lorrain, qui avait rêvé toute sa jeunesse à la conquête de Paris, ne tarda pas à devenir presque célèbre dans le monde des gens de lettres, des gens de théâtre, des amateurs d'art et des militaires.

Il débuta par un singulier coup de maître : l'éloge d'Edouard Drumont qui, ne sachant pas qu'Ernest La Jeunesse était israélite, fit un article enthousiaste sur son premier livre.

Ce premier livre fit plus pour la réputation de son auteur que tout ce qu'il écrivit par la suite.

Il était intitulé : *Les nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains*, qui précèdent, avec une fantaisie plus aiguë et une ironie plus nuancée, le fameux *A la manière de...* qu'imitent dans les popotes de l'arrière du front tous les trois galons qui autrefois eussent passé leur temps à traduire Horace en vers français.

Les Nuits et les Ennuis... amusèrent tous ceux qui y étaient mentionnés. Les articles abondèrent et la réputation de l'auteur fut faite.

Sa tenue de ville y était pour quelque chose. C'était le débraillé, non le débraillé verlainien, mais un débraillé orné de bagues d'améthyste, de cannes extraordinaires, de breloques sensationnelles, en un mot un débraillé boulevardier.

Dès ses débuts à Paris, La Jeunesse s'était logé dans un hôtel du boulevard Beaumarchais ; il y resta jusqu'à ce que, peu avant la guerre, les bénéfices que lui procura sa collaboration anonyme au *Petit Café* lui eussent permis de s'agrandir en transportant rue de Liége, alors rue de Berlin, ses casques, ses armes, ses défroques de l'armée napoléonienne, les livres, les cannes, les miniatures, les médailles, les pièces de monnaie qu'il entassait dans cette chambre d'hôtel où le tas n'était pas loin d'atteindre le plafond. Ceux qui furent admis dans ce capharnaüm se souviennent du pot de chambre débordant d'anciennes montres.

Au temps de *la Revue Blanche*, Ernest La Jeunesse s'égarait parfois jusqu'à la rue de l'Echaudé où son ami Jarry s'ingéniait parfois à le turlupiner.

Plus tard, il accompagna une fois Moréas à *la Closerie des lilas*.

Somme toute, il se confinait sur la rive droite, ou plus exactement sur les boulevards où il avait des habitudes.

Ce fut un événement le jour où, Dieu sait à la suite de quelle discussion littéraire, il abandonna le *Kalisaya*, où il s'était lié avec Oscar Wilde, pour adopter le *Bols* situé en face.

On voyait encore La Jeunesse au *Cardinal*, où il avait un dépôt d'antiquités, à l'office.

L'apéritif du soir au *Napolitain* était devenu classique. On l'y retrouvait chaque soir ; trois jours avant sa mort il y était encore.

Il allait aussi au *Vetzel*, au *Tourtel*, au *Grand Café*, mais de façon moins régulière.

Soiriste au *Journal*, où il était encore chargé des nécrologies littéraires, de l'Académie. Il y avait fait l'intérim de la critique théâtrale après la mort de Catulle Mendès.

Après les *Nuits et les Ennuis*, il eut encore un certain succès avec l'*Imitation de notre Maître Napoléon*, dans une note qui convenait à cette époque naturiste où le snobisme stendhalien était de rigueur chez les gens de

lettres et dans cette forme énigmatique et anarcho-élégante que Maurice Barrès avait mise à la mode.

On parla encore de *Cinq ans chez les Sauvages*, où il y a le récit poignant de l'enterrement d'Oscar Wilde.

Mais, les générations nouvelles parurent oublier cet homme aux cheveux ébouriffés, en veston gris, en pantalons tirebouchonnants, en chapeau mou de peluche, qui parlait haut d'une voix de tête, récitait l'annuaire militaire qu'il connaissait à fond, affectait parfois de parler grossièrement, mais possédait un cœur d'or.

De Sem à Rouveyre en passant par Capiello, tous les dessinateurs ont popularisé le genre typique d'Ernest La Jeunesse. C'était une silhouette bien parisienne. Mais ses derniers livres : *l'Holocauste, le Boulevard, le Forçat honoraire* ne connurent qu'un succès d'estime.

Il avait écrit un certain nombre de pièces parmi lesquelles la *Dynastie*.

C'est un homme de talent qui s'en va et l'avant-dernier boulevardier qui qui disparaît... Il y a encore M. Duval.

Le style d'Ernest La Jeunesse, qui appartenait à l'école de Jean de Tinan, est néologique, c'est son défaut ; mais il est ému, c'est sa qualité et cette qualité suffira à garder certaines de ses pages de l'oubli. Homme d'esprit, il a eu parfois des trouvailles, des mots dont on se souviendra.

Dessinateur, ses croquis étaient appréciés sur le boulevard.

Il faut ajouter, pour achever de peindre cette physionomie, si curieuse, que, depuis la guerre, sa voix avait mué de l'aigu au grave, à cause peut-être de la maladie dont il est mort et peut-être aussi...

§

L'Origine du « Symbolisme. — Dans *le Figaro* du 16 avril 1917, M. Julien Benda, sous le titre *Esthétiques d'Outre-Rhin*, dénonce l'existence d'une doctrine littéraire « qui eût réjoui Schelling et Novalis ».

Et rendant suspects de « pur subjectivisme » « l'auteur de *la Porte étroite* » et celui « d'un récent et brillant ouvrage français sur le saint Evêque d'Hippone », M. Julien Benda ajoute :

> Avouons-le, toutes ces doctrines, en tant qu'elles font consister la connaissance d'une chose dans une union mystique avec elle, relèvent directement de l'intuitionnisme germain.

Une allusion au Zarathoustra de Nietzsche amène M. Benda à trouver pour *germanisme* le synonyme d'*asiatisme*, inattendu sous sa plume.

Après avoir cité Novalis, M. Benda, qui parle plus loin de « tout ce romantisme allemand », ajoute :

> Cherchera-t-on encore de quels cieux incléments vient notre « symbolisme » ?

Il y a peut-être quelque « asiatisme » à rechercher outre-Rhin les origines d'un mouvement dont les critiques naturels ont plusieurs fois protesté que leur art n'était nullement de source allemande.

Répondant à une accusation semblable et toute gratuite de M. Edmond Haraucourt, M. Charles Morice écrivait dans *le Mercure de France* du 16 mai 1916 à propos des symbolistes :

> Le pessimisme, toutefois, ne commence pas avec Shopenhauer ni ne se confine dans son œuvre : celui des Symbolistes ne vient pas plus d'Allemagne que celui de Baudelaire.

Et non plus on ne trouvera chez ces poètes de traces profondes de Dostoïevsky ou de Tolstoï, d'Ibsen, Rossetti, qu'ils ont lus pourtant, passionnément, plusieurs fois. C'est qu'ils sont français, par prédilection comme par fatalité. Sans professer pour les nouveautés un dédain préventif, ils sont plus soucieux de jadis que d'aujourd'hui et c'est dans les origines de la langue et ses trésors oubliés qu'un Moréas cherchera pour elle une source de rajeunissement, d'enrichissement. Tel est en eux le rayonnement de la lumière française qu'il attire et séduit des étrangers, — des Flamands, des Anglo-Saxons : Maeterlinck, Verhaeren, Stuart Merrill, Vielé-Griffin. Quel hommage que ce choix de notre langue par des esprits d'élite qui avaient la possibilité d'hésiter entre leur expression originelle et la nôtre. — Et quelle conquête !

Il n'y a pas jusqu'à l'attitude des écrivains allemands à l'égard des symbolistes qui ne souligne avec une netteté singulière et la qualité exclusivement nationale de ceux-ci et leur pleine indépendance vis-à-vis de ceux là : ou ils ne nous comprennent pas et M. Max Nordau nous injurie, ou ils nous admirent et Richard Dehmel traduit Verlaine, et Stefan George imite Mallarmé. - Non, en vérité, ce ne sont pas les symbolistes qui ont cherché leurs modèles en Allemagne.

Et il ajoute plus loin :

Ce sens du mystère ne leur est pas venu d'Allemagne... Ce sens, ils l'ont trouvé en eux, dans leur instinctif amour de la beauté...

§

Autographes napoléoniens. — Les Américains se montrent toujours friands de souvenirs napoléoniens. Ils les payent bien plus qu'au poids de l'or.

Récemment l'un d'eux a donné une petite fortune pour un croquis de l'Empereur exécuté par un Chinois errant en Europe au commencement du XIXe siècle et qui passait à Paris au moment du Couronnement.

Dernièrement à New-York, quelques pages manuscrites écrites par Napoléon Ier, alors qu'il était à Sainte-Hélène, ont été payées 4500 francs à la vente de la collection des autographes napoléoniens formée par feu M. S. Porter.

§

Polyto. — *The Street of the Ink*, « la rue de l'Encre », c'est Fleet Street, la rue des journaux à Londres; c'est aussi l'histoire intime du journalisme par M. H. Simonis qui a fait préfacer deux fois son livre, une fois par lord Northcliffe, une fois par lord Burnham.

Le livre a paru chez Cassel sans indication de prix. Peut-être est-il distribué gratuitement...

M. Simonis parle aussi de la presse parisienne. « Polybe » devient « Polyto », ce qui est presque le nom d'apache Polyte, fort irrévérencieux pour le grave historien auquel M. Simonis prétend l'appliquer.

Au demeurant, pour M. Simonis, « Polyto » est le pseudonyme de « M. Joseph Reinach, rédacteur en chef du *Gaulois* » (sic).

§

Au sujet de l'argot militaire. — Dans son intéressant article sur l'*Argot militaire pendant la Guerre*, M. Dauzat remarque : « Ces mots sont, en général, beaucoup plus anciens qu'on ne le croit. » Parfaitement exact. C'est ainsi que, parmi les termes qu'il cite, bon nombre (*Boche*, *Toubib*, *Pompe*, *Vitrier*, etc.), sont connus depuis plus longtemps qu'il ne l'indique.

A propos du mot *Boche*, signalé par lui en 1909, je me permets de rap-

peler que, dès 1905, je l'ai employé dans *Maugis amoureux*, et qu'à cette époque il était déjà très usité comme « italboche », « rigolboche » et autres vocables affublés de cette désinence péjorative.

M. D. ne croit pas que *Toubib* soit ancien. Pourtant, c'est de la sorte que tout le monde désignait le médecin-major du 31ᵉ d'artillerie en 1879.

Il suppose « nouveau » le mot *Pompes* qui date d'un quart de siècle, au moins, comme ses synonymes *Lattes, Tartines, Godillots.*

Déroulède a célébré après 1870 « les petits vitriers », c'est vrai. Mais, dès la guerre de Crimée (les souvenirs de mon père, à cet égard, étaient très précis), on surnommait ainsi les chasseurs à pied. D'ailleurs, à cette époque, les intéressés n'acceptaient pas volontiers cette étiquette; il suffisait d'un fantassin gouailleur criant sur leur passage : « Au vitri... » pour provoquer des rixes terribles.

Un peu de pédantisme pour finir : M. D. cite comme ancienne l'expression *Pruneaux*, signifiant « balles ». Très ancienne, en effet : l'Allemand Ross, au cours de son *Voyage dans le Péloponèse*, raconte que, parmi les objets provenant des fouilles pratiquées auprès d'Argos, il vit un projectile pour fronde, ayant la forme et les dimensions d'une prune, orné de l'inscription : « Trôgalion ». Rien de nouveau sous le soleil. — WILLY.

D'autre part nous recevons la lettre suivante :

Mon cher Monsieur,

Quelques camarades et moi avons lu avec un vif intérêt, pendant une soirée de repos sur le front de Champagne, l'article de M. Albert Dauzat paru dans le *Mercure* du 16 avril.

A propos du mot *zigouiller*, au sujet duquel M. Dauzat écrit : « Si l'on veut avoir l'ancêtre primitif du mot, il faut le demander au midi d'où le terme, comme tant d'autres, est remonté en se déformant : cet ancêtre, c'est la *sego* — la scie — d'où est dérivé le verbe *segalha* (en orthographe félibréenne) ou *segaïa*, signifiant « mal scier »... Inutile de souligner le réalisme brutal de la métaphore .. », il est peut-être intéressant de noter que dans certaines regions du Midi le mot *sego* ne signifie pas scie, mais faux, non celle qui sert à couper le foin et qui se nomme *daillo*, mais celle qui sert à couper le blé. Les paysans de chez moi (Haut-Languedoc) emploient *sega* pour « moissonner » ; *anan sega* veut dire « nous allons moissonner ». La scie s'appelle *rasego* ; on voit la répétition, le mouvement de va et vient de cette multiple faux qu'est, en somme, la scie...

Les soldats emploient, d'ailleurs, couramment le terme de *faucher* pour celui de tuer : *Il s'est fait faucher* se dit plus couramment *qu'il s'est fait zigouiller...* Faucher a aussi le sens de moissonner, d'enlever pour prendre ; dans le système D. bien connu, chacun *fauche* où il peut ce qu'il juge utile, et la grosse question est d'éviter, en surveillant son *barda*, de s'y laisser rien *faucher...*

Fauché, dans le sens de tué, ne signifie pas toujours mort, mais hors de service : on dit qu'un homme, un cheval, une voiture, un canon, sont *fauchés*, lorsqu'ils sont très malades, lorsqu'ils sont à terre... ou presque..

Pépère s'emploie dans le sens de gros, lourd, important, comme le dit M. Albert Dauzat, par exemple *une marmite pépère...* mais il s'emploie aussi dans le sens de solide, pratique, confortable : des *godasses* (souliers) *pépère*, un *grimpant* (pantalon) *pépère*, une *chignolle* (voiture) *pépère* ; dans le sens aussi de sûr : un coin *pépère*, où l'on est bien à l'abri, où on se sent tranquille. .

Pépère est un superlatif, qui a une infinité d'adaptations, et qui résume parfois un maximum de satisfaction obtenue : La *perme* est ce qu'il y a de plus *pépère*!...

Dans le sens exclusif, d'énorme, on dit *maous* ; « Ils en ont envoyé de *maous!..*» indique l'arrivée d'obus de taille.

Parmi les expressions imagées que j'ai entendues dans la bouche de nombreux bonhommes, est celle-ci : *revenir en copeaux* qui signifie être rapporté déchiqueté ; c'est dans ce cas qu'il est précieux d'avoir, avant le départ, *numéroté ses abatis...*

Des expressions diverses ont un sens unique : Par exemple, quand on a l'occas-

sion de faire un bon repas, certains *se les calent*, d'autres *s'en foutent plein la lampe*, d'autres se *tapent le confetti*, et c'est exactement pareil...

A des services spéciaux sont attachées des expressions particulières. Parmi les automobilistes, on entend parler de *gazer* (faire de la vitesse), de réparations *à la flan* ou *à la noix*; on entend dire *ça tourne carré*; et les maladroits *emboutissent* les radiateurs et *assassinent* les *bagnoles*...

Certains termes ont perdu complètement aux armées le sens péjoratif qu'ils avaient dans le civil; par exemple le mot *mec*... On parle d'un brave petit *mec*, comme d'un brave petit *gars*.. Le *mec* est généralement un type débrouillard, ou plus exactement, si ce qualificatif ne doit pas effrayer les puristes, *démerdard*. Combien de fois a-t-on entendu dire, au cours d'une corvée : « C'est toujours, les mêmes qui *boulonnent* (travaillent) pendant qu'un tas de *mecs se les roulent* (ne font rien)... »

Mais mon intention n'est point d'ajouter des pages à celles, si intéressantes, qui ont été écrites par M. Albert Dauzat sur *l'argot militaire pendant la guerre*, langage, comme il le remarque justement, qui emprunte beaucoup à l'avant-guerre... Je vous signale simplement encore, — pour mémoire et en à-côté — deux petits villages de la Meuse pittoresquement rebaptisés *La Ville-aux-Oies* et la *Cité-des-Pêcheurs*...

Veuillez agréer, mon cher Monsieur, mes respectueux et bien sympathiques souvenirs.

TOUNY-LERYS.

§

A l'ombre de la Croix. — C'est le titre du beau livre des frères Jérome et Jean Tharaud. Le livre avait paru dans *l'Opinion* sous le titre : *L'An prochain à Jérusalem*, qui était aussi un symbole et comme le cri de ralliement de l'exode juif.

Cette publication eut lieu l'hiver qui précéda la guerre. C'est également à cette époque que Jérome Tharaud fut décoré de la Légion d'honneur. Un banquet lui fut offert à cette occasion par ses camarades des lettres. Maurice Barrès le présida et prononça même, au dessert, un discours plein d'humour et de grâce sentimentale qui pourrait bien être le modèle du genre.

Le banquet eut lieu au restaurant Véfour. Maurice Barrès avait à sa gauche Colette, qui dès le potage attaqua les desserts, piqua dans l'assiette aux petits fours et dévalisa le compotier de fruits, à seule fin de montrer à Maurice Barrès comment on doit manger une pomme. La charmante femme très en verve mordait à même le fruit, pour le grand amusement de Barrès. A un moment, celui-ci se pencha sur le corsage de sa voisine pour contempler de plus près un très joli bijou qu'elle portait. C'était une sorte de croix limousine qui faisait le meilleur effet sur son décolleté. Maurice Barrès l'en complimenta, et Jean Tharaud également.

Depuis ce temps les croix, toutes les croix sont très recherchées par les antiquaires : croix normandes aux pierres richement serties, croix espagnoles aux christ tourmentés, croix d'Auvergne un peu massives, croix italiennes très ciselées, etc. Depuis la guerre, c'est le bijou à la mode. Encore, est-ce un bijou que tout le monde ne peut porter.

§

Café littéraire. — C'est un très vieux café, bien connu des gens de lettres. Il porte pour enseigne :

Café des Vosges
et de François Coppée.

Depuis la guerre, le café de François s'est rajeuni, rafraîchi. Il montre

maintenant une devanture ripolinée d'une blancheur éclatante sur laquelle se détache le nom du poète en hautes lettres pourpres.

François Coppée serait content de son café. Il serait flatté et un peu surpris aussi, car la boutique porte en fronton :

A François Coppée
Téléphone.

François Coppée n'a probablement jamais téléphoné de sa vie. Peut-être même redoutait-il un peu cette invention qui tient tant de place dans la vie moderne,

§

Les Remèdes chinois. — La pharmacopée chinoise emprunte beaucoup au règne végétal.

La science de l'apothicaire de la République de la Chine se borne à la connaissance de trois livres ou herbiers classiques.

Le *Sheng-noung*, qui décrit les vertus de 365 plantes correspondant aux 365 jours de l'année ; le *Pei-Lou*, supplément au précédent et qui décrit 365 autres drogues végétales, et le *Li-Shi-Chen*, qui enrichit la pharmacopée de 252 simples nouveaux.

Aussi, depuis longtemps les Chinois étaient-ils passés maîtres dans l'art de cultiver les plantes médicinales qu'ils exportèrent ensuite en Europe autant qu'en Amérique.

La guerre, les difficultés de la navigation ont porté un coup fatal à cette industrie, mais deux lettrés sibériens sont en train de traduire en latin le *Codex* chinois, formé des trois livres cités plus haut. Nul doute que cet ouvrage ne soit lu avec curiosité par tous les médecins des deux Mondes.

§

Superstitions de guerre allemandes. — La vieille *Vossische Zeitung* a apporté dernièrement une contribution importante et passablement dégoûtante à l'étude du folklore de guerre.

A Berlin, dans la Bartelstrasse, on a arrêté un marchand de chiens nommé Wichmann, qui dirige en outre un *refuge de chiens* et ne s'occupe pas seulement de les soigner, mais encore de les tuer d'une façon profitable.

Son commerce est basé sur la vieille superstition que la graisse de chien est un sortilège contre la mort violente, non seulement sur le champ de bataille, mais dans toutes les circonstances.

Pour satisfaire les innombrables demandes de ses clients, Wichmann, aidé de deux femmes, torture les chiens avant de les mettre à mort, car la superstition veut que la graisse de rognon du chien soit retirée lorsque l'animal est vivant encore. Interrogé, Wichmann qui ne nie pas les faits a déclaré qu'aucune loi n'existe pour empêcher son commerce.

§

« Les Mamelles de Tirésias ». — Dans son numéro d'avril, la revue *Sic*, dont le nom est formé avec les initiales des mots sons, idées, couleurs, a publié la note suivante :

Sic prépare pour le mois de juin :
1° Une grande manifestation comprenant une conférence contradictoire et la première représentation d'une pièce de Guillaume Apollinaire.
2° Une causerie sur la poésie nuniste avec poèmes nouveaux, musique et danse.

La pièce de Guillaume Apollinaire est en deux actes et est intitulée *les Mamelles de Tirésias.*

§

La Grande-Bretagne forestière. — Le fait que plusieurs bataillons de bûcherons canadiens sont maintenant occupés à abattre des arbres en Grande-Bretagne est un signe que le bois d'œuvre est rare en ce pays.

La Grande-Bretagne ne s'est jamais souciée beaucoup de l'aménagement de ses forêts. Il faut attribuer cela en partie à l'existence de grands domaines forestiers particuliers et en partie à la facilité de l'importation de bois des autres pays. On espère néanmoins que le déboisement actuel des forêts de ce pays aura pour résultat, après la guerre, l'adoption par le gouvernement d'un grand système de reboisement, de façon à utiliser des millions d'acres de terre impropre à la culture agricole et qui ne produisent actuellement que peu de bois.

On ne possède pas de données précises sur la quantité de bois debout au Royaume-Uni ; mais on suppose qu'il y a sous bois 3.000.000 d'acres sur un total de 77.000.000. Avant la guerre, on évaluait ce bois à $155.000.000. En temps de paix, on a calculé que l'Angleterre importait annuellement du bois d'œuvre d'une valeur de $215.000.000. Si l'importation était empêchée, la quantité de bois local ne suffirait même pas pendant une année.

Les nécessités de la guerre demandent tant de bois que, nonobstant l'arrêt des constructions d'édifices, la consommation est presque normale.

Avant la guerre, l'Allemagne, la Russie, la Suède, la France, la Norvège, le Portugal et l'Espagne fournissaient de grandes quantités de bois à l'Angleterre. Vu la cessation d'importation d'Allemagne et la difficulté de se procurer la quantité voulue des pays susmentionnés, les pays de l'Amérique du Nord auront maintenant l'occasion favorable pour combler le déficit.

Le Canada, par exemple, a exporté au Royaume-Uni, pendant l'exercice terminé en juillet 1916, une valeur de $16.000.000 de bois et de produits forestiers. Si le transport par eau n'avait pas été plus ou moins paralysé, l'exportation eût été beaucoup plus considérable.

Bien que les ressources forestières du Canada soient très grandes par rapport à la population, la perspective d'une immense exportation à l'avenir est une raison impérieuse qui fait une obligation de les conserver autant que possible, afin que la matière première serve de base au développement de l'industrie canadienne. Il faut, de toute nécessité, que les énormes pertes annuelles par le feu soient réduites au minimum.

§

L'Art français à Barcelone. — Les délégués des trois salons français accompagnés de la princesse Murat et de M. Saglio, délégué du sous-secrétariat des Beaux-Arts, ainsi que des artistes espagnols Casas, Rusinol, Sert, Utrillo, Clara, se sont rendus au célèbre ermitage du Mont Serrat, où un banquet leur a été offert.

M. Pierre Rahola, sénateur de Barcelone, a porté un toast vibrant à la France.

§

« Punch » et Sir Francis Burnand. — On ne saurait laisser partir sans un mot d'adieu, Sir Francis Burnand. Son œuvre littéraire n'est peut-être pas de celles qui sont écrites pour tous les temps et pour tous les pays, selon la noble expression de Swift. Néanmoins, sous son aspect

local et éphémère, elle comporte un élément humain qui la rend précieuse. Il peut sembler étonnant qu'on puisse passer toute sa vie à faire des calembours ou à composer des pastiches, mais Francis Burnand ne pouvait échapper à son sort. Son père était un fidèle abonné de « Punch », et peut-être apprit-il à lire à l'enfant dans ce journal humoristique. En tout cas, il le lui envoyait à l'école préparatoire et, plus tard, à Eton. Pourtant, d'après la volonté paternelle, Burnand était destiné à la carrière ecclésiastique. Mais la vocation du jeune homme était des moins solides ; et pour échapper à l'Eglise Anglicane, il se convertit au Catholicisme « après une demi-heure le conversation » avec le futur Cardinal Manning. Après cet exploit, il entra au séminaire de Sainte-Marie des Anges, dont il s'échappa bientôt pour faire des études de droit. Entre-temps, il avait épousé une actrice populaire ; et pour augmenter ses honoraires d'avocat, il collaborait aux journaux comiques et il écrivait des pièces burlesques pour des directeurs de théâtre qui les lui payaient des sommes dérisoires. C'est Thackeray qui l'introduisit à la rédaction de « Punch » où il resta quarante-trois ans, dont vingt-cinq ans et demi comme directeur. Sa collaboration fut incessante et d'une valeur très inégale. Avec ses deux cents pièces de théâtre, il laisse une série de livres plus ou moins humoristiques, des parodies d'ouvrages en vogue qui sont déjà pour la plupart oubliées. Par son père, il descendait d'une ancienne famille savoyarde et, par sa mère, de Hannah Cowley, écrivain qui eut une certaine réputation en son temps. Il n'est guère possible d'écrire l'histoire de l'Angleterre sans se référer aux pages de « Punch », et pendant les quarantes dernières années du XIXe siècle, on y trouvera les commentaires drôlatiques de Burnand qui indiqueront certaines tendances de l'opinion et une critique des mœurs et des événements sans laquelle un jugement équilibré n'est point possible.

§

Fusion de deux grandes maisons d'édition anglaises. — La mort accidentelle de Mr. Reginal Smith laissa brusquement sans chef la Maison Smith, Elder and Co. Nous apprenons que son stock et ses publications sont pris par la Maison John Murray. Le premier Georges Smith, qui fonda la maison, débuta modestement dans la City comme libraire papetier, et c'est trois ans après s'être établi qu'il commença l'édition en publiant un modeste volume de sermons. Par la suite, la firme Smith and Elder publia les ouvrages de Thackeray, des sœurs Bronté, George Eliot, Matthew Arnold, Frederik Greenwood, Robert Browning, Ruskin, John Addington Symonds, Anthony Trollope, James Payn, Mrs. Humphry Ward, etc. La maison publiait le *Cornhill Magazine* qui continuera à paraître, dirigé d'après les mêmes principes, par ses nouveaux propriétaires. Le deuxième George Smith avait entrepris la publication du *Dictionary of National Biography*, qui est un ouvrage de références comme on en souhaiterait un pour la France. L'entreprise fut extrêmement coûteuse et l'on prétend que les frais en furent assurés par les bénéfices que George Smith retirait de la vente, en Angleterre, de l'eau gazeuse d'Apollinaris.

La Maison John Murray est plus ancienne que la Maison Smith. Le premier Georges Smith avait été jusqu'à près de cinquante ans chez John Murray, mais en devenant concurrents les deux éditeurs restèrent amis.

Il y a cent cinquante ans que le premier John Murray s'installa dans Fleet Street, et c'est le deuxième qui transporta la Maison dans Albemarle Street, où elle est encore aujourd'hui. On y montre toujours, au premier étage, la fameuse pièce où se rencontrèrent Sir Walter Scott et Lord Byron. Quatre John Murray se sont succédé sans interruption, et un cinquième, le commandant John Murray, viendra, espérons-le, à son tour, leur succéder quand la guerre lui permettra de reprendre ses devoirs civils.

§

L'Art et la Guerre. — Le British Museum s'enrichit de la série complète de 108 dessins originaux de Mr Joseph Pennel sur les usines de munitions anglaises commandées par le Ministre des munitions.

51 de ses dessins ont servi à exécuter des lithographies, le reste est inédit.

§

Caricaturistes Pro-Alliés en Hollande. — On connaît en France un caricaturiste pro-allié hollandais, Raemaekers, mais ce que l'on ne sait pas, c'est que tous les dessinateurs hollandais de talent sont également pour l'Entente, qui représente pour eux la liberté et, selon le mot du Dr Leyds, ex-président de l'État libre d'Orange : « Les Hollandais ont la manie de la liberté individuelle. »

Il faut citer parmi ces dessinateurs de talent, outre Raemaekers, les deux Sluyters, le classique Brakensiek, etc.

Les Allemands ont bien quelques feuilles de propagande, mais si mal illustrées que leur vulgarité et leur banalité n'échappent à personne et qu'elles vont à l'encontre de leur but. Cela vient de ce qu'ils n'ont pu trouver en Hollande un seul caricaturiste de talent pour défendre leur cause.

§

En Bois ou en Cuivre. — La presse hollandaise lasse de la guerre se livre en ce moment à des discussions qui rappellent celles des beaux jours de Byzance, sauf que la théologie n'en forme pas le fond, mais la musique ou plutôt un instrument : la flûte. La question est de savoir si les flûtes doivent être de bois ou de cuivre, comme on en voit beaucoup en ce moment. Le critique musical de l'*Utrechtsch Dagblad* a donné le signal en déclarant que la flûte de cuivre était un véritable contre-sens musical, mais elle a ses partisans qui la défendent avec une ténacité remarquable.

Songez, dignes Bataves, que la guerre n'est pas loin, que les fifres voisins rythment des marches sauvagement macabres, que ce qui vous viendrait de la flûte s'en irait par le tambour et qu'en cas d'aggression il faudrait faire servir le cuivre à des fins plus martiales ou bien se tirer des flûtes.

§

Orchestres sous-marins. — Les Allemands ont organisé à Kiel des concerts, à bord des sous-marins au repos.

Il suivent ainsi la tradition créée par leur compatriote Wilhelm Bauer, officier d'artillerie, né à Dillingen (Bavière), en 1822 et inventeur d'un sous-marin. Bauer, qui n'avait pas été prophète dans son pays, s'était réfugié en Russie, où à Cronstadt, le 6 septembre 1856, jour du couronnement d'Alexandre II, il descendit dans son sous-marin avec quatre musiciens de

la garde impériale, et dès que les canons des batteries de la flotte de la rade et des ports avoisinants eurent annoncé par une salve que le tsar venait d'être couronné à Moscou, Bauer fit jouer à son quatuor le *Boje Tzaria khrani* qu'entendirent avec étonnement ceux qui se trouvaient dans un rayon de 200 mètres à la surface de l'eau. *Nil novi sub sole.*

§

L'Ecole de sous-marins allemande. — Un journal allemand de province du mois dernier donne, sur l'*Unterseeboot-Schule*, — établie on ne dit pas où, — ces renseignements qui ont tout à fait l'allure d'un communiqué officiel destiné à entretenir parmi les populations les plus terriennes de l'Empire une admiration qui se refroidit pour « les exploits des équipages de nos bateaux sous-marins », exploits « d'autant plus remarquables que leur travail n'est pas seulement pénible et continu, mais encore extraordinairement varié et présuppose des connaissances approfondies de toute la machinerie mise en œuvre et de toutes les questions relatives à la vie en sous-marin, par exemple à l'hygiène ».

Après ce préambule, l'article en question continue plus simplement :

L'Ecole de sous-marins, fondée le 1er octobre 1910, sur la proposition du ministre de la marine impériale, consiste en un navire dans lequel sont fidèlement représentés tous les aménagements d'un sous-marin, jusque dans leurs plus petits détails. C'est là que les matelots qui se sont proposés volontairement pour le service sous-marin sont initiés à toutes les questions y relatives. Tous les instruments qui enregistrent les conditions atmosphériques, l'équilibre, les hauteurs et les profondeurs y sont représentés, de même que les engins, hélices, clapets et soupapes dont la connaissance est indispensable à tous. Les dispositifs de sûreté doivent être étudiés dans tous leurs détails, tous les moyens de sauvetage, comme dans le bâtiment réel. Les conditions atmosphériques sont l'objet d'une étude minutieuse. On sait que, au cours d'un long voyage sous l'eau, l'air du sous-marin est saturé d'acide carbonique produit par les exhalaisons de l'équipage Le casque à orglite (?) sert à combattre cet inconvénient, car l'orglite solidifie l'acide carbonique. Nos nouveaux moteurs perfectionnés évitent d'ailleurs tous les inconvénients d'autrefois à ce point de vue.

Parmi les matières qui sont encore étudiées à l'Ecole sous-marine, il faut mentionner, indépendamment de l'usage des appareils téléphoniques, le maniement de toutes sortes de signaux acoustiques qui trahissent l'approche des navires.

Comme, dans un sous-marin, tout le monde est indispensable, il faut que chacun connaisse aussi parfaitement que possible toutes ces dispositions.

Après avoir suivi les cours de cette Ecole, les hommes sont déclarés aptes à faire les premiers exercices pratiques dans un sous-marin.

Enfin, conclut cette petite réclame pour l'Ecole sous-marine, quand ils ont tout appris et expérimenté, les hommes peuvent aller affronter l'ennemi. Les succès obtenus sont là pour attester la haute valeur de l'*Unterseeboot-Schule.*

§

L'Affaire Donizetti. — La revendication des héritiers de Donizetti, qui viennent de réclamer, lors de la reprise récente de *la Favorite*, la mise sous séquestre de la recette des représentations éventuelles de ce chef-d'œuvre de l'ancien répertoire, a étonné certains de nos confrères. Il paraît assez singulier, à première vue, que les arrière-neveux d'un compositeur mort en 1848 prétendent toucher les droits d'auteur de *la Favorite* ou de *la Fille du Régiment*, derniers vestige d'une carrière glorieuse.

Or, l'affaire Donizetti est déjà ancienne, également connue dans le monde judiciaire et dans le monde dramatico-lyrique, ayant commencé, il y a quelque dix-neuf ans, voici de quelle façon fortuite.

En 1898, de grandes fêtes eurent lieu à Bergame, accompagnées d'une Exposition donizettienne, pour célébrer le cinquantenaire du compositeur. A cette occasion, M. Charles Malherbe, au double titre de collectionneur éminent et de bibliothécaire de l'Opéra, fut désigné pour y représenter la France. Au cours de son séjour à Bergame, Ch. Malherbe eut l'occasion de s'entretenir avec les uniques héritiers du compositeur, les deux frères Donizetti, petits-neveux de l'*illustrissimo maestro*. Grande fut sa stupéfaction lorsqu'il apprit que ces derniers, non plus que leurs parents, n'avaient jamais touché un sou des droits d'auteur fort respectables que, de 1848 à 1898, la Société française des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de Musique avait perçus sur les œuvres de Donizetti, et notamment sur *la Favorite, la Fille du Régiment,* fort goûtés jadis tant à Paris qu'en province.

De retour en France, Ch. Malherbe s'enquit à la Société, établit de longues et laborieuses statistiques, prouva le bon droit des héritiers Donizetti, et... n'obtint rien.

Il fallut plaider, huissiers et avoués entrant dans la danse; on épuisa toutes les juridictions, on évoqua l'affaire devant toutes les compétences; la Société tenait bon, forte... du fait accompli : deux ou troix présidents moururent, se léguant cette affaire épineuse qu'aucun ne se souciait de voir liquider pendant son ministère. Charles Malherbe lui-même disparaissait, n'ayant vu qu'une lueur de justice apparaître, après treize ans de travail et de démarches, d'ennuis de toutes sortes, emportant l'estime et l'admiration même de ses adversaires, qui ont toujours reconnu son parfait désintéressement.

La guerre suspendit une procédure languissante : la reprise de la *Favorite* en rouvre probablement la phase définitive. Une transaction, souhaitée dès longtemps, de part et d'autre, va-t-elle intervenir, aidée par l'alliance des peuples français, italien et autres ligués pour la défense du Droit ?...

« Quoi qu'il arrive ou qu'il advienne » (comme disait M. Scribe dans les *Huguenots*), ce sera une rude épreuve pour la Société des Auteurs, car il s'agit d'une somme de plusieurs centaines de mille francs, d'aucuns disent même d'un million à restituer, le cas échéant, aux ayant-droits.

Après dix-neuf ans d'attente, qui oserait contester, sinon le capital même, au moins une rente correspondante, aux héritiers d'un auteur qui a fait gagner des millions à nos scènes lyriques et à nos éditeurs de musique ?

On peut être collectiviste (bien qu'en pense notre excellent confrère Snell dans l'*Humanité* du 22 avril dernier), on peut même être capitaliste, et ne pas désirer que des sommes indûment perçues pendant cinquante ans, durée du délai légal, par une Société de perception, deviennent la propriété de celle-ci.

L'affaire Donizetti, on le voit, n'est rien moins qu'une question artistique; ce n'est qu'une tentative très licite de « reprise individuelle ».

§

« La Tache d'Encre » ou M. Barrès et les jeux d'esprit. — Des collégiens d'un grand lycée de Paris ont eu l'idée de publier un petit journal intitulé *la Tache d'encre,* qu'ils ont mis sous le patronage de M. Lucien Descaves.

Savent-ils que M. Maurice Barrès avait autrefois publié *les Taches d'encre* qui viennent d'être évoquées d'une façon bien singulière dans les *Lettres à un ami* sur les *combinaisons et permutations* publiées par M. Henri Issanchou dans *Le Mémorial de Cuillat*.

Vous devez vous rappeler, dit M. Issanchou, que nous avions projeté, en 1884, de publier, en collaboration, un traité de jeux d'esprit et de combinaisons.
Vous l'annonçâtes dans les *Taches d'Encre*, dont nous organisions la vente.
Ce projet n'eut pas de suite ; je ne crois pas que vous ayez excursionné dans ce domaine ; aussi, avant de discourir sur la kyrioscopie, crois-je utile de fixer vos idées sur les *combinaisons* et les *permutations*.

Depuis, M. Maurice Barrès s'est surtout occupé de *combinaisons* littéraires et de *permutations* politiques.

Au demeurant l'article de M. Issanchou n'est pas sans intérêt et, entre autres choses, il reproduit, d'après Rallier des Ourmes, un exemple qui donne une idée infinie des permutations.

Il y a 32 cartes dans un jeu de piquet ; comme c'est un jeu fort répandu et qu'on mêle les cartes à chaque coup, il s'est dû depuis le temps qu'on y joue, former bien des arrangements différents de ces 32 cartes. Supposant qu'aucun ne se soit jamais trouvé répété, en sorte que chaque fois qu'on a mêlé les cartes on en ait fait naître un nouveau, on demande si le nombre de tous les arrangements possibles ne devrait pas désormais être épuisé... Bien des gens peut-être ne balanceraient pas à se décider pour l'affirmative ; on va voir combien ils se trouveraient loin de leur compte.

Supposant tous les individus de l'espèce humaine répandue sur la surface de la terre, sans distinction d'âge ni de sexe, devenus joueurs de piquet, et appariés deux à deux, en sorte que chaque couple jouât 400 coups par jour *sous la condition posée :* il faudrait à tous ces joueurs réunis plus de *18 milliards* de *millions de siècles*, pour épuiser tous les changements d'ordre possibles des 32 cartes, et la démonstration en est facile ; 400 coups *par jour* en font *par an* 146.000, *par siècle* 14.600.000, *par millions de siècles* 14.600.000.000.000.

D'un autre côté, supposant deux milliards ou deux mille millions d'hommes sur la terre ; ce sera 1.000.000.000 de couples de joueurs qu'il faut multiplier par le dernier nombre ci-dessus. On aura 14.600.000.000.000.000.000.000 (A).

Maintenant le nombre des *permutations* compétent à 32 termes se trouve 263,130,836,933,693,530,167,218,012,160,000,000 (B).

Si donc on divise le nombre B par le nombre A, le quotient indiquera combien de *millions de siècles* il faudrait à tous les joueurs pour parvenir au but proposé. Or le nombre B, ayant 36 chiffres, tandis que le nombre A n'en a que 23 dont le premier plus petit que le premier du nombre B, le quotient en aura 36 — 23 + 1, ou 14, dont les deux premiers seront 18. Ce quotient excédera donc *18 mille milliards*, et il ne faut pas d'ailleurs perdre de vue que les unités auxquelles se rapportent ces 18 mille milliards sont, non des années, mais des *millions de siècles*.

Dans le temps que les anagrammes étaient en honneur et faisaient partie du bel esprit, on voit que, sans nul génie, mais avec beaucoup de loisir et autant de patience, il était aisé de se faire à cet égard une réputation : en effet, en suivant avec quelque attention le procédé expliqué plus haut, on était assuré de trouver par ordre tous les arrangements possibles des lettres d'un ou plusieurs mots, sans qu'il en pût échapper un seul, après quoi il ne restait plus qu'à choisir ceux qui formaient un sens convenable au but qu'on se proposait.

Mais l'usage des *permutations* ne se borne pas aux seules anagrammes, elles partagent avec les combinaisons l'honneur de la solution de plusieurs problèmes curieux, de ceux en particulier où il s'agit d'estimer les hasards.

Le jeu des permutations pourrait être appliqué, de façon profitable, à la durée de la guerre, par exemple, ou à d'autres questions, d'importance moindre ou majeure.

Mais, voit-on M. Maurice Barrès devenu un classique pour les Œdipes du *Café du Commerce*, en province !...

§

Les Langages de l'Afrique du sud. — Un missionnaire anglais, S. W. Smith, qui fut longtemps en Afrique parmi les tribus sauvages du sud et qui traduisit l'Evangile en langage indigène après avoir publié une grammaire et un vocabulaire de ce curieux langage, a récemment précisé en ces termes le caractère et la nature des idiomes parlés dans le continent mystérieux.

« Quelques personnes m'ont dit : Comment peut-on traduire le nouveau Testament dans une langue de sauvages ? Ont-ils des paroles convenables ? Et en nombre suffisant ? On pense généralement qu'ils ne possèdent pas un nombre de termes abstraits supérieur à cinq cents.

« Au contraire, les langues africaines sont très riches en vocables de toutes sortes. Les Africains, dans leur état primitif, n'ont ni livres, ni écoles ; ils ne peuvent ni lire, ni écrire. Les règles grammaticales ne s'enseignent pas dans l'Afrique du sud comme ailleurs. Ils ne peuvent donner aucune raison pour s'exprimer de telle ou telle façon. Mais leur langage n'est rien moins qu'un méli-mélo sans ordre et sans règles. Ces règles existent, mais il n'est pas facile de les démêler et de les expliquer.

« Quant au vocabulaire, j'ai noté près de dix mille mots sans épuiser la matière. Certaines paroles manquent parce que les indigènes ne connaissent pas la chose. Ainsi pour la neige dont aucun flocon n'est jamais tombé dans ces pays.

« Mais pour les mots d'amour, de foi, de vérité, de Dieu, de Sauveur, de grâce, j'ai trouvé des équivalents.

« Il y a encore des paroles que l'indigène n'a pas le droit de prononcer : son nom, celui de son épouse, celui de ses autres parents. Il n'a même pas le droit de nommer une chose dont le nom serait celui de quelqu'un de sa parenté. Par exemple, un homme se nomme *Chamatanga*, qui signifie père des melons, sa femme dira à son enfant : « Va au jardin et cueille un homonyme de ton père. » Elle n'a pas le droit de prononcer le mot *Matanga* qui signifie melon.

« La même chose se produit si la femme s'appelle par exemple *Kaloubi*, qui signifie champignon. Son mari et ses enfants, s'ils ont à parler de champignons, doivent dire : « Voici les homonymes de maman. »

§

La « Ligue des femmes de professions libérales », dont Mme Deschanel est la présidente d'honneur, organise une loterie dont les lots consistent en objets d'art ancien et moderne. Prix du billet : 1 franc, à la galerie Blot, 11, rue Richepanse.

Pour trouver secrétaires, lectrices, dames de compagnies, etc., s'adresser 35, rue de Seine, au siège de l'œuvre, le mardi, de 2 à 5 heures.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

L'EMPRUNT

DE LA VILLE DE PARIS

Les conditions de l'emprunt de la Ville de Paris, dont nous avons parlé précé-emment, viennent d'être définitivement arrêtées.

L'opération portera d'abord sur une somme de 510 millions qui pourra être levée jusqu'à 632 millions. Les obligations seront d'une valeur de 500 francs; eur prix d'émission est fixé à 495 francs. Elles produiront un intérêt de 5 fr. o o/o sans retenue pour les impôts actuellement existants. Le porteur recevra onc **27 fr. 50 net par an**, pour **495 francs**, ce qui représente un intérêt effectif e 5 fr. 55 1/2. Il aura droit, en outre, à une prime de 5 francs puisque l'obli-ation qu'il aura obtenue pour 495 francs lui sera remboursée au pair de 500 fr. ans cinq ans.

Il sera émis un certain nombre de cinquièmes d'obligation au prix de 99 francs, onnant droit au cinquième des avantages attachés à l'obligation entière.

Enfin, et c'est là un point important, la Ville confère aux obligations nouvelles n droit de préférence pour la souscription aux emprunts à long terme et par oie de souscription publique qu'elle ferait d'~~ici le~~ 15 juin 1922.

Les bons municipaux actuellement en circulation et **non échus** jouissent d'un roit analogue. Aussi, la Ville de Paris, tenant, comme toujours, très scrupu-eusement ses engagements, met dès maintenant les porteurs de ces bons en iesure de faire valoir ce droit pour la souscription aux nouvelles obligations u'elle émet. A cet effet, les porteurs de **Bons municipaux** qui voudront les changer contre des obligations nouvelles remboursables dans cinq ans auront à époser leurs bons du 21 avril courant au 7 mai prochain, inclusivement, soit la Caisse Municipale, soit dans les banques et établissements de crédit admis omme intermédiaires par la Ville.

Au moment du dépôt des Bons municipaux, le déposant recevra :

1° Un récépissé lui donnant droit à la délivrance d'obligations nouvelles pour ne valeur nominale équivalente à la valeur en capital des bons déposés :

2° Une somme de 5 francs par obligation de 500 francs ou de 1 franc par cin-uième d'obligation ;

3° Enfin, les intérêts des bons déposés pour l'échange à raison de 5,25 o/o ons à 6 mois) ou de 5,50 o/o (bons à un an) **jusques et y compris le 14 juin 1917.**

Les obligations à cinq ans portent elles-mêmes intérêt à compter du 15 juin 917. Celui qui aura échangé ses bons municipaux contre des obligations à cinq ns recevra ainsi, **sans aucune interruption**, les intérêts de son capital.

La souscription publique aura lieu le jeudi 24 mai 1917. On versera 50 francs ar obligation de 500 francs en souscrivant et 10 francs par cinquième. Le solde e 445 par obligation et de 89 francs par cinquième devra être payé du 15 au juin 1917.

Nous reviendrons sur cette souscription publique qui est appelée à avoir un rand succès si on en juge par la recherche active dont sont l'objet les bons muni-paux qui ont un droit de préférence à exercer.

Nous appelons tout particulièrement l'attention de nos lecteurs sur point important que les bons municipaux *non échus à la date du 1 avril 1917* bénéficieront seuls du droit de souscription par pré-érence.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro........	1.75
Un an............	25 fr.	Un an............	30 fr.
Six mois..........	14 »	Six mois..........	17 »
Trois mois.........	8 »	Trois mois.........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.